

Une histoire de la science-fiction T2 (1938-1957)

Jacques Sadoul

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Librio

10^{FF}

Inédit

Jacques Sadoul
Une histoire de la
science-fiction - 2

1938 - 1957
L'âge d'or

Inédit

Librio

Librio

Inédit

Inédit

Librio

Inédit

Librio



Jacques Sadoul

*Une histoire de
la science-fiction – 2*

*1938-1957
L'âge d'or*

Librio

Texte intégral

Bucolique (Process),

traduit par Richard Chomet,

paru dans *The Magazine of Fantasy and Science-Fiction* en 1950

© A. E. van Vogt, 1950 et © tous droits réservés pour la traduction française

Qui a copié ? (Who's cribbing ?),

traduit par France-Marie Watkins,

paru dans *Startling Stories* en 1953

© Jack Lewis, 1953 et © Éditions J'ai lu, 1977 pour la traduction française

Un homme contre la ville (Single Combat),

paru dans *The Magazine of Fantasy and Science-Fiction* en 1954

© Robert Abernathy, 1954 et © Éditions OPTA pour la traduction française

L'enfant en proie au temps (Child by Chronos),

traduit par Alain Dorémieux,

paru dans *The Magazine of Fantasy and Science-Fiction* en 1953

© Charles Harness, 1953 et © Éditions OPTA pour la traduction française

L'éclat du phénix (Bright Phoenix),

traduit par Jacques Chambon,

paru dans *The Magazine of Fantasy and Science-Fiction* en 1963

© Ray Bradbury, 1963 et © tous droits réservés pour la traduction française

Ces gens-là (They),

traduit par Michel Deutsch,

paru dans *Unknown* en 1941

© Robert Heinlein estates, 1941 et © Éditions J'ai lu, 1976 pour la traduction française

La Clé Laxienne (The Laxian Key),

traduit par Michel Deutsch,

paru dans *Galaxy* en 1954

© Robert Sheekley, 1954 et © Éditions OPTA pour la traduction française

Cycle de survie (Pattern for Survival),

traduit par Alain Dorémieux,

paru dans *The Magazine of Fantasy and Science-Fiction* en 1955

© Richard Matheson, 1955 et © Éditions OPTA pour la traduction française

L'étoile (The Star),

traduit par France-Marie Watkins,

paru dans *Infinity* en 1955 ,

© A. C. Clarke, 1955 et © Éditions J'ai lu, 1975 pour la traduction française

Escarmouche (Skirmish),

traduit par France-Marie Watkins,

© Clifford D. Simak estates, 1950 et © Éditions J'ai lu, 1979 pour la traduction française

F. I. N. (E. N. D.),

traduit par Jean Sendy,

paru dans *Nightmare and Geezenstacks*, extrait de : *Fantômes et farfafouilles*

© Fredric Brown estates, 1961 ; Scott Meredith, 1963 et © Éditions Denoël, 1963 pour la traduction française

INTRODUCTION

Quel est l'âge d'or de la science-fiction ? Quatorze ans, répondit un jour Isaac Asimov.

Il avait à la fois raison et tort. Raison car les amateurs de son époque nommaient ainsi les vieux récits simplistes des *pulps* d'avant 1930, parus dans *Argosy*, *Amazing Stories* et *Science Wonder*. Tort car, dans tous les arts, il existe bien des périodes privilégiées qu'il est légitime de nommer âges d'or. Au pluriel car de tels moments de grâce ne sont pas uniques.

En science-fiction, le *Golden Age* s'est cristallisé autour de deux magazines et de leurs rédacteurs en chef : *Astounding Science-Fiction* à partir de la fin de 1937, avec John W. Campbell, et *Galaxy* en 1950, dirigé par Horace Gold. Ce sont eux qui seront nos guides tout au long de ce volume. Toujours des magazines, s'étonneront sans doute les lecteurs d'aujourd'hui ; et les collections de romans, et les recueils de nouvelles ? La réponse est simple : il n'y en avait pas. La première anthologie de S-F, réunie par Donald A. Wollheim, *The Pocket Book of Science-Fiction*, fut publiée seulement en 1943 ; quant aux romans, il n'en paraissait que très exceptionnellement en librairie, mélangés aux ouvrages de littérature générale. Il faudra attendre le début des années 1950 pour que les premières collections de poche voient le jour, et elles se contenteront d'abord de réimprimer les meilleurs feuillets des *pulps*. La S-F, confinée aux kiosques des marchands de journaux, restait une littérature de gare, et ce péché originel la marque encore aujourd'hui dans le monde anglo-saxon.

Avant la guerre de 1940, ce rejet des élites intellectuelles fut encore amplifié par l'intérêt que portait à la science-fiction un autre art naissant, la bande dessinée. C'est à cette époque que, à la suite de *Buck Rogers au xx^e siècle*, on vit paraître tous les grands *strips* de S-F, *Flash Gordon* (Guy l'Éclair), *Mandrake le magicien*, *Connie* (Diane détective), *Brick Bradford* (Luc Bradefer), etc. Cet engouement culmina avec la création de *Superman* dans le numéro du mois de juin 1938 d'*Action Comics* et fut suivi par l'apparition d'innombrables super-héros, *Bat Man*, *Wonder Woman*, *Human Torch*, *The Flash*, *Green Lantern*, etc. À noter que ces personnages, aujourd'hui sexagénaires, ont tous atteint le seuil du millénaire et paraissent encore plus ou moins modifiés.

L'année 1938 fut également marquée par un événement radiophonique qui impressionna le public américain : l'adaptation par

Orson Welles du roman de H. G. Wells *La Guerre des mondes*. Le réalisme de l'émission, les faux bulletins d'information faisant le point sur la résistance terrienne, l'interview « langue de bois » d'un prétendu ministre, tout concourut à faire prendre au sérieux cette adaptation. Un vent de panique souffla sur les auditeurs et la presse de l'époque fit état de quelques tentatives de suicide.

Welles et la BD aidèrent-ils à rendre populaire un genre naissant ? C'est difficile à dire, mais probable car le nombre de magazines consacrés à la S-F passa brutalement de trois à vingt entre 1938 et 1940. J'en citerai seulement trois nouveaux qui surent se démarquer des autres. *Captain Future*, rédigé par Edmond Hamilton, faisait vivre un *space opera* flamboyant à un jeune public dans chaque numéro. *Planet Stories* donna sa chance à de nouveaux auteurs refusés par les autres magazines, comme Ray Bradbury. Et enfin *Unknown*, la revue sœur d'*Astounding*, où John W. Campbell publia des textes de premier ordre mais relevant plus de la *fantasy* que de la S-F selon ses critères.

Ce qui nous ramène au jeune rédacteur en chef d'*Astounding Stories*, dont le premier acte fut de changer le titre en *Astounding Science-Fiction* afin, pensait-il, de lui conférer plus de respectabilité. Il avait deux idées directrices : un concept scientifique doit sous-tendre chaque texte, et tous les récits publiés doivent concourir à prédire le Futur, c'est-à-dire à l'annoncer de façon raisonnée et vraisemblable. C'est dans cette optique qu'il examinait les nouvelles et romans qu'on lui proposait et les faisait retravailler pour qu'ils puissent s'insérer dans sa propre vision de la S-F. Robert Heinlein, avec tous les récits se rattachant à son *Histoire du futur*, allait être son plus parfait disciple. Souhaitant se consacrer uniquement à la direction du magazine, Campbell mit fin, dès le début de 1939, à sa carrière d'écrivain, et son pseudonyme Don A. Stuart (sa femme se nommait Donna Stuart) disparut des sommaires. Il était pourtant lui-même un des auteurs les plus prometteurs de sa génération.

Dès février 1939, il s'attacha les services d'un jeune confrère, déjà publié par ailleurs, Clifford D. Simak, en donnant la vedette à son roman *Les Ingénieurs du cosmos* pendant trois numéros. Cela allait être le début d'une longue collaboration.

L'un des récits publiés sous le nom de Don A. Stuart, *La Bête d'un autre monde*, avait passionné un jeune Canadien, Alfred Elton van Vogt, au point qu'il se mit à coucher sur le papier quelques idées de nouvelles et les envoya à Campbell. Celui-ci l'encouragea à les écrire, corrigea ses textes et finalement publia *Black Destroyer* dans le numéro de juillet 1939 (plus tard van Vogt intégra ce récit dans son roman *La Faune de l'espace*). Sa carrière était lancée, et il devint l'un des auteurs les plus lus du genre. Oublié aujourd'hui outre-Atlantique, il a toujours des lecteurs en France ; rien qu'aux éditions J'ai lu la vente

globale de ses livres a dépassé les quatre millions d'exemplaires. Dans ce même numéro d'*Astounding* un autre grand nom de la S-F classique faisait son apparition : Isaac Asimov, un jeune fan dont on voyait souvent le nom dans le courrier des lecteurs des magazines. Son auteur favori était alors Nat Schachner, également présent ce mois de juillet, et la fierté du jeune Isaac dut être grande car, si les lecteurs classèrent le texte de van Vogt en tête de la liste mensuelle des meilleures histoires publiées, celui d'Asimov arriva avant la nouvelle de Schachner.

Les lecteurs d'*Astounding* devaient apprécier les nouveaux auteurs, ce qui est rarement le cas en France, car un autre inconnu, Theodore Sturgeon, fut plébiscité pour un récit publié en septembre de la même année. De son côté Robert Heinlein fit des débuts moins remarqués au mois d'août, et nul n'aurait alors pu prédire qu'il allait devenir aux États-Unis l'auteur numéro un du genre, celui que tous les référendums, qu'ils soient réalisés auprès des écrivains comme auprès des lecteurs, donnent toujours comme « le meilleur auteur de science-fiction de tous les temps ».

Ainsi, au cours de la seule année 1939, Campbell avait accueilli ou découvert Simak, van Vogt, Asimov, Heinlein et Sturgeon, auxquels il faut ajouter C. L. Moore, Lester del Rey et quelques autres. Pourquoi une telle éclosion de talents en si peu de temps ? Il est difficile de répondre à cette question, mais je crois néanmoins qu'il faut en rendre responsable l'existence de revues spécialisées. Asimov, van Vogt, Catherine Moore, Campbell lui-même en sont de purs produits ; et sans les magazines de Gernsback ils ne seraient probablement jamais venus à l'écriture. Il est de bon ton de nos jours de mépriser les *pulps* aux couvertures bariolées, je crois pourtant que nous leur devons la S-F telle qu'elle est aujourd'hui.

Nous aurons l'occasion de parler plus loin de Heinlein, van Vogt et Simak dans la présentation de leurs récits figurant dans cette anthologie. Arrêtons-nous un instant sur Asimov et Sturgeon que les dimensions du volume ne nous ont pas permis d'inclure.

Isaac Asimov (1920-1992) est né à Smolensk, en Russie, et a émigré avec sa famille aux États-Unis en 1923. Il découvrit les *pulps* de S-F dans la boutique paternelle, où l'on vendait un peu de tout, et devint rapidement un fan, tout en poursuivant des études sérieuses de chimie qui l'amènèrent, en 1949, à devenir professeur associé à la faculté de médecine de Boston. Il se lia très tôt d'amitié avec John W. Campbell et passa de nombreuses heures à discuter avec lui. À son tour il commença à écrire et, en avril 1941, parut la nouvelle *Raison* qui fut le point de départ du cycle des *Robots*. Les fameuses trois lois de la robotique, qui sous-tendent ces histoires, ne furent d'ailleurs pas exprimées par Asimov, mais sont dues à la plume de Campbell qui

estimait qu'elles ressortaient clairement des textes de son auteur. En mai 1942, *Astounding* commença à publier un long récit, *Fondation*, premier texte de ce qui allait devenir l'œuvre majeure d'Asimov.

Theodore Sturgeon (1918-1985), qui semble avoir eu une enfance émotionnellement perturbée, ne se sentit jamais à l'aise dans l'existence. Son activité d'écrivain fut entrecoupée de périodes de silence allant de quelques mois à plusieurs années. Dans *Astounding*, son texte le plus célèbre reste *Killdozer* (novembre 1944), mais la réputation de l'auteur était alors déjà bien établie pour ses récits de *fantasy* parus dans la revue sœur *Unknown*.

John W. Campbell continua de diriger son magazine d'une main de fer jusqu'à sa mort en 1971. Toutefois ses positions politiques extrémistes (il s'avouait un peu à la droite d'Ivan le Terrible) et son engagement pour la dianétique de Hubbard, qui allait devenir le fondement de l'église de Scientologie, détournèrent de lui la génération suivante d'écrivains et même certains de ses proches (Simak, Asimov, Sturgeon). À sa suite, la plupart des auteurs avaient naïvement cru que les progrès de la science s'exerçaient en faveur de l'humanité ; les explosions atomiques d'Hiroshima et de Nagasaki en 1945 leur montrèrent que les savants fous n'étaient pas les plus dangereux. L'esprit qui animait *Astounding* n'était désormais plus le leur. Ces jeunes écrivains trouvèrent une terre d'accueil dans la revue *Galaxy*, dirigée par H. L. Gold (1914) à partir d'octobre 1950. Ce Canadien, qui, depuis 1939, travaillait à la rédaction de plusieurs *pulps* de S-F, était l'antithèse de Campbell. Agoraphobe, il ne sortait presque jamais de chez lui et dirigeait ses auteurs par téléphone, mais tout comme Campbell il leur suggérait souvent des idées de nouvelles et les faisait retravailler leurs textes. À partir de 1961, il arrêta de diriger *Galaxy* et sa revue sœur *If*, pour se consacrer à l'édition d'anthologies.

Galaxy n'était pas un *pulp* mais se présentait comme un magazine de petit format, aux bords soigneusement massicotés, et sobrement illustré. Sur la couverture du premier numéro, un bandeau annonçait la parution du roman *Dans le torrent des siècles*, de Clifford D. Simak, un vibrant plaidoyer antiraciste. Gold, dans un éditorial intitulé *For Adults Only*, faisait part de son intention de publier de la science-fiction adulte réservée à un public adulte (ce qui était déjà l'ambition d'*Astounding*, reconnaissons-le). Isaac Asimov et Theodore Sturgeon l'avaient suivi dans cette aventure, et l'on trouvait aussi les noms de Fredric Brown, Richard Matheson et Fritz Leiber au sommaire de ce numéro un. Au dos de la couverture, Gold s'était amusé à écrire une courte scène de western puis sa transposition en « sci-fi » bas de gamme, le cheval devenant astronef, Tombstone transformé en planète Bbllzznaj et le cow-boy, son six-coups en main, métamorphosé en un

spationaute armé d'un pistolet à protons. C'était ce type de science-fiction là qu'on ne trouverait jamais dans *Galaxy*, précisait-il pour terminer (en relisant ce dos de magazine, il est permis de se demander si, vingt-sept ans plus tard, H. L. Gold aura aimé *La Guerre des étoiles* lors de sa sortie !).

Mois après mois *Galaxy* publia toute une série de textes, courts ou longs, qui allaient devenir des classiques de la S-F. Je citerai seulement quelques romans parus en feuilleton : *Marionnettes humaines* de Robert Heinlein (septembre 1951), *L'Homme démolé* d'Alfred Bester (janvier 1952), *Planètes à gogos* de Pohl et Kornbluth (juin 1952), *Les Plus qu'humains* de Theodore Sturgeon (octobre 1952), *Les Cavernes d'acier* d'Isaac Asimov (octobre 1953), *Terminus les étoiles* d'Alfred Bester (octobre 1956). C'est également dans les pages de cette revue que l'on trouve le meilleur de Robert Sheckley. *Galaxy* connut deux éditions françaises, la première, bien que massacrée à la traduction, reste inoubliable tant les récits étaient nouveaux pour l'époque.

The Magazine of Fantasy débuta à l'automne 1949 mais passa inaperçu au point que ses éditeurs rajoutèrent à son titre « *and Science-Fiction* ». Décision regrettable dans un sens, car elle accrédita l'idée que *fantasy* et S-F étaient des genres séparés alors que depuis les années 1920 on employait couramment un mot pour l'autre. Ce débat stérile agite encore aujourd'hui le petit monde des critiques et des fans, comme jadis les « raisins aigres » s'opposèrent aux « figues moisis », autrement dit les amateurs de jazz moderne et les tenants du vieux style, guerre absurde qui précipita la fin de la musique qu'ils aimaient. Toujours est-il que cette nouvelle revue (*F & S-F*) en abrégé ne commença à devenir intéressante qu'à partir de 1951, avec la publication d'auteurs tels que Ray Bradbury, Arthur C. Clarke, Charles Harness, Robert Abernathy, Philip K. Dick, Marion Zimmer Bradley, Poul Anderson et Philip José Farmer. À noter deux romans remarquables publiés en feuilleton dans ses pages : *Un cantique pour Leibowitz* de Walter M. Miller Jr (avril 1955) et *Une porte sur l'été* de Robert Heinlein (octobre 1956). Ce magazine eut une édition française, *Fiction*, à partir d'octobre 1953, qui traduisit tous ses meilleurs textes.

En Angleterre, la revue *New Worlds* débuta timidement en 1946 ; elle ne trouva sa vitesse de croisière qu'à partir de 1950. Entre autres textes, Arthur C. Clarke y publia *La Sentinelle* (avril 1954) qui, bien des années plus tard, servit de point de départ au film *2001, l'Odyssée de l'espace*. Brian Aldiss y fit paraître l'ébauche de son roman *Croisière sans escale*, et John Brunner lui donna plusieurs textes prometteurs, dont son roman *Au seuil de l'éternité* (décembre 1957). En librairie, l'année 1949 fut marquée par la parution de *1984*, l'anti-utopie de George Orwell, terrible description d'un monde totalitaire futur.

Toutefois, comme pour *Le Meilleur des mondes* d'Huxley, il faut bien préciser que l'auteur a voulu écrire un pamphlet politique, et en aucun cas un roman de science-fiction. De son côté, le philologue britannique J. R. R. Tolkien avait poursuivi dans l'ombre la saga des petits hobbits (des sortes de lutins) entamée en 1937 dans *Bilbo le Hobbit*. Son ouvrage, *Le Seigneur des anneaux*, était tellement énorme que son éditeur dut le publier en trois tomes entre 1954 et 1955. Toute la *fantasy* moderne en découle et l'on retrouve parfois son influence même dans la S-F purement technologique. À noter qu'aujourd'hui les œuvres de *fantasy* forment très souvent des trilogies, à l'imitation de Tolkien, alors qu'il aurait souhaité voir son livre paraître sous forme d'un seul et énorme volume !

En France, l'anticipation scientifique, comme on la nommait à l'époque, resta un genre très peu pratiqué pendant toute la première moitié du siècle, à l'heureuse exception de Maurice Renard. Là encore, c'est l'absence de revue spécialisée qui a empêché l'apparition d'une descendance à Jules Verne digne de ce nom. Le début des années 1950 voit notre pays frappé de plein fouet par la déferlante des productions américaines. Des intellectuels s'y intéressent ; Raymond Queneau, Claude Elsen, Boris Vian, publient des articles en 1951 pour signaler « l'apparition d'un nouveau genre littéraire : la science-fiction ». L'année suivante Vian traduit plusieurs nouvelles d'excellents auteurs (Ray Bradbury, Murray Leinster), qui paraissent dans *France-Dimanche*, et même le très sérieux *Mercure de France* accepte de publier *Tout smouales étaient les Borogoves* signé Lewis Padgett (en fait C. L. Moore et Henry Kuttner).

Des collections se créent alors : *Anticipation* au Fleuve Noir en 1949 qui dura jusqu'à son numéro 2000 en 1997, et se poursuit depuis sous d'autres noms. La *Série 2000* des Éditions Métal, créée en 1954 et entièrement consacrée à des auteurs français, inaugure les couvertures métallisées, argent, or ou cuivre, qu'on retrouva plus tard chez tous les éditeurs. Le *Rayon Fantastique*, publié à partir du début 1951, ouvrit ses portes aux auteurs français dès 1954 ; et enfin *Fiction*, l'édition française de *F & S-F*, obtint l'autorisation de rajouter quelques textes français à ses sommaires. Quelques auteurs émergèrent, tels que Francis Carsac, B. R. Bruss, Jimmy Guieu, Charles Henneberg, Julia Verlanger, Philippe Curval et Gérard Klein. En 1957, Pierre Boulle publia *Les Contes de l'absurde*, sa première incursion dans la S-F, mais il n'accepta jamais de se voir accoler cette étiquette. Quelques individualités ne formant pas un mouvement, aucune école de science-fiction française ne s'ensuivit.

En 1957, les Russes lancèrent le premier Spoutnik ; l'ère de la conquête spatiale avait commencé, et il paraissait près de quarante

magazines de S-F chaque mois aux États-Unis. Nous en reparlerons dans le troisième volume de cette histoire de la S-F en *Librio*, intitulé : *L'expansion* (1958-1983).

A. E. VAN VOGT

Bucolique

D'origine canadienne, Alfred Elton van Vogt (1912-2000) est venu s'établir à Hollywood en 1944 après être devenu l'un des principaux auteurs d'Astounding Science-Fiction. Il y a ensuite toujours vécu, jusqu'à son décès des suites de la maladie d'Alzheimer en janvier 2000.

C'est la publication de À la poursuite des Slans (1940) qui révéla van Vogt au public américain, une œuvre généreuse et antiraciste plutôt destinée à un jeune public. Plusieurs ouvrages importants firent suite à ce premier roman : La Faune de l'espace (de 1939 à 1943), Les Armureries d'Isher (1941 à 1947), Les Fabricants d'armes (1942), puis en 1944 vint son plus célèbre titre, Le monde des non-A, qui fut plébiscité par les lecteurs d'Astounding. Le roman abondait pourtant en obscurités et contradictions, ce qui obligea son auteur à le retravailler pour sa parution en librairie. C'est cette dernière version, traduite par Boris Vian, qui est seule connue en France et a été vendue à plus de quatre cent mille exemplaires, toutes éditions confondues. Ce roman est typique de l'art de van Vogt. En effet, alors que traditionnellement les auteurs de S-F essaient de parler des sciences du futur en extrapolant à partir des technologies actuelles, van Vogt, lui, décrit les effets d'une science future incompréhensible, parfois absurde, mais qui donne vraisemblance et cohérence aux mondes délirants qu'il conçoit. Le monde des non-A est typique de cette démarche.

Dès le milieu des années 1950, les œuvres de van Vogt baissent en quantité comme en qualité. Il était alors passionné de dianétique, sorte de technique psychanalytique imaginée par L. Ron Hubbard, autre auteur de S-F, au point de devenir chairman de dianétique pour la Californie. Disons à sa décharge qu'il fut poussé dans cette voie par son rédacteur en chef, John Campbell, mais que, heureusement, il ne suivit pas Hubbard dans son aventure scientologique. Aussi peut-on considérer que van Vogt a écrit tous ses meilleurs romans entre 1940 et 1957, à quelques exceptions près (Rencontre cosmique en 1979, par exemple).

Van Vogt a longtemps été l'auteur de S-F le plus apprécié dans notre pays, et ses ventes ont atteint le chiffre record de quatre millions d'exemplaires. Ni Frank Herbert, ni Asimov, ni Clarke, ne peuvent prétendre à un tel résultat même si, aujourd'hui, leur public est plus étendu que celui de van Vogt. Philip K. Dick, qui, à ses débuts, s'inspira du vieux maître, a un jour déclaré que les intrigues de van Vogt étaient à l'image de

la vie, décousues, pleines de trous et de hasards, mais plus réelles que bien des constructions trop savamment agencées. En fait, les intrigues ne sont pas seules à mettre en cause ; l'absence de style nuit aussi à son œuvre. Robert Silverberg disait, en plaisantant à moitié, qu'une traduction en anglais de la version française du Monde des non-A par Boris Vian serait probablement supérieure à l'original ! Peut-être van Vogt n'avait-il pas un vrai talent d'écrivain, mais il avait du génie et, pour cela, il restera au panthéon de la S-F.

Baignant dans la lumière brillante d'un soleil lointain, la Forêt vivait et respirait. Elle captait la présence de ce vaisseau qui venait d'apparaître, après avoir traversé les brumes légères de la haute atmosphère. Cependant, son hostilité systématique envers cette chose étrangère ne s'accompagna pas immédiatement d'alarme.

Sur des dizaines de milliers de kilomètres carrés, ses racines s'entrelaçaient sous la terre et les cimes de ses innombrables arbres se balançaient nonchalamment sous les multiples caresses d'une brise paresseuse. Au-delà, se tendant par les collines et les montagnes et tout au long d'un bord de mer presque interminable, se dressaient d'autres forêts, toutes aussi vastes et puissantes qu'elle-même.

Aussi loin que sa mémoire remontât, la Forêt se souvenait d'avoir sauvé le sol d'une menace quelque peu inintelligible. La nature de cette menace commençait maintenant à lui apparaître. Elle provenait de vaisseaux analogues à celui qui, présentement, descendait du ciel. La Forêt ne parvenait pas à se remémorer clairement la façon dont, dans le passé, elle avait réussi à assurer sa défense, mais elle se rappelait nettement qu'elle avait dû se battre.

Au fur et à mesure qu'elle devenait plus consciente de l'approche du navire filant au-dessus d'elle dans un ciel gris-rouge, ses feuilles se murmurèrent le récit sans âge de batailles livrées et remportées. Des pensées, dans leur course lente, se répandaient tout au long des canaux sensoriels et les branches maîtresses de milliers d'arbres se mirent à trembler presque imperceptiblement. L'étendue de ce frémissement, en affectant bientôt tous les arbres, créa graduellement un son, puis une sensation de tension. Tout d'abord ce fut presque insensible, telle une brise musardant au travers d'un vallon verdoyant, mais bientôt cela prit de l'ampleur et acquit de la substance. Le son se fit envahissant et la Forêt tout entière se dressa, vibrante d'hostilité, guettant l'arrivée de cet engin dans le ciel.

Elle n'eut pas longtemps à attendre.

*

* *

Le vaisseau grandit, infléchissant sa trajectoire. Maintenant qu'il s'était rapproché du sol, sa vitesse et sa masse se montrèrent plus grandes qu'elle ne les avait tout d'abord jugées. Il plana, menaçant, au-dessus de la Forêt proche, puis s'abassa encore, insoucieux de la cime des arbres. Des taillis s'enflammèrent, des branches se rompirent et des arbres entiers furent balayés comme s'ils n'étaient que des êtres insignifiants, sans poids ni vigueur. Le vaisseau continuait sa descente,

s'ouvrant un chemin au travers de la Forêt gémissante ou hurlante sur son passage. Il se posa, s'enfonçant lourdement dans le sol, trois kilomètres après avoir frôlé sa première cime. Derrière lui, la trouée d'arbres brisés frémissait et palpitait dans la lumière du soleil. Un long et droit chemin de destruction se dessinait maintenant. La Forêt s'en souvint brusquement, ce n'était là que la répétition de ce qui s'était déjà produit dans le passé.

Elle commença de s'amputer des secteurs atteints. Elle fit refluer sa sève et stoppa son fréuissement dans l'aire affectée. Plus tard, elle enverrait de nouvelles pousses pour remplacer ce qui avait été détruit, mais pour le moment elle acceptait cette mort partielle qu'elle avait subie et connaissait la peur. C'était une peur teintée de colère. Elle endurait ce vaisseau gisant sur ses troncs écrasés, sur une partie d'elle-même qui n'était pas encore morte. Elle sentait le froid et la dureté des parois d'acier et sa peur comme sa colère s'accrurent.

Un chuchotis de pensée se propagea le long de ses canaux sensoriels. Attends, disait cette pensée, il y a en moi le souvenir du temps où d'autres vaisseaux semblables à celui-ci vinrent.

Sa mémoire cependant refusait de s'éclaircir. Tendue mais incertaine, la Forêt se prépara à mener sa première attaque. Elle se mit à croître tout autour du navire.

Il y avait bien longtemps qu'elle avait pris conscience de ses formidables pouvoirs de croissance. C'était à une époque où elle était encore loin de sa superficie présente.

À ce moment-là, un jour, elle s'aperçut qu'elle allait bientôt se trouver en contact avec une autre forêt analogue à elle-même. Les deux masses d'arbres en croissance, les deux colosses de racines entrecroisées s'approchèrent l'un de l'autre lentement, avec prudence, dans un émerveillement mutuel mais vigilant, étonnés de découvrir qu'une autre forme de vie identique eût pu exister tout ce temps. Les deux forêts se rapprochèrent, se touchèrent... et se combattirent pendant des années.

Durant cette lutte prolongée, pratiquement toute croissance de la végétation dans les portions centrales de la Forêt stoppa. Les arbres cessèrent de se fournir en branches. Les feuilles, par nécessité, s'endurcirent et remplirent leur fonction pendant de bien plus longues périodes. Les racines se développèrent lentement. Toute la force disponible de la Forêt était concentrée sur les moyens d'attaque et de défense. Des murs d'arbres s'édifiaient en une nuit. D'énormes racines, s'infiltrant verticalement dans le sol, creusaient des tunnels longs de plusieurs kilomètres. Se frayant un passage à travers rocs et métaux, elles construisaient une muraille de bois vivant, pour endiguer la végétation envahissante de l'adversaire.

À la surface, les barrières végétales s'épaissirent au point que sur

plus d'un kilomètre les arbres se dressaient presque tronc contre tronc.

Sur cette formule, la grande bataille finalement s'arrêta. Chaque forêt accepta l'obstacle créé par son ennemi.

Plus tard elle contraignit au même statu quo une seconde forêt qui l'attaquait sur un autre front.

Ces limites devinrent bientôt pour la forêt une démarcation aussi naturelle que la grande mer qui s'étalait au sud ou le froid glacial qui régnait tout au long de l'année sur les cimes enneigées des montagnes.

*

* *

À l'exemple des batailles avec les deux autres forêts, la Forêt concentra son entière énergie contre le vaisseau envahisseur.

Des arbres s'érigèrent à raison d'un mètre par minute. Des plantes grimpantes escaladèrent ces arbres et se jetèrent elles-mêmes par-dessus le haut du navire. Ce torrent végétal courut bientôt sur le métal pour aller se nouer aux arbres du côté opposé. Les racines de ces arbres prirent profondément assise dans le sol et s'ancrèrent au sein d'une couche rocheuse plus résistante qu'aucun vaisseau jamais construit. Les troncs s'épaissirent et les lianes grossirent jusqu'à devenir d'énormes câbles.

Lorsque la lumière de ce premier jour fit place au crépuscule, le navire était enfoui sous des milliers de tonnes d'une végétation si dense que rien n'en était plus visible.

Le temps était venu, pour la Forêt, de passer à l'action destructrice finale.

Presque immédiatement après la chute du jour, de minuscules racines commencèrent à tâtonner sous le vaisseau. Elles étaient microscopiques, si petites dans cette phase initiale que leur diamètre ne dépassait pas celui de quelques douzaines d'atomes. Si fines se faisaient-elles que des parois métalliques apparemment solides s'avéraient pour ces radicules n'être que du vide. Elles pénétraient sans effort, tant elles étaient menues, l'acier trempé lui-même.

Ce fut à ce moment que le vaisseau réagit. Le métal s'échauffa, devint brûlant, puis rouge vif. Cela suffit. Les minuscules racines se ratatinèrent et moururent. Les racines plus importantes implantées près de ce métal se consumèrent lentement au fur et à mesure que cette chaleur desséchante les atteignait.

Au-dessus du sol une autre violence débuta. Une flamme jaillit d'une centaine d'orifices ouverts dans la paroi du vaisseau. D'abord les lianes, puis les arbres se mirent à brûler. Ce n'était pas l'explosion d'un feu incontrôlable ni l'incendie furieux sautant d'arbre en arbre avec une irrésistible ardeur. Depuis fort longtemps, la Forêt avait

appris à maîtriser les feux engendrés par la foudre ou par une combustion spontanée. Il s'agissait uniquement d'envoyer de la sève aux arbres frappés par l'incendie. Plus vert était l'arbre, plus la sève l'imbibait et plus le feu aurait alors à prendre d'ampleur pour se maintenir.

La Forêt ne put sur-le-champ se souvenir d'avoir affronté un feu qui pût ainsi tailler dans une rangée d'arbres laissant chacun suinter un liquide visqueux par les crevasses de son écorce. Mais cette flamme le pouvait, elle était différente. Elle n'était pas seulement flamme mais aussi énergie. Elle ne se nourrissait pas de bois mais vivait sur une force contenue en elle-même.

Finalement, cette constatation rendit à la Forêt sa mémoire. C'était un souvenir aigu, sans méprise possible, de ce qui avait été accompli dans le passé pour délivrer elle-même et sa planète d'un vaisseau comme celui-là.

Elle commença par se retirer de la périphérie du navire. Elle abandonna l'échafaudage de bois et de feuillage avec lequel elle avait tenté d'emprisonner cette structure étrangère. À mesure que la précieuse sève réintérait les arbres qui maintenant devraient former la seconde ligne de défense, les flammes devinrent plus vives et l'incendie s'amplifia, illuminant tout le paysage d'une lueur féerique.

Il s'écoula un certain temps avant que la Forêt sût que les rayons incandescents ne jaillissaient plus du navire et que ce qui restait de flammes et de fumée provenait uniquement de bois brûlant normalement. Cela aussi correspondait au souvenir qu'elle avait de ce qui s'était déroulé bien longtemps auparavant.

Frénétiquement bien qu'avec répugnance, la Forêt mit en chantier ce qui, elle s'en rendait maintenant compte, était la seule méthode pour se débarrasser de l'intrus.

Frénétiquement, parce qu'elle était terriblement convaincue que la flamme émise par le vaisseau était en mesure de dévaster des forêts entières.

Avec répugnance, car le moyen de défense envisagé l'amènerait à souffrir de brûlures par énergie à peine moins violentes que celles qu'avait engendrées la machine.

Des dizaines de milliers de racines s'enfoncèrent vers des terrains et des formations rocheuses qu'elles avaient soigneusement évitées depuis la venue du vaisseau précédent. En dépit d'une hâte nécessaire, le processus en lui-même était lent.

De microscopiques racines, frémissantes d'impatience, se contraignirent à s'enfouir dans d'inaccessibles poches de minerai et par un procédé osmotique complexe tirèrent des grains de métal pur du minerai impur originel. Ces grains étaient presque aussi petits que les racines qui précédemment avaient pénétré les parois d'acier du

navire. Ils étaient suffisamment menus pour être transportés, en suspension dans la sève, au travers du labyrinthe des grosses racines.

Bientôt il y eut des milliers, puis des millions de ces grains en mouvement tout au long des canaux du bois. Bien que chacun fût en lui-même imperceptible, le sol où ils furent déposés étincela avant peu à la lumière de l'incendie mourant. Au moment où le soleil de cette planète s'élança au-dessus de l'horizon, un reflet argenté large de trois cents mètres entourait tout le vaisseau.

Ce fut tôt après midi que le navire réagit. Une douzaine de sas s'ouvrirent et des engins volants en sortirent. Ils se posèrent et se mirent à écrémer cette poussière blanchâtre avec des buses qui aspiraient la fine pellicule de métal de façon ininterrompue.

Ils travaillaient avec de grandes précautions et une heure avant la chute du jour ils avaient amassé plus de douze tonnes de l'uranium 235 finement dispersé.

À la tombée de la nuit, tous les êtres à deux jambes disparurent dans le navire dont les sas se fermèrent. Le long vaisseau profilé en torpille décolla en douceur et fila vers le ciel où le soleil brillait encore.

La première connaissance de cette nouvelle situation parvint à la Forêt lorsque les racines qui étaient profondément enterrées sous le vaisseau rapportèrent une diminution de pression. Il lui fallut plusieurs heures pour décider que le vaisseau ennemi avait été chassé. D'autres heures s'écoulèrent encore avant qu'elle réalisât la nécessité de déménager la poussière d'uranium demeurée sur le terrain, car les radiations émises s'étendaient trop à l'entour.

L'accident qui se produisit eut une cause fort simple. La Forêt avait extrait des rocs cette substance radioactive et, pour s'en débarrasser, elle n'avait simplement qu'à la remettre dans les plus proches couches uranifères, particulièrement dans ce genre de roc qui absorbe la radioactivité. Pour la Forêt, la situation apparaissait aussi claire que cela.

Une heure après qu'elle eut entrepris la réalisation de son plan, une explosion atomique fusa vers le ciel.

Cette explosion fut vaste, vaste au-delà de la capacité de compréhension de la Forêt. Elle n'entendit ni ne vit cette effroyable silhouette messagère de mort. Ce qu'elle ressentit fut suffisant. Un ouragan rasa des kilomètres carrés de végétation. L'onde calorique et la vague de radiations provoquèrent des incendies qui demandèrent, pour les éteindre, des heures d'effort.

La peur s'effaça peu à peu lorsqu'elle se remémora que cela aussi s'était produit dans le passé.

Plus nette de beaucoup que ce souvenir fut la vision des possibilités d'action future grâce à ce qui venait de se produire. L'opportunité de

l'occasion ne lui échappa pas.

Dès l'aube le matin suivant elle lança son attaque. Sa victime fut la forêt qui, selon sa mémoire défaillante, avait originellement envahi son territoire.

Tout le long du front qui séparait les deux colosses, de petites explosions atomiques se déclenchèrent. La solide muraille d'arbres qui formait les défenses extérieures de l'autre forêt s'effrita devant les attaques successives d'une aussi irrésistible énergie.

L'ennemi, réagissant normalement, mit en ligne ses réserves de sève. Lorsqu'il fut pleinement engagé dans sa tâche de reconstruction d'une nouvelle barrière, de nouvelles explosions se déclenchèrent. Elles aboutirent à la complète destruction du gros des réserves en sève de l'adversaire. Dès lors, puisqu'il ne comprenait pas ce qui lui advenait, celui-ci fut perdu.

Dans le no man's land où avaient eu lieu les explosions, la Forêt attaquante envoya une innombrable armée de racines. Chaque fois que la résistance se manifestait, une explosion atomique se produisait. Tôt après le midi suivant, une explosion gigantesque détruisit les arbres composant le centre sensitif de l'adversaire – et la bataille se termina.

Cela prit des mois à la Forêt de pousser dans le territoire de son ennemi défait, d'éjecter les racines mourantes de l'adversaire, de déborder des arbres maintenant sans défense et de s'installer elle-même en pleine et complète possession de son nouveau territoire.

Dès que cette tâche fut accomplie, elle se tourna comme une furie contre la forêt résidant sur son autre flanc. Une fois de plus elle attaqua avec la foudre atomique et tenta de submerger son opposant sous une pluie de feu.

Elle fut contrée net par une force égale d'atomes en explosion !

Ses connaissances avaient transpiré à travers la barrière de racines entrelacées qui formait la séparation entre les deux forêts.

Les deux monstres se détruisirent mutuellement presque totalement. Chacun d'eux devint un être mutilé qui dut remettre en branle le pénible processus d'une lente croissance. Comme les années passaient, le souvenir de ce qui s'était écoulé s'estompa. Cela n'avait d'ailleurs que peu d'importance. À cette époque-là, en effet, les vaisseaux affluaient. Même si la Forêt s'en était souvenue, ses explosions atomiques, de toute façon, n'auraient pu avoir lieu en présence d'un navire.

La seule méthode pour chasser les vaisseaux consistait à les entourer chacun d'une fine poussière de matériau radioactif. Dès lors, le navire raflait le métal pulvérulent et se repliait aussitôt.

Et la victoire lui fut toujours aussi aisée.

Jack LEWIS

Qui a copié ?

C'est Samuel Mines qui a publié l'étonnant texte qui suit dans le numéro de janvier 1953 de Startling Stories, précédé de la mention « un coup d'œil sur la correspondance éditoriale d'un auteur de S-F ».

Je n'ai pu obtenir aucune indication sur Jack Lewis, qui était un fan et non un auteur professionnel. On découvrait fréquemment son nom dans la rubrique The Ether Vibrates de Startling Stories où les lecteurs pouvaient s'exprimer librement.

Ce court récit est d'abord paru dans un numéro spécial du fanzine Ailleurs de Pierre Versins dans les années 1950, puis dans mon anthologie Les Meilleurs Récits de Startling Stories en 1977. C'est à n'en pas douter un des plus beaux récits de paradoxe qui ait été écrit. Samuel Mines l'avait publié composé en caractères de machine à écrire comme s'il s'était réellement agi d'une correspondance échangée avec un lecteur.

2 avril 1952

Mr Jack Lewis
90-26 219° Rue
Queens Village, N.Y.

Cher Mr Lewis,

Nous vous retournons votre manuscrit intitulé *La Neuvième Dimension*. À première vue, j'avais jugé cette histoire digne d'être publiée. Pourquoi pas ? C'était aussi ce qu'avaient pensé les éditeurs de *Cosmic Tales* en 1934 quand ce récit est paru pour la première fois.

Comme vous le savez certainement, c'est le grand Todd Thromberry qui est l'auteur de la nouvelle que vous avez voulu nous faire prendre pour une de vos œuvres originales. Je me permets de vous donner un petit avertissement, concernant les peines encourues pour plagiat.

Ça ne vaut pas le coup. Croyez-moi.

Je vous prie d'agréer, cher Mr Lewis, mes sentiments les meilleurs,

Doyle P. Gates
Rédacteur en chef
Deep Space Magazine

5 avril 1952

Mr Doyle P. Gates
Deep Space Magazine
New York, N.Y.

Cher Mr Gates,

Je ne connais aucun Todd Thromberry et n'en ai jamais entendu parler. La nouvelle que vous avez refusée a été soumise en toute bonne foi, et je n'apprécie guère votre allusion, m'accusant de plagiat.

La Neuvième Dimension a été écrite par moi-même il y a à peine un mois et s'il existe une similitude entre cette histoire et celle qu'a écrite ce Thromberry, c'est une pure coïncidence.

Cependant, cela m'a donné à penser. Il y a quelque temps, j'ai soumis une autre nouvelle à Stardust Science Fiction, et j'ai reçu une lettre de refus avec une note manuscrite au crayon indiquant que l'histoire était « trop thromberresque ».

Qui diable est Todd Thromberry ? Je ne me souviens pas d'avoir lu quelque chose de lui depuis dix ans que je m'intéresse à la science-

fiction.

Sincèrement vôtre,
Jack Lewis

11 avril 1952

Mr Jack Lewis
90-26 219° Rue
Queens Village, N.Y.

Cher Mr Lewis,

En réponse à votre lettre du 5 avril, je tiens à vous préciser que les éditeurs de ce magazine n'ont pas l'habitude de porter des accusations formelles et savent fort bien qu'en littérature il existera toujours des rencontres d'idées d'intrigues. Mais il nous est très difficile de croire que vous n'êtes pas familiarisé avec les ouvrages de Todd Thromberry.

Si Mr Thromberry n'est plus parmi nous, ses œuvres, comme celles de beaucoup d'autres auteurs, n'ont été largement appréciées par le public qu'après sa mort en 1941. Peut-être était-ce ses travaux dans le domaine de l'électronique qui lui fournissaient cette source inépuisable d'idées si apparentes dans tous ses ouvrages. Néanmoins, même à ce stade du développement de la science-fiction il est manifeste qu'il avait un style que beaucoup de nos prétendus auteurs contemporains feraient bien d'imiter. Par « imiter », je ne veux pas dire récrire mot pour mot une ou plusieurs de ses nouvelles, comme vous l'avez fait. Car vous avez beau prétendre que cela a été accidentel, vous devez bien comprendre que l'intervention d'un tel phénomène est sûrement un million de fois plus rare que l'apparition de quatre quintes flush au cours d'une même donne.

Navré, mais nous ne sommes pas aussi naïfs.

Veuillez agréer, Mr Lewis, mes salutations distinguées,

Doyle P. Gates
Deep Space Magazine

14 avril 1952

Mr Doyle P. Gates
Deep Space Magazine
New York, N.Y

Monsieur,

Vos accusations sont typiques du torchon que vous publiez.

Je vous prie d'annuler immédiatement mon abonnement.

Sincèrement vôtre,
Jack Lewis

14 avril 1952

Science Fiction Society
144 Front Street
Chicago, III.

Messieurs,

Je serais très intéressé par la lecture de quelques-unes des œuvres du regretté Todd Thromberry.

J'aimerais me procurer certains des magazines qui ont publié ses nouvelles.

Respectueusement vôtre,
Jack Lewis

22 avril 1952

Mr Jack Lewis
90-26 219^e Rue
Queens Village, N.Y.

Cher Mr Lewis,

Nous aussi. Tout ce que je puis vous suggérer, c'est de prendre contact avec les éditeurs s'il en est qui sont encore en activité, ou de hanter les librairies spécialisées dans le livre d'occasion.

Si vous réussissez à vous procurer ces magazines, soyez assez aimable pour nous le faire savoir. Nous vous les paierons au prix fort.

Bien à vous,

Ray Albert
Président
Science Fiction Society

11 mai 1952

Mr Sampson J. Gross, Éditeur
Strange Worlds Magazine
St. Louis, Missouri.

Cher Mr Gross,

Veillez trouver ci-inclus le manuscrit d'une nouvelle que je viens de terminer. Comme vous pouvez le voir, elle s'intitule *Démolisseurs de dix millions de galaxies*. À cause des recherches intensives qu'elle a exigées, je dois fixer le prix minimum de celle-ci à deux cents le mot au moins.

Dans l'espoir que vous la jugerez digne d'être publiée dans votre magazine, je vous prie de croire, cher monsieur, à mes sentiments respectueux.

Jack Lewis

19 mai 1952

Mr Jack Lewis
90-26 219^e Rue
Queens Village, N.Y.

Cher Mr Lewis,

J'ai le regret de vous annoncer que nous ne pouvons pour le moment utiliser les *Démolisseurs de dix millions de galaxies*. C'est une histoire remarquable, certes, et si nous décidons un jour de la publier, nous libellerons le chèque de la réimpression au nom de la succession de Todd Thromberry. Ce type savait vraiment écrire.

Cordialement vôtre,

Sampson J. Gross
Strange Worlds Magazine

23 mai 1952

Mr Doyle P. Gates
Deep Space Magazine
New York, N.Y.

Cher Mr Gates,

J'ai dit que je ne voulais plus rien avoir à faire avec votre magazine et vous-même, mais il se présente une situation des plus déconcertantes.

Il semblerait que toutes mes nouvelles me sont renvoyées pour la simple raison que, à l'exception de la signature, elles sont des répliques exactes des œuvres de ce Todd Thromberry.

Dans votre dernière lettre vous avez fort adroitement décrit les chances d'une rencontre accidentelle et de l'apparition de ce

phénomène, dans le cas d'une seule nouvelle. Quelles seraient, selon vous, les chances approximatives dans le cas de pas moins d'une demi-douzaine de mes œuvres ?

Je suis d'accord avec vous : astronomiques !

Cependant, dans l'intérêt de toute l'humanité, comment puis-je vous faire comprendre que chaque mot que je vous ai soumis a été réellement écrit *par moi* ? Je n'ai jamais plagié une seule phrase de Todd Thromberry, pas plus que je n'ai lu une seule de ses œuvres. En fait, comme je vous le disais dans une de mes lettres, jusqu'à ces derniers temps je n'avais jamais entendu parler de lui.

Une idée m'est cependant venue. C'est une hypothèse réellement étrange, et que je n'oserais probablement soumettre à personne, sauf à un éditeur de science-fiction. Mais supposons – simple supposition – que ce Thromberry, avec son expérience de l'électronique et de tout, ait réussi par quelque moyen à franchir cette barrière d'espace-temps si souvent évoquée dans votre magazine. Et supposons – aussi égocentrique que cela puisse paraître – qu'il ait choisi mes œuvres, comme étant le type de choses qu'il avait toujours rêvé d'écrire.

Commencez-vous à me suivre ? Ou bien l'idée d'une personne d'un cycle temporel différent qui regarde par-dessus mon épaule quand j'écris est-elle trop fantastique pour vous ?

Je vous serais reconnaissant de m'écrire pour me dire ce que vous pensez de mon hypothèse.

Respectueusement vôtre,
Jack Lewis

25 mai 1952

Mr Jack Lewis
90-26 219^e Rue
Queens Village, N.Y.

Cher Mr Lewis,

Nous pensons que vous devriez consulter un psychiatre.

Sincèrement vôtre,
Doyle P. Gates
Deep Space Magazine

3 juin 1952

Mr Samuel Mines
Directeur de Science Fiction

Standard Magazines Inc.
New York 16, N.Y.

Cher Mr Mines,

Si les textes ci-joints ne forment pas à proprement parler un manuscrit, je vous sou mets cette suite de lettres, doubles et correspondance, dans l'espoir que vous pourrez accorder quelque crédibilité à cette situation apparemment incroyable.

Les lettres ci-jointes sont toutes classées dans leur ordre chronologique et devraient s'expliquer d'elles-mêmes. Au cas où vous les publieriez, certains de vos lecteurs pourraient peut-être découvrir une explication à ce phénomène.

J'ai intitulé tout l'ensemble *Qui a copié ?*

Respectueusement vôtre,
Jack Lewis

10 juin 1952

Mr Jack Lewis
90-26 219^e Rue
Queens Village, N.Y.

Cher Mr Lewis,

Votre idée d'une suite de lettres pour présenter une idée de science-fiction est intéressante, mais je crains qu'elle ne marche pas.

C'est dans le numéro d'août 1940 de *Macabre adventures* que Mr Thromberry a utilisé pour la première fois cette même idée. Par une ironie du sort, cette correspondance était également intitulée *Qui a copié ?*

Nous serions heureux que vous nous contactiez si vous avez quelque chose de plus original.

Veuillez agréer, monsieur, mes sincères salutations,

Samuel Mines
Rédacteur en chef
Standard Magazines Inc.

1953

Robert ABERNATHY

Un homme contre la ville

Né en 1924 aux États-Unis, Robert Abernathy n'a publié qu'une quarantaine de nouvelles, qui n'ont jamais été réunies en recueil, et il n'a écrit aucun roman. Linguiste de formation, il enseigna longtemps à l'université du Colorado. Sa carrière dans les magazines de S-F s'étendit de 1942 à 1956.

Parmi ses courts récits importants on peut citer L'axolotl (à ne pas confondre avec le texte de Julio Cortázar qui porte le même titre), paru dans l'édition américaine de Fiction.

Ces dernières années, sa seule activité dans le genre qui nous intéresse a été de traduire en anglais quelques articles de l'écrivain polonais, Stanislaw Lem, pour la revue Science-Fiction Studies.

Il sortit de la chambre du sous-sol avec une prudence extrême et verrouilla la porte derrière lui. Ses nerfs tendus le poussèrent soudain à prendre la fuite et il s'élança pour monter l'escalier. Il trébucha sur une marche vermoulue, reprit son équilibre avec peine et s'arrêta, les jambes mal assurées, la poitrine haletante, luttant contre sa panique.

Du calme ! Rien ne presse.

Posément, il revint à la porte et éprouva encore une fois la solidité de la lourde serrure. Il glissa la clé dans sa poche, puis l'en retira avec une grimace et la jeta sur la grille du conduit d'écoulement. Elle heurta une barre et rebondit, luisante, sur le ciment.

Fiévreusement, comme un homme piétinant un scorpion, il la repoussa sur la grille. Elle s'accrocha, passa au travers avec un tintement grêle et disparut hors de sa vue.

Il était de nouveau maître de ses réactions nerveuses. Il gravit les marches sans se retourner et s'arrêta dans la ruelle déserte. Personne n'était en observation ; il ne voyait rien d'autre que la saleté habituelle dans cet étroit passage, sous les yeux aveugles des hautes fenêtres aux carreaux barbouillés de peinture blanche. Une boîte à ordures gisait parmi les papiers gras. Contre le mur de briques opposé, une bouteille de whisky avait été placée debout, avec un soin dérisoire, par celui qui, l'ayant vidée, n'en avait plus l'emploi.

Il regarda toutes ces choses – symbole de la laideur qui, si longtemps, s'était insinuée dans son âme et était presque venue à bout de sa raison – avec un détachement nouveau et ironique, les considérant comme temporaires et dépourvues d'importance.

Le ciel pur de cette fin d'après-midi était comme un manteau déployé sur la ville. Derrière les bâtisses trapues, noires de crasse, les grands immeubles se dressaient, étincelant de toutes leurs fenêtres. Sur tout cela, des parcelles de suie flottaient, paresseuses, dans l'air calme et étouffant. Dans les rues, les voitures passaient à grand bruit et les vapeurs qu'elles laissaient derrière elles se mêlaient à l'odeur de l'asphalte chaud. La ruelle empestait ; la ville empestait ; le fleuve aux eaux rapides lui-même empestait.

La tête rejetée en arrière, plissant les yeux pour pouvoir supporter la réverbération, il renifla cet air chargé de l'âcreté des souvenirs.

La puanteur d'innombrables étés... *Lève-toi, je sens le gaz. Non, c'est le vent qui souffle de l'autre rive. Les raffineries là-bas. Vrai, le petit en a du mal à respirer. Est-ce qu'on ne pourrait pas faire quelque chose ? L'éternel grondement enroué, la voix de la grande ville... Bon Dieu de camions ! Ils n'arrêteront pas de la nuit. Pas moyen de dormir. Si je pouvais seulement dormir un peu...* Les voix rauques, les huées, les coups, la brutalité de la vie prisonnière d'une jungle de ciment et

d'acier... *Fiche-lui une raclée ! Qu'il ne remette plus les pieds dans le quartier. Vas-y, tape dessus ! Sale nègre, sale rital, sale juif...* Le trottoir qui vous brûle les pieds à travers la semelle des chaussures, usée par des kilomètres de marche... *Vous arrivez trop tard, on n'embauche plus. Allez-vous-en. Non, puisque je vous dis que non. Non. Non.* La haine, sans cesse accumulée...

Il cracha contre le mur de briques. Il dit à mi-voix : « Tu l'as cherché. Quand ça arrivera... peut-être comprendras-tu que c'est moi, oui, moi qui t'ai fait cela. »

À ce moment, il s'imagina que la ville l'entendait, qu'elle tremblait devant lui, prise de peur. Qu'un frisson la parcourait tout entière, se propageant le long de ses nerfs d'acier et de cuivre, du haut de ses plus hautes flèches perdues dans le ciel jusqu'à ses entrailles enfouies dans le roc, des demeures des riches bâties sur les hauteurs jusqu'à ses taudis répugnants et ses quais souillés.

Rien ne presse. Encore trois heures. Il serait loin, en train de regarder, quand le moment arriverait. Une citation approximative de l'Écriture lui vint à l'esprit : *Ils contempleront de loin la fumée de ses incendies, et la fumée de ses incendies montera, montera éternellement.*

Il déboucha de la ruelle presque en aveugle et se fraya un chemin dans la foule des promeneurs sur le trottoir. Un pied devant l'autre, un pied devant l'autre... Chaque pas l'éloignait de la chambre du sous-sol, de la porte verrouillée.

Un pied devant l'autre... comme tant de fois où, dans sa lassitude, son désespoir et sa haine, il avait parcouru ces rues. Mais maintenant, à chaque pas, lui semblait-il, la ville tremblait sous ses talons, les hauts buildings vacillaient avant l'engloutissement final et la ville avait peur.

Les promeneurs aveugles, les morts en sursis, ne remarquaient rien. Ils ne voyaient pas que lui, jusqu'ici chétif et dénigré, était maintenant plus grand que les gratte-ciel, qu'il était devenu un géant justicier...

Un grincement de freins. Il fit un saut en arrière, décontenancé. Il aurait juré que le signal était au vert, une seconde auparavant, quand il était descendu du trottoir.

Les moteurs renâclaient avec colère, des roues énormes laminaient le pavé inégal. La rue était devenue soudain immense et pleine de périls. Il regagna le trottoir, l'œil fixé sur le signal rouge sombre, et il alla se caler les épaules contre la devanture du magasin qui faisait le coin, essayant de maîtriser le tremblement de ses doigts en cherchant une cigarette dans sa poche.

Il aurait pu être tué. « Pas maintenant, pensa-t-il, pas dans un accident stupide ! » Ou pire que tué. Il sentit son cœur se serrer en se voyant blessé, transporté à l'hôpital comme une épave, mais avec toute sa connaissance et la pensée horrible que là-bas, pas très loin de

lui, derrière la porte verrouillée, un élément se changeait en un autre à une vitesse interchangeable et que l'heure approchait.

Avec des gestes saccadés, il fit fonctionner son briquet, mais la flamme se refusa obstinément à jaillir. Il lâcha un juron à l'adresse de l'objet ; et alors une sueur froide le saisit. Ses oreilles enregistrèrent la vibration stridente d'une corde tendue qui se rompt, un bruit d'origine indéterminable, cinglant ses nerfs déjà surexcités.

Il regarda avec anxiété à droite, à gauche, tout autour de lui. Alors, distinctement, dominant la rumeur de la rue, momentanément apaisée, parvint d'en haut un craquement de métal déchiré, torturé. Il leva furtivement les yeux en l'air, laissa tomber son briquet et sa cigarette sans feu et fit un saut de côté. Son cœur battait contre ses côtes à grands coups douloureux.

Juste au-dessus de l'endroit où il s'était tenu, le montant supportant une grande enseigne publicitaire venait de se rompre et tout le poids portait sur la jambe de force de la cornière en fer. Le panneau pendait dangereusement au-dessus du trottoir ; le fer se tordit et céda presque.

Il regarda, fasciné, sans même sentir la sueur qui ruisselait sur son visage. L'enseigne bascula et ne tomba pas. Mais il eut la conviction absurde que s'il retournait à l'endroit qu'il occupait un moment auparavant, alors elle *tomberait*.

C'était une idée saugrenue. Il essaya d'en rire, mais il avait la gorge nouée. Il recula prudemment d'un pas, puis pivota sur les talons et s'éloigna rapidement du carrefour. Il suivait la bordure du trottoir et levait fréquemment la tête.

Quand il eut parcouru la moitié de la longueur du pâté de maisons, il s'aperçut, avec un sursaut qui le glaça, qu'il revenait sur ses pas, marchant en direction de la chambre fermée à clé.

Il s'arrêta net. Mais il se sentit incapable de retourner au carrefour où il avait essayé de traverser. Il demeura sur place, hésitant, forcé une fois encore de réprimer les assauts de la panique.

Sur le trottoir opposé, juste devant lui, s'ouvrait une entrée de métro. S'il n'avait pas eu l'esprit troublé, il l'aurait remarquée en passant la première fois.

Évidemment... le métro ; un quart d'heure de trajet et il serait en sûreté. Il regarda à droite et à gauche, puis en l'air – avec une nouvelle circonspection qui devenait déjà presque une habitude – et se lança sur la chaussée.

À mi-chemin, il s'arrêta si brusquement qu'il faillit tomber. Il se détourna, tout tremblant ; ses pas l'avaient conduit jusqu'au bord même d'un regard d'égout béant, sans barrière de protection.

Le corps agité de frissons provoqués par la réaction nerveuse, il arriva devant la bouche de métro. Et, tout d'un coup, il lui sembla que

c'était non pas un endroit familial, mais un gouffre cimenté conduisant à des régions infernales. De là-dessous, de quelque part sous l'escalier faiblement éclairé où plongeaient ses regards, montait un ample roulement, avec des bouffées d'un air fétide et chargé d'une chaleur humide.

Le danger était partout présent, dans les airs et sous terre. Le mugissement d'un train passant en dessous était une voix triomphante s'élevant de l'Enfer, à laquelle se superposait une cacophonie de notes plus aiguës : les cris des victimes écrasées et hurlantes dans les ténèbres inférieures. Pour tout l'or du monde, il n'aurait pas voulu, il n'aurait pas pu, poser le pied sur ces marches.

Il s'éloigna de cet abîme et s'arrêta, essayant de réfléchir.

Il y avait d'autres moyens de transport. Des autobus, des taxis... Mais il ne bougea pas.

Sur la chaussée, en ces dernières heures de l'après-midi, le flot de voitures, plus dense, déferlait avec des grondements et des halètements. Les freins criaient, les pneus gémissaient, les klaxons lançaient de farouches avertissements, du métal résonnait contre du métal. Quelque part dans une rue proche, le hurlement d'une sirène monta comme un sanglot annonciateur de désastre.

Il pensa à des accidents, à des collisions, à un million de risques. Il ne pouvait pas se résigner à ne plus sentir sous ses pieds le contact ferme du pavé.

Rien ne presse. Il était bien placé pour le savoir ; il avait fait les réglages et mis le contact. *Garde ton sang-froid ; tu peux aller suffisamment loin à pied.*

Une autre pensée, fugitive et chassée de son esprit... *Ils* auraient pu lui fournir un moyen rapide d'évasion, comme ils avaient peut-être fait pour les autres qui avaient accompli leur tâche et étaient partis avant lui. Mais, du début à la fin, il *leur* avait accordé bien peu de réflexion. Il avait exécuté leurs ordres, appris avec soumission leurs slogans aussi bruyants et dénués de sens qu'une crécelle d'enfant, sachant tout du long *qu'ils* n'existaient que pour une seule raison : faire de lui le condamné chargé d'exécuter la ville. Les desseins qu'ils avaient eus en agissant ainsi ne le troublaient aucunement ; il avait ses propres motifs.

Garde ton sang-froid et éloigne-toi.

Des accidents. Dans une ville comme celle-là, il y avait constamment des accidents. Il devait les éviter et ne pas se laisser démonter pour si peu. Il ne devait pas se signaler à l'attention – risquer d'être arrêté et mis en prison. Il avait encore grandement le temps s'il ne s'affolait pas.

Mais la rue était déjà entièrement plongée dans l'ombre et sur un grand panneau réclame, en haut des immeubles d'en face, la lumière

changeait, prenant cette chaude coloration qui précède le crépuscule.

Il se remit en marche. Il regardait où il posait les pieds et surveillait aussi le ciel plus sombre. Parce qu'il était vigilant, peut-être, rien de fâcheux ne lui arriva. Chaque nouvelle rue traversée était une victoire ou un pas qui le rapprochait de la victoire.

Les premières lumières parurent. Les lampadaires chassèrent l'obscurité naissante et une multitude d'enseignes colorées se mirent à briller et à scintiller, attirant le regard de la foule qui se pressait plus nombreuse sur les trottoirs à mesure que le soir tombait.

Les lumières disaient : *Ici on peut manger et boire. Ici on vous offre de la musique et l'occasion d'oublier un moment.*

Les gens tournoyaient comme des phalènes sous les lumières, croyant à ce qu'elles annonçaient. Ils étaient las et ils ne demandaient qu'à croire. Aujourd'hui, la journée avait été rude, et ils supposaient que demain serait semblable à aujourd'hui, comme demain avait toujours été auparavant.

Lui seul, se frayant un passage parmi eux, était mieux informé. Pour la plupart de ceux qui étaient là, il n'y aurait pas de lendemain. Pour la plupart... maintenant il avait couvert environ trois kilomètres depuis le Point Zéro, la chambre verrouillée au centre de la ville, mais même ici la plupart d'entre eux ne comprendraient pas quand la chose arriverait.

Il ne les haïssait pas ; il les plaignait même un peu. Ils étaient pris au piège comme lui l'avait été. Mais il haïssait le piège, la ville elle-même, avec le venin des années amères...

Il s'arrêta un court instant à un autre coin de rue. Et il faillit y trouver la mort.

En cet endroit déjà éloigné du centre, les tramways roulaient à vive allure et il en passait un, mastodonte lancé avec un bruit de tonnerre sur des rails d'acier. Comme son trolley atteignait l'intersection des câbles aériens au carrefour, quelque chose accrocha et le fil se tendit et se rompit avec une lueur pareille à un éclair de chaleur. L'extrémité du fil sectionné arriva sur lui comme un grand serpent sifflant rageusement et crachant une flamme bleue.

Ses réflexes le sauvèrent en lui faisant exécuter un saut dont il ne se serait pas cru capable. Il plongea de tout son long, s'écorchant à vif les mains et les genoux sur le pavé et, sans marquer le moindre temps d'arrêt, se releva et prit ses jambes à son cou, le cerveau vidé par la terreur.

Par un effort de volonté inouï, il cessa de courir et regarda en arrière. À une distance d'un pâté de maisons, des gens commençaient à s'attrouper autour du tramway en panne – y en avait-il, parmi eux, qui le cherchaient ? – et le sifflet d'un policeman retentit.

Le coup de sifflet le pénétra jusqu'à la moelle et lui communiqua

une nouvelle panique. Il traversa en courant comme un fou la rue heureusement vide – sans perdre la notion de la direction dans laquelle il devait continuer – et s'enfonça dans l'entrée sombre d'une ruelle resserrée entre des immeubles obscurs.

Comme il courait dans la pénombre de la ruelle, quelque chose, un sixième sens, l'avertit, et il fit un écart comme un joueur de rugby évitant un plaqueur. La partie de corniche, tombant sans bruit d'en haut, se brisa en fragments et en poudre à un mètre de lui. Là-haut, les pigeons, dérangés, s'enfuyaient dans un grand vol mou.

Il déboucha à l'air libre, dans une rue éclairée mais presque déserte. Pendant une seconde à peine, il s'arrêta – avec le sentiment qu'hésiter plus longtemps pouvait lui être fatal – puis, reconnaissant l'endroit où il se trouvait, il tourna brusquement à gauche et repartit au galop.

Le trottoir, ici, était vieux et pavé de briques. Soudain, il lui sembla que celles-ci se soulevaient et que le sol se gondolait devant lui, dans un effort pour le faire trébucher, mais il franchit d'un bond le passage dangereux et poursuivit sa course pesante. Il monta une pente légère et commença à descendre l'autre versant. En bas, la rue aboutissait à une autre, perpendiculaire, et les lumières n'allaient pas plus loin ; au-delà, c'était l'obscurité, donnant l'impression d'un espace découvert, et il distinguait un lointain reflet d'eau.

Il y était presque, il allait y arriver...

... De la large voie bordée d'arbres surgit un énorme camion réservoir qui aborda le virage trop vite. Sur un dérapage et une brusque secousse, la barre d'attelage céda et, tandis que le tracteur montait d'un bond sur le trottoir, brisant un réverbère avant de s'immobiliser, le réservoir culbutait, bloquant la rue, dans un fracas assourdissant de ferraille tordue. Toutes les lumières s'étaient éteintes sur le coup mais, un instant plus tard, la rue était illuminée par les flammes. Un brasier gigantesque, crachant une fumée noire, s'élevait comme une muraille.

Il pivota sur lui-même, manquant de tomber, et prit appui à un mur de briques avec une telle force qu'il faillit se démettre le poignet. Il se mit à courir. Il savait maintenant sans le moindre doute qu'il était pourchassé – non pas, du moins pour l'instant, par des hommes, mais par quelque chose de plus puissant que n'importe quelle troupe d'hommes. Il courait comme un animal traqué, avec de soudains changements de direction destinés à confondre l'ennemi implacable. Il devait y avoir une limite au nombre de pièges que celui-ci pouvait poser sur sa route...

Une fois de plus, il obliqua dans une rue qui menait au fleuve et la dévala à corps perdu, aspirant l'air avec avidité. Plus loin... plus loin... Le long de la bordure gazonnée de la large chaussée, des

lanternes de chantier brûlaient en dégageant de la fumée ; on voyait une barrière en bois et, derrière, la profondeur d'un trou noir. Il était trop engagé pour rebrousser chemin. Il mit toute la force qu'il lui restait dans un saut désespéré et atterrit comme une boule, se cramponnant à la terre meuble qui glissait traîtreusement sous lui... Mais c'était *de la terre* !

Il se releva tout étourdi et continua pendant quelques mètres, sentant l'herbe et la terre sous ses pieds, et non plus le ciment ou l'asphalte, et voyant des branches se découper dans le ciel.

Il s'affaissa, épuisé, et comme il étendait une main pour chercher un appui, il sentit sous ses doigts une écorce rugueuse. Avec un sentiment de reconnaissance, il se pencha vers le tronc rude et l'étreignit avec des bras d'amoureux. Sous lui il y avait de l'herbe, des feuilles et de l'humus, et des insectes crissaient plaintivement à proximité.

À quelque distance, par-delà l'excavation qu'il avait franchie, se dressaient des façades de maisons avec des fenêtres éclairées, plus ou moins espacées, comme des yeux mal placés, et les lumières étaient allumées dans les rues ; et de l'autre côté de la rivière, il voyait les étoiles filantes de la circulation et les immeubles géants pareils à des constellations dont le reflet tremblait dans l'eau. Entre ciel et terre était suspendue une étoile rouge qui s'allumait et s'éteignait régulièrement. Un signal pour les avions. Un avertissement... Mais ici il était en sûreté, pour le moment...

Cette bande gazonnée, au long de la rive du fleuve, était une île ; elle était dans la ville sans en faire partie, comme le fleuve lui-même, dont les vagues miroitaient à une vingtaine de mètres et qui clapotait doucement contre les pierres de la berge. Ici il pouvait se reposer quelques minutes, essayer de réfléchir à un moyen de s'échapper.

Il n'avait pas l'heure exacte, mais il savait qu'il était tard. Pas trop tard cependant. Il avait encore le temps...

Le temps de gagner un refuge sûr suffisamment éloigné – sauf accident. Mais il ne croyait plus aux accidents.

Au lieu de cela, il possédait maintenant la certitude. La peur prémonitoire était l'expression d'une vérité établie. Il se blottit contre son arbre, voyant la ville autour de lui, colossale, vivante – le véritable Léviathan.

Pendant trois siècles la ville avait crû sans cesse. La croissance – la loi élémentaire de la vie. Comme un cancer se développant à partir de quelques cellules indisciplinées, logée par chance à la rencontre de la rivière et de la mer, proliférant, projetant des tentacules qui remontaient la vallée sur plusieurs kilomètres et s'infiltraient au creux des collines, mordant de plus en plus profondément dans la terre sur laquelle elle reposait.

À mesure qu'elle grandissait, elle tirait sa nourriture d'une centaine, d'un millier de kilomètres carrés d'arrière-pays ; pour elle, la campagne livrait ses richesses et les forêts étaient fauchées comme des champs de blé, les hommes et les animaux naissaient et se multipliaient pour apaiser sa faim toujours plus dévorante. Pareilles à de longs doigts, ses jetées s'étendaient dans l'océan pour prendre au piège les navires venus de tous les continents. Et, tout en se nourrissant, elle vidait ses déchets dans la mer, exhalait ses poisons dans l'air et devenait plus infectée en devenant plus puissante.

Elle s'était graduellement pourvue d'un système nerveux central de fils aériens et de câbles souterrains, d'un système circulatoire fait de pompes et de réservoirs, d'un système excrétoire. D'une énormité invertébrée et parasite, elle s'était développée en une créature supérieure dotée des attributs tangibles qui accompagnent les concepts subjectifs de *volonté*, de *dessein* et de *conscience*...

Sa conscience, il ne pouvait l'imaginer ; ses desseins ultimes, il ne pouvait les deviner. Mais il ressentait la douleur des chairs meurtries contre les pierres de la cité et il se rendit compte avec un frisson à quel point la cité devait le haïr. Plus avec le mépris impersonnel et hautain dont il avait, comme bien d'autres, été gratifié en naissant. Elle ne pouvait plus voir avec indifférence maintenant la vermine qui était sa victime. Maintenant, pour la première fois depuis trois siècles, elle était menacée dans sa vie.

Et, par représailles, elle avait cherché à lui ôter la vie.

Il ne lui avait pas encore échappé. La ville était puissante et rusée. Elle le cernait toujours, guettant le moment favorable. Car elle savait qu'il ne pouvait pas rester là. De partout, les lumières le regardaient fixement et lui faisaient signe.

Les pensées se bousculaient dans son crâne. Il avait encore le temps...

Le temps d'abandonner la partie, de faire demi-tour. Il pouvait retourner en hâte à la chambre verrouillée (mais il avait jeté la clé et il lui faudrait demander de l'aide pour enfoncer la porte) – il pouvait y être à temps pour arrêter la transmutation chimique qui s'opérait là-bas, ce que lui seul, dans toute la ville, était capable de faire. S'il agissait ainsi, il n'y aurait plus d'accidents, il en était sûr. Ce qui s'était passé avait eu pour but de briser sa volonté, de le faire retourner.

Soudain, il s'assit tout droit, ébloui par cette révélation. Et alors il se mit à rire – non pas gaiement, mais d'un rire nerveux, sardonique, tout en tournant lentement la tête pour contempler les lumières qui l'entouraient.

— Mais tu n'oses pas me tuer ! s'écria-t-il. Je suis le seul qui puisse encore te sauver. Tu peux essayer de m'effrayer pour que je retourne

là-bas – mais tu ne peux pas metuer, parce que si je meurs, ton dernier espoir est perdu !

Il se mit debout en chancelant et s'appuya au tronc de l'arbre. Mais il sentait la force revenir dans tout son corps, la force de la haine.

— Essaie de m'arrêter ! dit-il entre ses dents. Essaie donc !

*

* *

Il se lançait droit devant lui, tantôt marchant, tantôt courant à petites enjambées. Il ne regardait plus en l'air ni à ses pieds. Traversant une large avenue sans se soucier des signaux lumineux, il rit aux éclats quand l'aile d'un camion virant de court le manqua de quelques centimètres. Il savait qu'elle ne pouvait faire autrement que de le manquer.

Il rit encore quand la barrière d'un passage à niveau se ferma à son nez, et il passa dessous pour traverser les voies tranquillement, le sourire aux lèvres, sous l'œil menaçant de la locomotive – assuré que, s'il lui prenait fantaisie de s'attarder, le train déraillerait avant de le toucher.

Il arriva devant un écriteau où s'étalait le mot DANGER et il éclata d'un rire sonore sans dévier d'un pas de son chemin.

Le long de cette rue de banlieue, des ouvriers travaillaient à la lueur de projecteurs – un travail urgent, selon toute apparence, et dont lui seul pouvait goûter la suprême ironie. Ils étaient occupés à démolir une rangée de vieilles maisons lépreuses, préparant le terrain pour quelque nouvelle construction qui ne verrait jamais le jour. À cette distance du Point Zéro, là-bas au centre de la ville, on se trouvait hors du rayon de destruction totale, mais même ici il ne resterait que fort peu de maisons debout après l'explosion et les incendies... Il poursuivit sa route sans s'occuper des projecteurs ni des ouvriers, et il se remettait à trotter quand quelqu'un cria : « Hé là ! »

Alors un grondement de tonnerre se déclencha et il regarda en l'air, abasourdi, pour voir un pan de maçonnerie s'incliner au-dessus de lui, puis se briser en deux dans sa chute. Il semblait tomber avec une lenteur torturante – mais il n'était plus possible de l'éviter.

*

* *

Il n'avait pas perdu connaissance, mais il était incapable de bouger et ressentait une douleur intolérable. Il ne devait pas avoir d'os brisés, mais une tonne de pierres lui emprisonnait les jambes et une autre masse était coincée contre sa poitrine, ne portant pas en plein sur lui,

mais courbant son corps en arrière contre une énorme poutre.

Des voix, des visages, des lumières flottaient dans un chaos autour de lui. En des efforts futiles, des mains tiraient sur les pierres et le bois.

— Bon Dieu ! Il pouvait pas faire attention !...

— Ne reste pas là, va chercher un cric !

— Surveillance, si jamais ça se mettait à glisser...

Il restait suspendu là, dans la lueur aveuglante des projecteurs, comme maintenu par les doigts d'une main gigantesque. Ces doigts n'avaient qu'à se crisper, la masse de pierres au-dessus de lui à bouger de quelques centimètres, et sa colonne vertébrale se briserait comme du verre.

Quand ils tentèrent de le dégager à l'aide de leviers, il poussa un hurlement et ils n'insistèrent pas.

— Attendez.

— Quelqu'un a appelé la brigade de secours ?

Une sirène ulula et s'arrêta brusquement. D'autres lumières. Une autre sirène qui se rapprochait... Il aperçut confusément des uniformes, les insignes des hommes au service de la ville.

Il fit un effort pour trouver son souffle et cria :

— Imbéciles ! Vous êtes des corpuscules ! C'est tout ce que vous êtes... des corpuscules !

— Il délire, le pauvre type.

— Reculez, maintenant, reculez.

Il cria encore :

— Je sais, je sais ce qu'elle veut, mais je ne dirai rien...

— Allons, calmez-vous, mon vieux. On va...

— Je ne dirai...

La masse de pierres qui l'écrasait bougea d'un centimètre ou deux. Sa voix se brisa. Son regard effleura leurs visages et les lumières. Il gémit :

— Non, non. Je vais le dire. Je vais le dire !

— Ne vous énervez pas, on va vous tirer...

— Imbéciles ! dit-il, haletant.

Et en quelques phrases hachées de râles, il leur dit tout : ce qu'il y avait dans la chambre du sous-sol fermée à clé, et comment la trouver, et comment désarmer l'engin sans le faire exploser.

Il restait tout juste le temps.

Ils l'écoutèrent avec des regards hébétés.

— Il divague, peut-être, c'est entendu... Mais il vaut mieux ne pas courir de risques avec une chose comme ça. Tu as l'adresse ? Tu as tout ?

Près de lui, une voix parla, sèche, rapide, transmettant le message au long des réseaux de fils. Dans le lointain, au cœur menacé de la

ville, des sirènes s'éveillèrent l'une après l'autre et s'élancèrent en hurlant dans la nuit.

— Allons, on n'a pas fini ici. Apporte ce cric...

Alors il y eut un grincement sinistre. La pesante masse de maçonnerie se mit à descendre lentement. Un centimètre, deux centimètres, trois... Les hommes se jetèrent de toute leur force contre la pierre, mais en vain. Le fugitif pris au piège poussa un hurlement perçant et se tut.

Le visage blême, les hommes s'entre-regardèrent avec un sentiment d'impuissance.

La ville était sans merci.

Charles L. HARNESS

L'enfant en proie au temps

Né au Texas en 1915, avoué de profession, Harness eut une carrière littéraire aussi brève qu'épisodique. Il prit la plume une première fois en 1948 pour régler la facture de la clinique où sa femme venait d'accoucher, et publia une première série de textes jusqu'en 1953. Outre la nouvelle proposée ici, on retiendra de cette période l'excellent roman La Rose, une méditation sur l'opposition entre l'art et la science qui conclut ce premier cycle d'écriture.

Au milieu des années 1960 Michael Moorcock, qui dirigeait alors la revue anglaise New Worlds, entreprit de rééditer systématiquement les anciens textes de Harness. Celui-ci se remit alors à écrire de 1966 à 1968, puis s'arrêta à nouveau jusqu'en 1977 où il fit un dernier come-back ! De sa seconde période on peut retenir son roman L'Anneau de Ritornel, paru en 1968.

Il est dommage que la carrière de cet auteur n'ait pas été plus suivie car il nous aurait probablement donné d'autres textes aussi surprenants que L'Enfant en proie au temps qui, près de cinquante ans après sa rédaction, reste un exemple parfait de paradoxe temporel.

Assieds-toi là simplement, et écoute-moi. Le soleil te fera du bien, et puis le docteur a dit que tu ne devais pas parler beaucoup.

Voici mon histoire.

J'ai aimé trois hommes dans ma vie. Le premier était l'amant de ma mère. Le second, mon mari. Le troisième...

Je vais tout te dire sur eux... et sur moi. Je vais te dire des choses qui pourraient faire retourner à l'hôpital quelqu'un d'autre que toi.

Non, ne m'interromps pas...

Enfant, je n'ai pas connu mon père. On le déclara légalement mort plusieurs mois avant ma naissance. On a dit qu'il était parti chasser et n'était jamais revenu. En théorie, ce qu'on n'a jamais possédé ne peut vous manquer. C'est faux en ce qui me concerne. J'ai souffert de l'absence de mon père gamine, adolescente et jeune fille.

Maman faisait empirer les choses. Il n'y avait jamais pénurie d'hommes là où elle se trouvait, mais les hommes n'étaient pas pour moi. C'était *sa* faute. Elle les attirait comme des mouches. À dix ans, j'avais appris à savoir ce qu'ils pensaient quand ils la regardaient. Quand j'en ai eu vingt, ils la regardaient toujours de la même façon. C'est à ce moment qu'elle a finalement pris un amant de cœur, et que je me suis enfuie loin d'elle dans l'horreur et la haine.

Rien de remarquable à ce qu'une fille haisse sa mère. C'est l'intensité de ma haine qui était inhabituelle. Toutes les réserves de haine que j'avais pu emmagasiner depuis le berceau, je les avais mises de côté pour elle. Étant bébé, a-t-on dit, je refusais de la téter. Comme pour déclarer à la face du monde que je n'étais pas née comme les autres mortels, et que cette femme se donnant pour ma mère ne l'était pas réellement. Tu verras que ce n'était pas tout à fait faux.

J'ai toujours eu le sentiment insensé que ce qui lui appartenait me revenait de droit, et qu'elle m'empêchait de bénéficier de mon dû.

Nos goûts étaient identiques. Cette similitude de désirs ne fit que s'accroître tandis que je grandissais. Tout ce qu'elle avait, je le regardais comme mien et tentais en général de me l'approprier. Notamment les hommes. L'ennui, c'est qu'elle avait beau les dédaigner (sauf le dernier), ils n'en continuaient pas moins à se comporter comme si moi je n'existais pas. Tous... sauf le dernier.

Aux tentatives de ma mère pour diriger vers ma personne l'intérêt de ses amis masculins, répondait infailliblement la complète résistance (sauf pour cette seule exception) dudit intérêt.

Tu te dis sans doute que c'était la conséquence du manque de père, une impulsion subconsciente me poussant à revendiquer sur le même pied qu'elle l'attachement de ses chevaliers servants. Explique-le à ta guise. De toute manière, sauf dans le dernier cas, les choses tournaient

toujours de la même façon. Plus elle voulait se débarrasser de l'un d'eux, moins il entendait avoir affaire avec *moi*.

Mais ce n'était pas à *eux* que j'en voulais ; c'était à elle seule. Parfois, lorsqu'elle en avait congédié un de manière particulièrement expéditive, je ne lui adressais pas la parole pendant plusieurs jours. Rien que de la voir me donnait mal au cœur.

Quand j'ai eu dix-sept ans, sur l'avis d'un psychiatre, elle m'a envoyée en Suisse dans une institution pour jeunes filles de la société. Ce psychiatre avait déclaré que j'avais le complexe d'Électre le plus carabiné pour les motifs les plus inexistants de toute l'histoire médicale. Il avait ajouté qu'il souhaitait mon père réellement mort, car si jamais il se révélait vivant un jour... C'est tout juste si on n'entendait pas ses cellules cérébrales se mettre à trépider d'excitation.

Quoi qu'il en soit, la raison extérieure de mon départ fut le souci de mon éducation. Dix-sept ans, et je savais tout juste ma table de multiplication. Toute ma science, c'était ce que ma mère appelait « l'Histoire par les gros titres ». Elle m'avait retirée de l'école toute jeune et avait loué les services d'un troupeau de répétiteurs chargés de m'apprendre les événements courants, et rien d'autre. Comme son métier était précisément la prédiction desdits événements avant qu'ils fussent en cours, je suppose que sa formule était excusable. Mais c'était la méthode employée qui rendait le sujet mortel... à ce moment-là. Pour elle, pas de statistiques, de vues en surplomb, d'analyses des tendances. Tout le travail de mes répétiteurs consistait à me faire apprendre par cœur tous les titres et en-têtes, sans exception, dans chaque numéro du *New York Times* depuis le jour de la victoire de Counterpoint aux courses de chevaux de Preakness – c'est-à-dire en 1957, plusieurs mois même avant ma naissance. Rien de plus que cela. Il y avait même les mnémotechniciens pour m'aider à avaler la pilule quotidienne.

En tout cas, éducation ou non, j'étais ravie de partir pour la Suisse – trop heureuse d'échapper à mes cauchemars mémoriels.

Mais je m'écarte de mon récit.

Un de mes premiers souvenirs d'enfance marquants fut celui de la réception donnée par ma mère à Skyridge, notre pavillon forestier. J'avais six ans. C'était le soir de la réélection de James Roosevelt. De tous les faiseurs de prévisions et sondeurs de l'opinion publique, ma mère seule avait deviné juste, et elle fêtait la circonstance en compagnie des dirigeants des douzaines d'entreprises qui utilisaient ses services prophétiques. J'étais censée dormir au premier étage, mais les rires et la musique me tenaient éveillée, et je descendis finalement me joindre à la compagnie. Personne ne se soucia de moi. Et chaque fois qu'un homme enlaçait ma mère en l'embrassant, j'étais là, m'accrochant à ses basques pour le retenir et lui criant que tous ses

baisers devaient être pour moi.

Ma technique s'améliora au cours des années ; les résultats ne changèrent pas.

Tu crois que la chose la troublait ?

Ah ! oui !

Plus j'essayais de chasser sur son terrain, plus elle semblait s'en amuser. Et ce n'était pas de l'ironie mauvaise. C'était vraiment des éclats de rire homériques. Que veux-tu répondre à *cela* ? Ma colère redoublait, c'est tout.

Tu penses peut-être que rien ne justifiait mon attitude. En fait, il y avait quelque chose.

Il y avait au moins un mobile à la haine : c'est qu'en réalité elle ne m'aimait pas. J'étais sa chair et son sang, mais elle ne m'aimait pas. Peut-être avait-elle un certain attachement pour moi, comme pour un petit animal familier, mais il n'existait pas de place pour l'amour maternel dans son cœur. Et je le savais.

Nous devons former un couple étrange. Elle ne m'appelait jamais par mon nom, ni même par un pronom personnel. Elle n'aurait jamais dit : « Chérie, veux-tu me passer les toasts ? » Au lieu de cela : « Est-ce que je peux avoir les toasts ? » Comme si elle me considérait comme un simple prolongement d'elle-même, un troisième bras. C'était exaspérant.

Les autres filles ont des secrets ignorés de leur mère. Je ne pouvais rien cacher d'important à la mienne. Plus je faisais d'efforts pour lui dissimuler quelque chose, plus elle était assurée d'en avoir connaissance. C'est une autre raison pour laquelle il m'était indifférent d'être expédiée en Suisse. Loin d'elle, j'avais peut-être une chance de préserver la part privée de mon esprit.

Elle ne lisait pas en moi, j'en suis sûre. Ce n'était pas de la télépathie. Elle était incapable de deviner des numéros de téléphone que j'avais appris par cœur, ou les noms des vingt-cinq membres de l'équipe de football de l'université. Les petits détails terre à terre de ce genre ne « filtraient » pas jusqu'à elle. Et puis la télépathie ne saurait expliquer ce qui se passa la nuit de mon accident d'auto sur la route de Sylvania Turnpike. Les mains qui m'aidèrent à sortir par la vitre de la voiture retournée, c'étaient les siennes. Elle stationnait sur le bord de la route... en attente. Pas d'ambulance, rien qu'elle dans sa voiture. Elle avait su exactement où et quand cela se produirait, et aussi que je ne serais pas blessée...

Après cette nuit-là, je pus déterminer de mon propre chef que l'affaire de ma mère, *Vues sur le Futur*, était basée sur autre chose que la simple connaissance minute par minute de l'évolution des événements économiques, scientifiques et politiques.

Mais sur *quoi* ?

Je ne le lui demandai jamais. Je supposais qu'elle ne me le dirait pas, et ne voulais pas lui fournir la satisfaction d'un refus. Peut-être aussi avais-je peur de lui poser la question. Vers la fin, ce fut presque comme si nous avions admis, par un accord tacite, que je n'avais pas à la poser car j'aurais la réponse en temps voulu sans avoir à le faire.

Vues sur le Futur rapportait beaucoup. Le succès des prédictions de ma mère sur le développement des problèmes cruciaux était infailible. Jamais elle ne tombait à côté. Ses clients en bénéficiaient plus qu'elle encore, puisqu'ils avaient plus de possibilités d'investissement. Sur ses conseils, ils achetèrent en pleine crise, quinze jours avant la Conférence de La Haye et le pacte de 1970 qui devait sauver le marché. Ce fut ma mère qui prédit le succès des expériences de Bartell sur le cérium, à temps pour permettre à la Société Cameron de mettre la main sur les réserves de monazite du monde entier. Elle réussissait aussi bien dans l'annonce des vainqueurs du Derby, des décisions de la Cour Suprême, des résultats des élections, et des échecs successifs des premières fusées vers la Lune jusqu'au succès de la quatrième d'entre elles.

Elle était intelligente, mais sans être un génie. Sa connaissance du monde des affaires était étonnamment limitée. Elle n'avait jamais étudié l'économie politique ou les fluctuations de la Bourse. Le bureau de New York de *Vues sur le Futur* n'avait même pas un service de dépouillement des journaux. Et en 1975, elle était la femme la mieux payée des États-Unis.

En 1976, pendant les vacances de Noël que j'étais revenue passer avec elle à Skyridge – j'avais alors dix-neuf ans –, elle refusa un contrat de trois ans avec la Lloyd's de Londres. Je trouvai les papiers dans la corbeille où elle les avait jetés. Il y avait sept zéros au chiffre indiquant le salaire annuel proposé... Cela ne ressemblait pas à sa façon de faire des affaires. Je le lui fis remarquer.

— Il m'est impossible de signer pour trois ans, expliqua-t-elle. Ni même pour un an. Je fermerai les bureaux dans un mois.

Elle était au balcon, me tournant le dos, les yeux fixés sur les bois. Sans m'avoir regardée, elle murmura :

— Inutile d'ouvrir une bouche si grande.

— Mais vous ne *pouvez* pas fermer ! balbutiai-je, puis je me mordis la langue. Protester, c'était admettre que je l'enviais et aimais à briller dans son sillage. Enfin, de toute façon, elle le savait probablement.

— Bon, continuai-je d'un air maussade, vous allez fermer. Et où irez-vous ? Que ferez-vous ?

— Eh bien, je pense que je m'installerai ici à Skyridge, fit-elle avec bonne humeur. J'aurai besoin de plusieurs mois pour arranger les lieux. Ce torrent sous le balcon, par exemple. J'ai envie de le faire disparaître. Détourner le cours, peut-être. J'en ai assez du bruit de

l'eau. Ensuite il y a tous ces arbres sur le devant. J'envisage de les faire abattre et peut-être de faire arranger une aire d'atterrissage. On ne sait jamais si un hélicoptère n'en aura pas besoin. Et puis il y a la question des meules de foin. Je crois que je devrais en faire placer une quelque part. Le foin sent si bon, et on dit que c'est une odeur si revigorante.

— Mère !

Elle fronça les sourcils.

— Mais où pourrais-je mettre une meule de foin ?

Pourquoi elle me faisait enrager selon une méthode aussi puérile, je ne le comprenais pas.

— Pourquoi pas dans le ravin ? dis-je d'un ton mordant. Il sera sec une fois que vous aurez détourné le torrent.

Elle s'épanouit.

— Mais *voilà* ! Quelle fille futée !

— Et qu'en ferez-vous ?

— Eh bien... si un homme tombait dans le ravin, la meule serait très indiquée pour le recevoir.

— Et une fois que vous l'avez trouvé dans la meule ?

— Ma foi, je suppose que je le garderai avec moi.

— Vous *supposez* ! m'écriai-je.

Cette fois, je la tenais !

— Vous ne le *savez* pas, peut-être ?

— Je sais seulement les choses qui se produiront dans les six mois à venir... jusqu'au 3 juin 1977 sur le coup de minuit. Quant à ce qui arrive après, je ne peux pas faire la moindre prédiction.

— Vous ne *voulez* pas.

— Je ne *peux* pas. Ce n'est pas par caprice que je prends ma retraite.

Je la fixai avec incrédulité.

— Je ne comprends pas. Vous voulez dire que... cette faculté va vous quitter... comme ça ?

Je fis claquer mes doigts.

— Précisément.

— Mais ne pouvez-vous l'empêcher ? Votre psychiatre ne peut rien faire ?

— Personne n'y pourrait quelque chose même si je le désirais. Et je ne désire pas savoir ce qui se produira le 3 juin, passé minuit.

Troublée, je la dévisageai.

À cet instant, juste comme si cela entrait dans ses plans, la pendule se mit à sonner, comme pour me remettre en mémoire notre convention informulée qui m'interdisait de sonder son étrange don.

La réponse viendrait six mois plus tard. Je n'avais qu'à laisser courir le temps.

Je retournai en Suisse, et l'épilogue de notre petite conversation m'y suivit quelques mois après. Une personne amie m'écrivit que : 1° le torrent avait été détourné de son lit ; 2° le ravin asséché contenait un tas de foin frais coupé de trois mètres de haut juste sous le balcon ; 3° la meule était équipée d'un circuit électronique destiné à sonner l'alarme au pavillon si quiconque s'approchait d'elle ; 4° les arbres devant la façade avaient été abattus ; 5° une petite aire d'atterrissage avait été installée à leur place ; 6° enfin sur cette aire se tenait en permanence un hélicoptère-ambulance loué à un hôpital de New York, avec pilote et interne de service.

« *La sénilité précoce est censée exister* », ajoutait la lettre. « *Vous devriez rentrer à la maison.* »

Je m'amusais dans mon école. Je n'avais aucune envie de revenir. De toute façon, si ma mère perdait ses esprits, personne ne pouvait y faire quoi que ce soit. Et j'avais des projets de vacances en Italie qu'il me répugnait d'abandonner.

Un mois plus tard, au début de mai, la même personne m'écrivit de nouveau.

Il ressortait de sa lettre que, deux semaines auparavant, le signal d'alarme de la meule de foin avait fonctionné une certaine nuit, et que les domestiques qui s'étaient précipités là avaient trouvé un homme au visage ensanglanté, à l'œil crevé, en train d'escalader le flanc du ravin. Dans sa main crispée, il tenait un pistolet d'un vieux modèle. L'hélicoptère prêt à s'envoler l'avait immédiatement dérobé à la curiosité et, selon ce qu'on savait, l'avait emmené à New York à l'hôpital, où il séjournait encore. Il en sortirait le 16 mai – on en était à la veille.

D'autres détails indiquaient que ma mère avait fait repeindre et décorer deux chambres à coucher du pavillon. Je connaissais ces chambres ; elles étaient contiguës.

Ainsi, ma mère – cette sorcière – avait prévu tout cela...

Et, chose qui apparemment échappait à tout le monde sauf à elle et moi, elle avait fini par tomber pour de bon amoureuse.

L'affaire était grave.

Je résiliai la fin de mon trimestre, annulai mes vacances italiennes et revins par le premier transport, sans avertir quiconque.

Quand le taxi m'eut déposée à la grille du parc, il me fut donc possible de traverser celui-ci inaperçue jusqu'au pavillon et au ravin.

La première chose que je vis au bas de ce dernier fut la fameuse meule de foin. Les abords en étaient occupés.

Le soleil brillait, mais on n'était encore que début mai et la chaleur était relative. Cependant, ma mère portait un de ces « bains de soleil »... tu sais ce que je veux dire.

Elle ne regardait pas dans ma direction – et me cachait à l'unique

œil valide de son compagnon. Je n'avais pas fait le moindre bruit, mais j'eus soudain la certitude qu'elle s'était attendue à mon arrivée inopinée, qu'elle savait que je me trouvais là derrière elle.

Alors elle tourna la tête vers moi, se redressa à demi et me fit un sourire.

— Hello ! De retour à la maison ? Voici notre excellent ami le Professeur... euh... Brown. John Brown. Il faut l'appeler Johnny.

Elle enleva une brindille de foin de ses cheveux et continua de sourire.

Je les considérai tour à tour. Le Professeur Brown se souleva sur un coude et me rendit mon regard aussi aimablement que le lui permettait le pansement surmontant son bon œil.

— Hello, chou, fit-il gravement.

Puis tous deux éclatèrent de rire. Comme si rien au monde ne pouvait plus jamais avoir pour eux d'importance.

Ce fut l'été. La situation évolua rapidement selon un processus intéressant. Avant peu, il m'adressait le genre de regard qui dit : « J'aimerais bien, mais... » Je n'avais même jamais obtenu un tel résultat.

En fin de compte, son « jusque-là, pas plus loin » m'irrita, puis me fit l'effet d'un défi. Et...

Sans doute était-ce sa proximité, ainsi que la conscience de la nature de ses rapports avec ma mère. Toujours est-il que je me pris au jeu. Je devins même terriblement éhontée. Je tentai de l'attirer à moi à chaque occasion.

Nous eûmes des conversations. Mais pas à son sujet. S'il était éclairé sur le mystère de son accident et de sa venue là, il n'en laissait rien paraître.

Ce dont nous parlions, c'était des magnétrons.

Il était expert en magnétrons comme toi-même... Cela t'étonne ?

Je faisais semblant de l'écouter, mais je ne comprenais rien d'autre que les données essentielles – à savoir, que les magnétrons étaient des corps infiniment petits, pareils un peu à des électrons, un peu à des gravitons, et un peu à je ne sais quoi. Mais à la longue je saisis l'idée qu'un champ magnétronique pouvait détourner le cours du temps, et que si l'on plaçait un objet quelconque à l'intérieur de ce champ, les résultats pouvaient être plutôt singuliers.

Nous parlâmes beaucoup des magnétrons.

J'organisais d'avance nos rencontres. Je me mis à emprunter à ma mère ses « bains de soleil ». Plus tard, aux heures où *théoriquement* il n'était pas aux alentours, je m'exposai dans la tenue d'Ève. Sans autres résultats visibles que des coups de soleil.

Vers la fin, je me glissais la nuit dans le bois de pins, en emportant

mon sac de couchage. Je ne pouvais supporter de rester à la maison, sachant où il était.

Mais je ne renonçais pas.

Il construisait un générateur magnétronique. Le premier au monde. Je l'ai aidé une journée entière à installer une partie de son équipement.

L'appareil s'édifiait dehors sur le balcon, dont la balustrade avait été abattue ; il était dirigé juste au-dessus du ravin. C'était pour « mettre au point », disait-il, c'est-à-dire que le champ magnétronique était soumis à un effet un peu analogue à celui d'un objectif photographique, et il déclarait qu'il allait en faire la mise au point.

Le bizarre, c'est qu'une fois l'objectif réglé, le foyer était situé en l'air, dans le prolongement du balcon et au niveau du ravin. Mais c'était pour éviter que personne ne pût être amené à y pénétrer.

Et, transmis par l'objectif, on entendait des bruits.

Le ravin était à sec depuis des mois, depuis que ma mère avait dévié le torrent. Et maintenant, venant à travers l'objectif, il y avait cet incessant fracas d'eau courante.

On l'entendait dans toute la maison. Cela me rendait nerveuse et semblait même agir sur eux deux. Je m'écartai plus loin encore la nuit à travers les pins, mais il me parvenait toujours.

Une nuit, à cinq cents mètres du pavillon, je sortis de mon sac de couchage et rentrai. J'allais le réveiller, lui demander d'arrêter, de faire cesser le bruit.

Du moins, c'était le prétexte que je me donnais. Et il était parfaitement exact que je n'arrivais pas à dormir.

Je m'imaginai la scène. J'ouvrais silencieusement sa porte, me faufilais jusqu'à son lit sur la pointe des pieds, me penchais sur lui dans le noir, posais ma main sur sa poitrine et le secouais doucement...

Tout se déroula conformément à mon attente, sauf sur un point.

J'étais là, au-dessus du lit, distinguant vaguement les contours de la silhouette étendue.

J'étendis la main.

Ce fut une poitrine féminine que je touchai.

— Que veux-tu ? chuchota ma mère.

Dans le laps de temps où je repris mon souffle, j'avais décidé que, si je ne pouvais pas l'avoir, elle ne l'aurait pas non plus, elle. Le rideau allait tomber.

Il gardait en permanence sur la table le vieux pistolet qu'il avait apporté avec lui. Je le cherchai sans bruit et l'atteignis. Je savais qu'il faisait trop noir pour que ma mère vît que je visais dans sa propre direction.

J'étais parfaitement lucide et consciente de mon geste et de ses

conséquences. J'avais même la notion du lieu et de l'heure. Le meurtre se préparait dans la chambre à coucher du Professeur John Brown à Skyridge – et c'était quelques minutes avant minuit le 3 juin 1977...

Ma mère alors murmura calmement :

— Si cet objet part, il va éveiller ton père.

— Mon... *quoi* ? haletai-je.

Le pistolet heurta mon pied. Je ne m'étais pas aperçue que je l'avais lâché.

J'avais entendu ce qu'elle avait dit. Mais je me rendis compte soudain que cela n'avait pas de sens. Ils me l'auraient appris, si ç'avait été vrai. Et lui ne m'aurait pas regardée de cette façon, jour après jour. Elle mentait...

Elle poursuivit de la même voix égale :

— Tu as réellement envie de lui ?

Quand une femme pose une telle question à une autre, c'est ordinairement comme prélude à l'annonce d'un droit de propriété, et le ton va de l'ironie nuancée à l'avidité sauvage.

Mais le ton de ma mère était paisible et détaché.

— Oui ! fis-je d'une voix rauque.

— Assez fort pour avoir un enfant de lui ?

— Oui.

Je ne pouvais pas faire marche arrière maintenant.

— Tu sais nager ?

— Oui, répétais-je stupidement comme un perroquet.

Le moment n'était manifestement pas à la logique et à la cohérence. Nous étions là, comme deux sorcières marchandant la vie et la mort, pendant que l'objet de notre discorde sommeillait à côté de nous.

Elle murmura :

— Tu sais de quand il vient ?

— Vous voulez dire *d'où* ?

— *De quand*. Il vient de 1957. En 1957 il est tombé dans un champ magnétronique qui l'a fait aboutir dans ma meule de foin de 1977. Cet objectif... là-bas... est mis au point sur...

— ... Sur 1957, bredouillai-je mécaniquement.

— Sur le *printemps* 1957. Sur un jour situé deux mois *avant* le moment où il est entré dans le champ magnétronique. Si tu as vraiment envie de lui, tout ce que tu as à faire est de te laisser prendre dans ce champ-ci, de le retrouver en 1957 et de te cramponner à lui. Empêche-le de tomber dans le champ qui l'envoie ici.

J'humectai mes lèvres.

— Et s'il y tombe quand même ?

— Je suis ici pour l'attendre.

— Mais vous l'avez *déjà*. Si je retourne en arrière, comment

pourrais-je empêcher une chose déjà arrivée ?

— Si tu le retiens en 1957, cet alternat stéréochronique particulier de 1977 *s'annule*, tout comme s'il n'avait jamais existé.

La tête me tournait.

— Mais, si je remonte en 1957, comment serai-je sûre de le retrouver à temps ?

— Tu le trouveras ici même. Il passe le printemps et l'été de 1957 ici à Skyridge. Le pavillon lui a toujours appartenu.

Je ne pouvais voir ses yeux, mais je devinais qu'ils me raillaient.

— Vous avez parlé d'enfant, fis-je sèchement. En quoi cela a-t-il à faire avec lui ?

— Ton unique chance de le retenir de façon permanente, répondit-elle d'un ton froid, c'est l'enfant.

— L'enfant ?

— Il n'y en aura qu'un. À ce que je *sais*...

Je ne pouvais tirer aucune signification de tout cela. Je renonçai.

Le silence régna une minute entière, avec en arrière-plan le bruit doux de la respiration de Johnny et l'eau qui chantait à vingt années de là.

Je clignai rapidement les yeux.

J'irais jusqu'en 1957. J'aurais à moi Johnny. La joie de la conquête m'envahit.

La pendule commença à sonner minuit.

Dans quelques secondes, le 3 juin 1977 entrerait dans le passé. Dans quelques secondes, ma mère perdrait son don comme elle l'avait annoncé et serait incapable même de faire des prévisions météorologiques.

Je jetai mes sandales, défis mon pyjama. J'évaluai la distance au-delà du balcon. Ma voix m'échappa malgré moi.

— Mère ! criai-je. Faites-nous une dernière prédiction !

Johnny grogna violemment et s'agita.

Je courus décrire mon plongeon aérien dans le temps. La réponse de ma mère flotta derrière moi, à l'intérieur du champ, et je l'entendis en 1957, au milieu de l'eau :

— *Tu ne pourras pas l'empêcher.*

Son vrai nom était James MacCarren. Mais le titre de professeur était authentique ; c'était un physicien. Âge, dans les quarante. M'étais-je attendue à moins ? Il faisait plus âgé que « Johnny ». Et il avait ses deux yeux – et pas de pansement.

Il était propriétaire de Skyridge, exact. Il y passait l'été. Il aimait pêcher et chasser pour les vacances.

Voilà. Et maintenant, écoute, je vais te raconter ce qui s'est passé le soir du 5 août 1957. Si, écoute-moi...

J'étais étendue sur le balcon, regardant le torrent, quand j'eus soudain conscience de la présence de Jim derrière moi. Il se tenait debout dans l'embrasure de la porte-fenêtre. Je pouvais sentir son regard glisser le long de mon corps.

J'avais pris une profonde inspiration un moment auparavant, essayant de dominer la houle de mes poumons, tout en m'efforçant de pousser le pistolet de Jim un peu plus haut sous mon aisselle. Le froid de l'acier me faisait frissonner.

C'était dommage. Car durant les deux mois qui venaient de s'écouler, je m'étais mise à l'aimer d'une façon intéressante, bien que *beaucoup moins* intéressante que vis-à-vis de « Johnny ». Quelques semaines en compagnie de ma mère pouvaient réellement changer un homme ! Et en 1957, Johnny – ou Jim – était pudibond, pas très passionné, et d'une sollicitude quasi paternelle. Mais c'était dommage, oui, parce que je commençais quand même à l'aimer en tant que Jim.

Seulement, il y avait la dernière prédiction de ma mère. J'y avais longuement réfléchi. Et j'en avais conclu qu'à ma connaissance, il n'existait *qu'un seul moyen* de l'empêcher de tomber dans le champ axé vers elle.

Non, laisse-moi continuer...

— Viens dehors, lui dis-je, en tournant mon visage pour qu'il m'embrasse.

Quand il relâcha son étreinte, je repris la parole :

— Te rends-tu compte qu'il s'est passé exactement deux mois depuis le jour où tu m'as repêchée dans le torrent ?

— Les mois les plus heureux de ma vie, fit-il.

— Et tu ne m'as toujours pas demandé à la suite de quelles circonstances je me trouvais là, ni qui je suis, ni quoi que ce soit. Tu ne t'imagines certainement pas que j'ai donné à ce juge de paix mon vrai nom ?

Il sourit.

— Si j'étais devenu trop curieux, tu aurais pu disparaître dans un remous, comme une ondine.

C'était triste, vraiment. Je haussai les épaules avec amertume.

— Toi et tes magnétrons...

Il sursauta.

— *Quoi ?* Où as-tu entendu parler des magnétrons ? Je n'en ai jamais entretenu personne.

— Ici même. Et c'est toi qui m'en as parlé.

Il ouvrit la bouche et la referma lentement.

— Tu perds la tête.

— Je le voudrais bien. Cela ferait paraître les choses plus simples. Parce que, après tout, c'est seulement quand on se met à y penser en termes de logique qu'on se rend compte à quel point c'est extravagant.

Il faut que cela cesse, pourtant, et le moment est venu de le faire cesser.

— Faire cesser *quoi* ? demanda-t-il.

— Ces sauts que nous faisons dans le temps toi et moi. Toi surtout. Si je ne t'en empêche pas, tu retomberas dans le champ, ma mère t'aura à nouveau... Ç'a été sa dernière prédiction.

— Le champ ? murmura-t-il d'une voix mal assurée.

— Le champ magnétronique. Tu sais, ce qui est produit par le générateur.

— Hein ?

— Il n'existe pas encore, évidemment, fis-je davantage pour moi-même que pour lui. Du moins, pas en dehors de ta tête. Tu ne le construiras pas avant 1977.

— Je ne peux trouver tout le matériel.

Sa voix était comme engourdie.

— Mais il sera disponible en 1977.

— En 1977... ?

— Oui. Après l'avoir construit en 1977, tu le braqueras sur 1957. Ce qui fait que tu peux, maintenant, sauter directement d'ici en 1977 en plein dans les bras de ma mère... où tu te trouves déjà d'ailleurs, je veux dire en cette année-là. Seulement je ne vais pas te laisser faire. Quand ma mère m'a fait cette prédiction, elle ne se doutait pas des extrémités auxquelles j'arriverais pour t'en empêcher.

Il se passa la main sur le front et dit d'une voix plaintive :

— Mais... mais... même en supposant que tu viennes de 1977, et même en supposant que je doive y construire un générateur magnétronique, je ne peux pas *en ce moment* sauter à travers le temps pour aller le construire. Il m'est impossible de plonger directement jusqu'en 1977 dans un champ magnétronique qui n'existe pas encore – qui ne sera pas braqué sur notre époque avant que je me trouve précisément là-bas dans vingt ans pour le créer. Ce serait aussi absurde que de dire que les pèlerins du *Mayflower* ont construit leur navire sur la côte américaine. Et puis, de toute façon, je suis un époux et un futur père de famille. Je n'ai pas la moindre intention de fuir mes responsabilités.

— Et pourtant, fis-je, si l'enchaînement s'accomplit comme préétabli, tu *dois* me quitter... pour *elle*. Ce soir, tu es légalement mon mari, le père de notre enfant à naître... et tout d'un coup, bing ! te voilà en 1977, déserteur du foyer et gigolo de ma mère. Mais je ne laisserai pas ceci se produire. Après tout ce que j'ai enduré, je ne la *laisserai* pas t'avoir. Je bous rien que de penser à elle, toute souriante là-bas en 1977, en train de se dire comme elle s'est bien débarrassée de moi, pour pouvoir le cas échéant t'avoir à elle seule. Et moi dans ma situation.

Ma voix se brisa en un trémolo très artistique.

— Mais je *pourrais* vieillir de façon normale, remarqua-t-il. Je pourrais simplement *attendre* d'être en 1977 et *alors seulement* construire le générateur.

— En tout cas, tu ne l'as pas fait... je veux dire que tu ne *vas* pas le faire. Quand je t'ai vu en 1977, tu avais ton âge actuel. Tu paraissais même plus jeune, sans doute à cause de ce pansement sur le front.

Il haussa les épaules.

— Si ta présence ici est une conséquence directe de la mienne *là-bas*, alors ni toi ni moi ne pouvons faire la moindre chose pour rompre l'enchaînement. Je n'ai pas *l'intention* de sauter dans le futur. Si je dois le faire, ce sera donc malgré moi. Et je n'ai aucune idée de ce qui pourra se produire pour m'y *forcer*. Mais considérons comme assuré que je dois partir ; dans ce cas, tu restes à l'abandon. Il faut que nous fassions des projets. Tu auras besoin d'argent. Il te faudra probablement vendre Skyridge, puis trouver un travail après la naissance du bébé. Connais-tu la sténo ?

— En 1977, on emploie des vidéographes, murmurai-je. Mais ne t'inquiète pas. Même si tu arrivais à t'esquiver dans le temps, je m'en tirerais avec le bébé. Pour commencer, j'utiliserai le reste de ton compte en banque pour jouer Counterpoint gagnant aux courses de Preakness samedi prochain. Ensuite...

Mais il sautait déjà à une autre idée :

— En 1977, est-ce que les relations que nous entretenions étaient... euh... intimes ?

Je soufflai ma rancœur.

— Cela dépend de ce que tu entends par *nous*.

— Quoi ? Tu veux dire que... *moi...* avec *ta mère...* vraiment ?

Il toussota et passa le doigt dans le col de sa chemise. Il doit y avoir une explication...

Je me contentai de ricaner.

Ses yeux brillèrent.

— Ta mère... euh... en 1977... c'était une femme séduisante, je suppose ?

— Une mégère ridée et peinturlurée, fis-je froidement. Quarante ans !

— Hé là ! *J'ai* quarante ans, tu sais. Contrairement au point de vue des jeunes, c'est le meilleur temps de la vie. Tu en seras persuadée dans vingt ans d'ici...

Et alors il fit claquer ses doigts.

— J'y suis ! C'est fantastique !

Il se tourna et s'appuya au balcon, regardant droit devant lui comme Cortez sur le pic de son navire.

— Fantastique, mais tout se tient. Parfaitement logique. Moi. Ta

mère. Toi. Le bébé. Le cycle perpétuel.

— Perdrais-tu la raison ?

Il me fit brusquement face.

— Nous sommes en 1957. Ta mère est censée avoir vingt ans, se trouver quelque part à cette époque... Sais-tu où elle est ?

— Non. J'ai dépensé les deux tiers de notre compte en banque à essayer de la localiser. C'est comme si elle n'avait jamais existé.

Ses yeux s'élargissaient, s'élargissaient de plus en plus.

— Rien d'étonnant à ce que tu ne l'aies pas trouvée. Mais tu ne pouvais pas savoir.

— Savoir quoi ?

— Qui est ta mère.

J'eus envie de le battre.

Ah ! oui, fis-je.

Mais il enfourchait un autre sujet.

— Cependant, ce n'est pas tout à fait sans précédent. Dans ce cas de la division cellulaire, laquelle des deux cellules est la mère, laquelle la fille ? La question ne peut se poser. De même avec toi. La cellule se divise dans l'espace ; toi tu te divises dans le temps. On ne peut se demander qui de toi est la mère et qui la fille ?

Immobile, je le fixai, les yeux écarquillés.

Il poursuivit :

— Malgré cela, *pourquoi* m'en irais-je dans le temps ? C'est le seul point qui m'échappe. Pourquoi me priverais-je délibérément de vingt années d'existence avec toi ? Qui prendrait soin de toi ? Comment gagnerais-tu ta vie ? Pourtant tu y parviens... puisque tu n'as pas *eu* à vendre Skyridge... Tu es restée ici. Tu as fait l'éducation de ta *filles*... Mais bien sûr !

Il frappa son poing dans sa paume.

— Comme c'est simple ! s'écria-t-il. Counterpoint gagnant à Preakness... Tu vas devenir experte en prédictions. Sports, élections présidentielles, décisions de la Cour Suprême. Tout à l'avance. Tu n'auras qu'à te *rappeler*. C'est une mine d'or !

J'étais bouche bée.

— Est-ce que ce n'est pas ça qui se produit ? hurla-t-il.

— Je... je sais déjà tous les faits marquants... les gros titres des journaux, balbutiai-je. Seulement c'était le métier de *ma mère*... faire des prédictions...

— Ma *mère*... me singea-t-il. Ta mère ! Ne peux-tu voir la vérité en face ? Est-ce que tu refuses d'accepter le fait que *toi* et ta « *mère* » et ta *filles* à naître n'êtes qu'une seule et même...

Je hurlai en me bouchant les oreilles : *Non !*

Je sortis le revolver et tirai. Il s'effondra, la tête en sang. Je me ruai vers son corps et refermai sa main droite sur la crosse.

Un instant plus tard, je courais vers le garage.

Je pensais que le mieux serait de « découvrir » son cadavre de retour du village, où je m'étais fait quelques amis.

La seule entorse à mon plan fut que, lorsque je revins sur les lieux en compagnie de mes « témoins »... il n'était plus là.

On s'accorda à penser que James MacCarren s'était perdu dans les bois tout en chassant. Il avait dû mourir de faim, supposa-t-on. On ne le retrouva jamais, ni le pistolet. Quelques mois plus tard, il fut déclaré légalement mort, et je touchai l'assurance.

Le coroner et le district attorney me donnèrent chaud quand ils découvrirent de légères taches de sang séché menant à l'extrémité du balcon. Mais ils ne trouvèrent rien, évidemment, dans le lit du torrent en dessous. Et quand je les informai de mon état, leurs soupçons informulés se changèrent en sympathie.

Depuis cette époque, j'ai eu largement le temps de réfléchir. En particulier durant les premiers mois creux après le lancement de *Vues sur le Futur*, tandis que j'attendais les clients.

Et voilà ce que je me suis dit : quelle autre femme a jamais été aimée d'un homme au point que, blessé au visage et l'œil crevé par elle, il se traîne et se jette à l'aveuglette pour délibérément la rejoindre à travers un espace de vingt ans ?

Le moins que je pouvais faire était, le moment venu, d'assécher le ravin et de placer cette meule de foin pour amortir ta chute du balcon.

Il fallait que je te dise tout cela. Tu connais maintenant le cycle tout entier.

... Aimes-tu mon « bain de soleil » ? Vert et rouge, cela va bien avec la couleur du foin, tu ne trouves pas ? Veux-tu que j'aille m'asseoir près de toi ?... Non, personne ne nous dérangera. Les domestiques sont descendus au village... et *elle*, nous avons encore une heure avant qu'elle nous tombe de Suisse et nous arrive à travers les bois comme une voleuse...

Embrasse-moi. Je t'aime.

Oooh ! *Johnny* !...

Ray BRADBURY

L'éclat du phénix

Né en 1920 dans une petite ville de l'Illinois, Ray Bradbury garde toujours le goût de la small town dans ses œuvres de fiction, même s'il vit depuis des lustres à Los Angeles. C'est là qu'il découvrit le milieu des fans de S-F et se lia d'amitié avec, entre autres, Forrest J Ackerman, Leigh Brackett, Henry Kuttner et le célèbre Ray Harryhausen, l'homme qui avait su animer King Kong dans le premier film consacré au singe géant. Tout naturellement Bradbury commença à publier son propre fanzine et à proposer ses textes aux magazines de l'époque. Ils furent mal reçus, voire refusés partout. Son style était jugé trop poétique, trop recherché, plus proche du fantastique que de la S-F ou même de la fantasy.

Seuls Weird Tales et Planet Comics, ou presque, acceptèrent de le publier. Ce rejet fut la chance de sa vie, car son agent proposa ses récits à des revues plus littéraires qui les acceptèrent. Ray Bradbury commença alors une carrière d'écrivain reconnu et ses revenus devinrent bien supérieurs à ceux des auteurs de S-F qu'il admirait tant.

Le Pique-Nique d'un million d'années fut publié en 1946 dans Planet Stories, pulp bariolé qui visait un public d'adolescent. Aujourd'hui ce texte, devenu un classique, termine son meilleur livre, Chroniques martiennes. Pourtant, à l'époque, il fut le premier à paraître. Ensuite Bradbury composa d'autres récits « martiens » entre 1946 et 1950 et réunit la plupart d'entre eux en volume (1950), en ajoutant un texte de liaison entre chaque récit. Ainsi l'œuvre parue en librairie prit-elle l'allure d'une œuvre composée intentionnellement, ce qui n'avait jamais été le cas.

Parmi les autres ouvrages importants de Ray Bradbury, il faut citer des recueils de nouvelles tels que L'Homme illustré ou Le Pays d'octobre et Fahrenheit 451 (1953), son roman anti-utopique qui a pour thème la destruction des livres et de la culture. Une première ébauche de ce texte était parue sous la forme du court récit que nous vous présentons ici.

Un jour d'avril de l'année 2022, l'énorme porte de la bibliothèque se referma brutalement. Un véritable coup de tonnerre.

Bonjour, pensai-je.

Au bas des marches, dans son uniforme de la Légion Unie, un uniforme qui ne tombait plus aussi bien qu'il y avait vingt ans, un œil noir levé vers mon bureau, se tenait Jonathan Barnes.

Son attitude bravache momentanément en veilleuse me rappela dix mille discours jaillis de sa bouche en l'honneur des Vétérans, les interminables défilés drapeau au vent qu'il avait organisés tambour battant, se démenant jusqu'à plus souffle, les banquets de patriotes à base de poulet froid et de petits pois qu'il avait pratiquement préparés lui-même, sans parler des élans civiques avortés au fond de son chapeau.

À présent Jonathan Barnes gravissait lourdement le grand escalier grinçant, pesant sur chaque marche de toute sa corpulence et de toute l'autorité dont il venait d'être investi. L'écho de son tapage, répercuté par les vastes plafonds, avait dû offusquer même un homme de son espèce et le ramener à de meilleures façons, car lorsqu'il atteignit mon bureau, je ne perçus qu'un murmure dans l'haleine chargée d'alcool qu'il me souffla au visage.

« Je suis venu pour les livres, Tom. »

Négligemment, je consultai quelques fiches. « Quand ils seront prêts, on vous appellera.

— Un moment, dit-il. Attendez...

— C'est bien le lot de livres destiné aux Vétérans de l'hôpital que vous voulez ?

— Non, non ! s'écria-t-il. Je suis venu chercher *tous* les livres. »

Je le regardai fixement.

« Enfin, reprit-il, *presque* tous.

— Presque tous ? » Je clignai des yeux, puis me replongeai dans mon fichier. « On n'a droit qu'à dix volumes à la fois. Voyons voir. Ah ! Ça alors, vous n'avez pas renouvelé votre carte depuis l'âge de vingt ans, ce qui remonte à trente ans. Constatez par vous-même. » Je lui tendis la fiche.

Barnes posa ses deux mains sur le bureau et avança son imposante carcasse dans l'intervalle. « Vous faites de l'obstruction, à ce que je vois. » Son visage prenait des couleurs, sa respiration devenait rauque, grailonnante. « Je n'ai pas besoin de carte pour *mon* travail ! »

Son chuchotement s'était amplifié au point qu'une myriade de pages blanches s'arrêtèrent de jouer les papillons sous les lampes vertes, là-bas, dans les grandes salles de pierre. Quelques livres se refermèrent avec un petit bruit mat.

Les lecteurs levèrent leur visage empreint de sérénité. Leurs yeux, transformés en yeux d'antilopes par la temporalité et l'atmosphère du lieu, implorèrent le retour du silence, comme il se doit lorsqu'un tigre est venu rendre visite à une source d'eau fraîche telle que l'était assurément celle-ci. Au spectacle de ces visages affables tournés vers moi, je songeai aux quarante années que j'avais passées à vivre, travailler et même dormir ici, au milieu de vies secrètes et de personnages imaginaires, silencieux, sur vélin. Plus que jamais, je considérais ma bibliothèque comme un havre de fraîcheur, une forêt frisque en constante expansion où les hommes, échappant à l'agitation fébrile d'une journée de travail, venaient passer une heure à détendre leurs membres et baigner leur esprit dans la lumière vert gazon et la brise légère des pages tournées. Puis, reconcentrés, les idées refixées à leur armature, la chair plus souple, ils pouvaient se replonger dans la fournaise grondante de la réalité, affronter midi, sa foule, l'improbable vieillissement, la mort inéluctable. J'en avais vu des milliers débouler affamés et repartir rassasiés. J'avais vu des gens perdus se retrouver. Des réalistes s'abandonner au rêve et des rêveurs se réveiller dans ce sanctuaire de marbre où chaque livre avait le silence pour signet.

« Certes, dis-je enfin. Mais cela ne prendra qu'un instant pour vous réinscrire. Remplissez cette fiche. En donnant deux solides références...

— Je n'ai pas *besoin* de références pour brûler des livres !

— Au contraire. Vous en avez d'autant plus besoin.

— Mes hommes constituent mes références. Ils attendent les livres dehors. Ils sont dangereux.

— Les hommes de ce genre le sont toujours.

— Non, non, je veux parler des livres, imbécile. Les *livres* sont dangereux. Bonté divine, il n'y en a pas deux qui soient d'accord. Toujours ce maudit double langage. Toujours cette fichue tour de Babel et ces flots de salive. Alors nous venons simplifier, clarifier, élaguer. Il nous faut...

— Discuter de tout ça, dis-je en prenant un Démosthène que je me calai sous le bras. C'est l'heure où je vais dîner. Joignez-vous à moi, s'il vous plaît...»

J'étais à mi-chemin de la porte quand Barnes, les yeux exorbités, se souvint soudain du sifflet d'argent suspendu à sa vareuse, le coinça entre ses lèvres et en tira une note perçante.

Les portes s'ouvrirent à toute volée. Une marée d'hommes en uniforme anthracite se bousculèrent bruyamment dans les escaliers.

Je les interpellai à mi-voix.

Ils s'arrêtèrent, surpris.

« Doucement », dis-je.

Barnes m'empoigna le bras. « Vous cherchez à résister à la loi ?

— Pas du tout. Je ne demande même pas à voir votre mandat de confiscation. J'aimerais simplement que vous travailliez en silence. »

Les lecteurs s'étaient brusquement levés sous la déflagration des bottes. Je fis mine de tapoter l'air. Ils se rassirent et ne levèrent plus les yeux sur ces hommes engoncés dans leurs uniformes charbonneux qui fixaient sur moi un regard incrédule.

Barnes hocha la tête. Les hommes s'avancèrent sans bruit, sur la pointe des pieds, dans les grandes salles de la bibliothèque. Avec mille précautions, observant la discrétion de mise, ils ouvrirent les fenêtres. En silence, parlant à voix basse, ils prirent des livres sur les rayons pour les jeter en bas, dans la cour crépusculaire. De temps en temps, ils lançaient un regard mauvais aux lecteurs qui continuaient tranquillement de tourner les pages, mais ne faisaient pas un geste pour s'emparer de ces livres-là ; ils se contentaient de vider les rayons.

« Bon, fis-je.

— Bon ? s'étonna Barnes.

— Vos hommes peuvent travailler sans vous. Accordez-vous une pause. »

Et j'étais dehors dans le crépuscule, si vite qu'il ne put que me suivre, débordant de questions muettes.

Nous traversâmes la pelouse où un énorme Enfer portatif était dressé, avide, un gros poêle goudronneux qui crachait des flammes rouge orangé et bleu gazeux dans lesquelles des hommes enfournaient les oiseaux affolés, les colombes de papier qui, absurdement, prenaient leur essor pour s'affaler par terre, les ailes brisées, les précieuses volées lâchées de chaque fenêtre pour heurter lourdement le sol avant d'être arrosées de pétrole et jetées dans la fournaise dévorante. Comme nous passions devant cette œuvre haute en couleur à défaut d'être constructive, Barnes lâcha, songeur : « Curieux. Devrait y avoir foule. Un truc comme ça... Mais... pas un chat. Comment ça se fait ? »

Je le laissai à ses réflexions. Il dut courir pour me rattraper.

Dans le petit café d'en face, nous prîmes place à une table, et Barnes, énervé par il ne savait trop quoi, lâcha : « On peut commander ? Il faut que je retourne au travail ! »

Walter, le patron, se dirigea vers nous sans se presser, deux menus écornés à la main. Il me regarda. Je lui fis un clin d'œil.

Il se tourna vers Barnes et dit : « “Viens avec moi et sois mon amour ; et nous goûterons à tous les plaisirs.”

— Quoi ? » Barnes battit des paupières.

« “Appelez-moi Ismaël”, reprit Walter.

— Ismaël, dis-je, on commencera par un café. »

Walter revint avec la commande.

« “Tigre, tigre qui irradies”, dit-il. “Dans les forêts de la nuit”. »

L’œil rond, Barnes regarda l’homme s’éloigner tranquillement.
« Qu’est-ce qui lui prend ? Il est cinglé ou quoi ?

— Non, dis-je. Mais continuez ce que vous me disiez à la bibliothèque. Expliquez-moi.

— Que j’explique ? Bon sang, il vous faut toujours des raisons à tout. Très bien, je vais vous expliquer. C’est là une expérience formidable. Un test au niveau de la ville. Si notre autodafé marche ici, ça marchera partout ailleurs. On ne brûle pas tout, non, non. Vous avez remarqué que mes hommes ne nettoyaient que certains rayons et certaines catégories ? Nous allons évider à 49,2 %. Puis rendre compte de notre succès au Comité central...

— Excellent. »

Barnes me lorgna. « Comment pouvez-vous être aussi enjoué ?

— Le problème de toute bibliothèque est de trouver où entreposer les livres. Vous m’avez aidé à le résoudre.

— Je croyais que vous... auriez peur.

— J’ai côtoyé des vandales toute ma vie.

— Pardon ?

— Un incendiaire est un incendiaire. Quiconque détruit par le feu est un vandale.

— C’est au commissaire principal à la Censure, Green Town, Illinois, que vous parlez, bon sang ! »

Un autre personnage se présenta, un garçon, la cafetière fumante en main.

« Salut, Keats, dis-je.

— “Saison des brumes et de la suave maturité des fruits”, récita le garçon.

— Keats ? fit le commissaire principal à la Censure. Il ne s’appelle pas Keats.

— Suis-je bête ! Nous sommes dans un restaurant grec ici. N’est-ce pas, Platon ? »

Le garçon me resservit. « “Le peuple a toujours quelque champion qu’il place au-dessus de lui et qu’il porte au pinacle... Le tyran n’a pas d’autre racine ; à son apparition, c’est un protecteur.” »

Barnes se pencha en avant pour regarder du coin de l’œil le garçon impassible. Puis il entreprit de souffler sur son café. « Tel que je le vois, notre plan est aussi simple que deux et deux font quatre... »

Le garçon reprit : « “Je n’ai pratiquement jamais rencontré de mathématicien qui soit capable de raisonner.” »

— La paix, nom d’un chien ! » Barnes reposa brutalement sa tasse. « Fichez-moi le camp, Keats, Platon, Holdrige, c’est ça votre nom. Je m’en souviens à présent, *Holdrige* ! Qu’est-ce que c’est *encore* que ce charabia ?

— Rien qu’une idée en l’air, dis-je. Un trait d’esprit.

— Merde aux idées en l’air, et au diable les traits d’esprit, vous pouvez dîner tout seul. Je me barre de cette maison de fous. » Et Barnes avala son café sous l’œil du patron et du garçon ainsi que sous le mien, tandis que de l’autre côté de la rue le feu de joie flambait féroce dans le ventre du monstre. Nos regards silencieux finirent par figer Barnes sa tasse à la main, une goutte de café lui dégoulinant du menton. « Pourquoi ? Pourquoi vous ne hurlez pas ? Pourquoi vous ne vous battez pas contre moi ?

— Mais je me bats », dis-je en prenant le livre que j’avais sous le bras. J’arrachai une page du Démosthène, le nom de l’auteur bien en évidence, la roulai en un long cigare, l’allumai, en tirai une bouffée et dis : « “Un homme peut échapper à bien des dangers, il ne pourra jamais échapper complètement à ceux qui refusent à une personne telle que lui le droit d’exister.” »

Presque dans le même mouvement, Barnes bondissait sur ses pieds en hurlant, le « cigare » était arraché de ma bouche, piétiné, et le commissaire principal à la Censure dehors.

Je ne pouvais que le suivre.

Sur le trottoir, il bouscula un vieillard qui entrait. Celui-ci faillit tomber. Je le rattrapai par le bras.

« Professeur Einstein, dis-je.

— Monsieur Shakespeare », me retourna-t-il.

Barnes prit la fuite.

Je le retrouvai sur la pelouse près de ma vieille et magnifique bibliothèque où les hommes ténébreux, dont chaque mouvement dégageait une odeur de pétrole, continuaient de déverser par les hautes fenêtres de vastes moissons de livres, pigeons abattus en plein vol, faisant agonisants, tout l’or et l’argent de l’automne. Mais... sans bruit. Et tandis que se poursuivait cette pantomime tranquille, presque sereine, Barnes hurlait en silence, ses dents, sa langue, ses lèvres, ses joues bloquant, étouffant un cri que nul ne pouvait entendre. Mais ce cri jaillissait par intermittence de ses yeux fous, se déchargeait dans ses poings crispés, modifiait les couleurs de son visage tantôt pâle, tantôt rouge, tandis qu’il me fusillait du regard, moi, le café, son maudit patron et cet épouvantable garçon qui lui répondait d’un geste amical de la main. L’incinérateur de Baal faisait gronder son appétit, griller la pelouse sous une pluie d’étincelles. Les yeux de Barnes se fixèrent sur l’aveugle soleil orangé qui brûlait dans son ventre furieux.

« Hé, lançai-je tranquillement aux hommes, les stoppant dans leur élan. Arrêté municipal. On ferme à neuf heures tapantes. Tâchez d’en avoir fini d’ici là. Je ne voudrais pas enfreindre la loi... Bonsoir, monsieur Lincoln.

— “Il y a quatre-vingt-sept ans...(1)”, lança l’homme en passant.

— Lincoln ? » Le commissaire principal à la Censure se retourna lentement. « C'est Bowman. Charlie Bowman. Je te connais, Charlie, reviens ici, Charlie, Chuck ! »

Mais l'homme s'était éloigné, les voitures passaient, et de temps à autre, tandis que la crémation des livres se poursuivait, des gens m'interpellaient et je leur répondais ; que ce soit par un « Monsieur Poe ! » ou un simple bonjour à quelque étranger patibulaire du nom de Freud, chaque fois que je saluais gaiement quelqu'un et qu'on me répondait, Barnes tressaillait comme si une flèche s'était enfoncée dans sa masse frémissante pour le faire lentement mourir d'une sournoise injection de feu et de fureur. Et il n'y avait toujours personne pour constituer un public.

Soudain, sans raison apparente, Barnes ferma les yeux, ouvrit la bouche en grand, prit sa respiration et cria : « Arrêtez ! »

Ses hommes cessèrent de jeter leurs brassées de livres par la fenêtre située au-dessus de lui.

« Mais, dis-je, ce n'est pas encore l'heure de la fermeture...

— On ferme ! Tout le monde dehors ! »

Les pupilles de Jonathan Barnes s'étaient transformées en deux trous d'ombre. Deux trous sans fond. Il agrippa l'air, tira vers le bas. Docilement, toutes les fenêtres s'abattirent comme autant de couperets de guillotine, faisant tinter les vitres.

Stupéfaits, les hommes en noir descendirent.

« Commissaire principal. » Je lui tendis une clé qu'il refusa de prendre, m'obligeant à lui refermer le poing dessus. « Revenez demain, observez le silence et finissez votre travail. »

L'abîme de son regard me sonda en vain. « Tout ceci... ça dure depuis combien de temps... ?

— Ceci ?

— Ceci... tout ça... et eux. »

Sans y parvenir tout à fait, il s'efforça de désigner de la tête le café, les voitures de passage, les paisibles lecteurs qui sortaient à présent de la bibliothèque, me saluant dans la fraîcheur nocturne, en amis qu'ils étaient. Ses yeux fixes d'aveugle ne rencontraient que le vide là où se trouvait mon visage. Sa langue, engourdie, se mit en mouvement. « Vous croyez que je vais me laisser avoir par vous tous. Moi, moi ? »

Je m'abstins de répondre.

« Comment pouvez-vous être sûr que je ne brûlerai pas les gens comme je brûle les livres ? »

Toujours pas de réponse.

Je le plantai là, dans la nuit noire.

Une fois retourné à l'intérieur de la bibliothèque, j'enregistrai la sortie des volumes qu'emportaient les derniers partants alors que la nuit s'installait définitivement, plongeant tout dans l'obscurité, et que

la grande machine de Baal vomissait la fumée de son feu mourant au milieu de l'herbe printanière où se tenait le commissaire principal à la Censure, immobile comme une statue de béton, ne s'apercevant même pas que ses hommes partaient. Brusquement son poing s'envola. Quelque chose de brillant vint étoiler la vitre de la porte d'entrée. Puis Barnes tourna les talons et s'éloigna à la suite de l'incinérateur cahotant, urne funéraire noire et pansue derrière laquelle s'effilochaient de longues écharpes de fumée, d'éphémères voiles de deuil.

Je tendis l'oreille.

Dans les salles du fond, que baignait une douce lumière de jungle, il y avait un frou-frou automnal de feuilles tournées, des bruits tamisés de respiration, de minuscules singularités, le geste d'une main, l'éclat d'une bague, le pétilllement intelligent d'un œil d'écureuil. Quelque voyageur nocturne continuait de naviguer entre les rayons à moitié vides. Dans la sérénité de la porcelaine, les eaux des toilettes coulaient vers le calme d'une mer lointaine. Mes semblables, mes amis, émergeaient un par un de la fraîcheur du marbre, des vertes clairières, pour se plonger dans une nuit meilleure que nous n'aurions jamais osé l'espérer.

À neuf heures, je sortis ramasser la clé jetée par Barnes et laissai passer le dernier lecteur, un vieillard. Comme je verrouillais la porte, il inhala une grande goulée d'air frais, regarda la ville, la pelouse roussie par les étincelles, et dit : « Vous croyez qu'ils reviendront ?

— Qu'ils reviennent. Nous sommes prêts à les accueillir, non ? »

Le vieil homme me prit la main. « “Le loup habitera avec l'agneau ; le léopard se couchera auprès du chevreau ; le veau, le lion, la brebis demeureront ensemble.” »

Nous descendîmes les marches.

« Bonsoir, Isaïe, dis-je.

— Monsieur Socrate, me retourna-t-il. Bonne nuit. »

Et chacun partit de son côté dans l'obscurité.

Robert HEINLEIN

Ces gens-là

Robert Heinlein (1907-1988) est né dans le Missouri. Après des études à Kansas City, il est breveté de l'Académie navale d'Annapolis en 1929 et commence une carrière militaire. Cinq ans plus tard il est réformé pour de graves problèmes de santé. Il regrettera toute sa vie d'avoir dû abandonner le métier des armes. En 1934, il s'installe à Los Angeles pour étudier la physique à l'UCLA.

Lecteur des pulps de S-F depuis son plus jeune âge, il voit annoncer un concours de nouvelles dans le numéro de juillet 1938 d'Astounding. Il envoie un texte qui, accepté, paraît en 1939 ; il comprend alors qu'il peut gagner sa vie en écrivant. Ses œuvres suivantes, qui formeront plus tard les cinq tomes de son Histoire du futur, vont enthousiasmer les lecteurs de la revue, et leur auteur devient bientôt le numéro un du genre. Ni Asimov ni van Vogt ne pourront lui ravir cette place qu'il gardera plus de vingt ans aux États-Unis. Son œuvre culmina en 1961 avec la parution de son gros roman En terre étrangère, qui fut l'objet d'un véritable culte parmi les étudiants et les hippies car il leur parlait de mysticisme et d'amour libre.

Dix ans plus tard, Heinlein fut contesté pour l'aspect militariste de certains de ses romans, par exemple Starship Troopers (Étoiles, garde-à-vous !), et accusé de véhiculer une idéologie fasciste. Cet écrivain libéral fut aussi surpris de se voir accoler cette étiquette qu'il l'avait été en 1961 de s'être vu considéré comme un des gourous du mouvement hippie ! À noter que Starship Troopers a été porté à l'écran avec succès en 1998 par Paul Verhoeven et que la violence du film a ressuscité l'ancienne polémique.

En France, Robert Heinlein n'a pas joui de la même notoriété qu'aux États-Unis et c'est peut-être dommage. Aux ouvrages cités plus haut, il convient d'ajouter encore Double étoile, Vendredi et le délicieux Une porte sur l'été, où l'on voit un chat essayer successivement toutes les ouvertures de la maison pour découvrir celle qui donne sur la belle saison, et qui finit par la trouver.

Ils ne le laisseraient pas tranquille.

Ils ne le laisseraient jamais tranquille. Il se rendait compte que cela faisait partie de la machination : ne jamais le laisser en paix, ne jamais lui permettre de méditer sur les mensonges qu'ils lui avaient racontés, ne jamais lui donner le temps de détecter les défauts et de mettre le doigt sur la vérité.

Ce matin, c'était ce sacré infirmier ! Il était entré en trombe avec le plateau du petit déjeuner, l'avait réveillé et, du coup, le rêve s'était dissipé. Si seulement il pouvait se rappeler ce rêve...

Quelqu'un ouvrit la porte. Il fit mine de ne s'apercevoir de rien.

— Comment va, mon cher ? Il paraît que vous avez refusé de déjeuner ?

Le visage professionnellement cordial du Dr Hayward flottait au-dessus du lit.

— Je n'avais pas faim.

— Mais c'est une chose que nous ne pouvons pas admettre. Vous allez vous affaiblir et nous ne pourrions pas vous guérir complètement. Allons... levez-vous, habillez-vous et je vous ferai apporter un lait de poule. Dépêchez-vous... Voilà ! Comme un bon garçon !

De mauvaise grâce – mais il ne voulait surtout pas déclencher un conflit de volontés pour l'instant –, il se leva et enfila son peignoir.

— Voilà qui est mieux, approuva Hayward. Une cigarette ?

— Non, merci.

Le médecin secoua la tête d'un air intrigué.

— Je paierais cher pour arriver à vous définir ! L'indifférence envers les plaisirs matériels ne correspond pas à votre cas.

— Dans quelle catégorie se range mon cas ? s'enquit-il d'une voix dépourvue d'inflexion.

— Tut tut !!! fit Hayward avec une feinte espièglerie. Si les toubibs révélaient leurs secrets de boutique, ils en seraient réduits à travailler pour gagner leur vie.

— Dans quelle catégorie se range mon cas ?

— Vous savez, les étiquettes ne signifient rien. Et si c'était vous qui m'expliquiez ? Jusqu'à présent, je ne connais vraiment rien de votre cas. Ne croyez-vous pas qu'il est temps que vous parliez ?

— Je veux faire une partie d'échecs avec vous.

— D'accord, d'accord. (Hayward accepta la concession d'un geste impatient.) Nous jouons aux échecs tous les jours depuis une semaine. Si vous parlez, on fera une partie.

Qu'est-ce que cela pouvait faire ? S'il avait vu juste, les autres savaient parfaitement qu'il était au courant du complot. Il n'y avait rien à gagner à dissimuler l'évidence. Qu'ils essaient donc de le

convaincre ! Au diable tout cela !

Il sortit les pièces et commença à les disposer sur l'échiquier.

— Que savez-vous de mon cas jusqu'à présent ?

— Très peu de chose. Examen physique : négatif. Antécédents : négatifs. Vos succès scolaires et votre réussite professionnelle attestent une intelligence hautement développée. Vous avez parfois des accès de mauvaise humeur mais qui n'ont rien d'exceptionnel. Le seul élément est l'incident à la suite duquel vous avez été hospitalisé ici aux fins de traitement.

— Amené ici de force, vous voulez dire. Pourquoi la chose a-t-elle provoqué des commentaires ?

— Mais, Dieu du ciel, mon vieux... quand quelqu'un se barricade dans sa chambre et prétend que sa propre femme conspire contre lui, il est bien normal que les gens le remarquent !

— Mais elle complotait effectivement contre moi... et vous aussi. Les blancs ou les noirs ?

— Les noirs... C'est à vous de commencer. Qu'est-ce qui vous fait penser que nous « complotons » contre vous ?

— C'est une histoire compliquée qui remonte à ma petite enfance. Cependant, il y a eu un événement déclencheur...

Il ouvrit la partie en plaçant le cavalier du roi en RB3. Hayward haussa les sourcils.

— Vous faites l'attaque du piano ?

— Pourquoi pas ? Vous savez qu'il est aléatoire pour moi de risquer un gambit avec vous.

Le médecin haussa les épaules et avança une pièce.

— Supposons que nous commençons avec votre petite enfance. Peut-être cela sera-t-il plus éclairant que des incidents plus récents. Aviez-vous l'impression d'être un enfant persécuté ?

— Non !

Il se leva à moitié de sa chaise.

— Quand j'étais petit, j'étais sûr de moi. À cette époque, je savais, je vous le dis. Je savais ! La vie en valait la peine – et je le savais. J'étais en paix avec moi-même et avec mon environnement. La vie était bonne, j'étais bon et je tenais pour acquis que les créatures qui m'entouraient étaient semblables à moi.

— Et elles ne l'étaient pas ?

— Absolument pas ! Particulièrement, les enfants. J'ignorais ce qu'était la méchanceté jusqu'au moment où on me lâcha au milieu d'autres « enfants ». Les affreux petits diables ! Et moi, je devais en principe les aimer et jouer avec eux !

Le médecin hocha la tête.

— Je comprends. L'instinct du troupeau. Les enfants sont parfois de jolis sauvages.

— Vous êtes à côté de la question. Il ne s'agissait nullement d'une saine brutalité. Ces créatures étaient *différentes* – elles n'étaient pas du tout comme moi. Elles *paraissaient* me ressembler mais elles n'étaient pas comme moi. Si je parlais à l'une d'elles de n'importe quoi qui m'intéressait, je ne recevais qu'un regard et un éclat de rire méprisant. Et ils trouvaient le moyen de me punir d'avoir dit ce que j'avais dit.

Hayward opina.

— Je vois. Et les grandes personnes ?

— Ce n'est pas tout à fait pareil. Au début, les adultes n'intéressent pas les enfants... en tout cas, ils ne m'intéressaient pas, moi. Ils étaient trop grands, ils ne s'occupaient pas de moi et ce qu'ils faisaient me laissait indifférent. C'est seulement lorsque je me suis aperçu que ma présence avait un effet sur eux que j'ai commencé à me poser des questions.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Eh bien, quand j'étais là, ils ne faisaient jamais les choses qu'ils faisaient quand je n'y étais pas.

Hayward le scruta avec attention.

— Ne croyez-vous pas que ce propos mérite d'être explicité ? Comment saviez-vous ce qu'ils faisaient quand vous n'étiez pas là ?

Le médecin avait marqué un point.

— Mais je les surprénais juste au moment où ils s'arrêtaient. Si j'entrais dans une pièce, la conversation s'interrompait brusquement et ils se mettaient à parler de la pluie ou du beau temps ou de n'importe quoi d'aussi oiseux. Alors, je me suis mis à me cacher pour écouter et voir. Les adultes ne se comportaient pas de la même façon en ma présence que hors de ma présence.

— Je crois que c'est à vous de jouer. Mais écoutez, mon vieux... En ce temps-là vous étiez un enfant et tous les enfants traversent cette phase. Maintenant que vous êtes un homme, vous devez comprendre le point de vue des adultes. Les enfants sont, il est vrai, d'étranges créatures qu'il faut tenir à l'écart d'un grand nombre de sujets de préoccupations des adultes. Tout au moins, c'est ce que nous faisons. Il existe dans ce domaine tout un code de conventions qui...

— Oui, oui, je sais tout cela ! s'exclama-t-il avec impatience. Néanmoins, j'ai observé et me rappelle assez de choses que je ne suis jamais parvenu à éclaircir par la suite. Et cela m'a mis suffisamment en garde pour remarquer la chose suivante.

— C'est-à-dire ?

Il prit note que le médecin, en train de déplacer sa tour, détournait les yeux.

— Ce que je voyais les gens faire, ce dont je les entendais parler n'avait jamais la moindre importance. Obligatoirement, ils devaient donc faire quelque chose d'autre.

— Je ne vous suis pas.

— Parce que vous vous y refusez. Je vous raconte tout cela en échange d'une partie d'échecs.

— Pourquoi aimez-vous tant jouer aux échecs ?

— Parce que c'est la seule chose au monde dont je discerne tous les facteurs et dont je comprends toutes les règles. Mais ça ne fait rien... Je voyais cette gigantesque mise en scène qui m'entourait, les villes, les fermes, les usines, les églises, les écoles, les maisons, les chemins de fer, les valises, les scenic-railways, les arbres, les saxophones, les bibliothèques, les gens et les animaux. Des gens qui me ressemblaient et qui auraient dû éprouver à peu près les mêmes sentiments que moi si ce que l'on me disait était la vérité. Mais que faisaient-ils, apparemment ? Ils travaillaient pour gagner de l'argent pour acheter de quoi manger pour avoir la force de travailler pour gagner de l'argent pour acheter de quoi manger pour avoir la force de travailler pour avoir la force d'acheter de quoi manger pour gagner de l'argent pour travailler... jusqu'au moment où ils mouraient. Les composantes de ce cycle pouvaient subir de légères variations, c'était sans importance puisqu'ils finissaient toujours par mourir. Et tout le monde me serinait que je devrais faire la même chose. Mais je savais à quoi m'en tenir !

Le médecin lui décocha un coup d'œil visiblement destiné à lui faire comprendre qu'il capitulait sans condition et il éclata de rire.

— Je n'ai rien à opposer à ces arguments. La vie peut être décrite comme cela et il est possible qu'elle soit parfaitement vaine. Seulement, c'est la seule existence que nous ayons. Pourquoi ne pas décider une fois pour toutes d'en profiter le mieux possible ?

— Oh non ! fit-il sur un ton à la fois boudeur et entêté. Vous ne me ferez pas avaler des absurdités en prétendant que j'ai perdu le sens commun. Comment est-ce que je sais tout cela ? Parce que toute cette mise en scène complexe, ces nuées d'acteurs n'ont pas été mis en place uniquement pour échanger des imbécillités entre eux. Trouvez une autre explication, pas celle-là. Une folie aussi colossale et aussi compliquée que le décor démentiel qui m'entoure a été délibérément organisée. J'ai découvert le plan.

— En quoi consiste-t-il ?

À nouveau, le médecin avait détourné les yeux.

— Il s'agit d'une comédie visant à faire diversion, à m'occuper l'esprit et à me désorienter, à braquer mon attention sur des détails pour que je n'aie pas le temps de m'interroger sur la signification de l'ensemble. Vous êtes tous dans le coup, tous !

Il agita le doigt sous le nez du médecin.

— La plupart d'entre eux sont peut-être des automates sans initiatives mais pas vous. Vous faites partie des conspirateurs. On vous

a envoyé pour remettre les choses en ordre, pour m'obliger à reprendre le rôle qui m'a été assigné !

Le médecin attendait visiblement qu'il se calme.

— Ne vous énervez pas, dit finalement Hayward. Peut-être s'agit-il d'une conspiration, mais pourquoi pensez-vous que vous avez été désigné pour être l'objet d'une attention particulière ? Il se pourrait que ce soit une farce à l'intention de tout le monde. Pourquoi n'en serais-je pas victime aussi bien que vous ?

— C'est le fond même de la conjuration. Toutes ces créatures ont été mises en place de façon à me ressembler et cela pour m'empêcher de me rendre compte que j'étais au centre de l'opération. Mais j'ai enregistré le fait capital, mathématiquement inéluctable, que je suis unique. Je suis là, à l'intérieur. Le monde se déploie de manière centrifuge à partir de moi comme pôle. Je suis le centre...

— Doucement, mon vieux, doucement ! Ne réalisez-vous pas que je vois le monde de la même façon ? Chacun d'entre nous est le centre de l'univers...

— Pas du tout ! C'est ce que vous avez essayé de me faire croire – que je ne suis qu'un individu parmi des millions d'autres en tous points semblables à moi. Mais c'est faux ! Si les autres étaient comme moi, je pourrais communiquer avec eux. Or, je ne peux pas. J'ai essayé avec acharnement mais je ne peux pas. J'ai projeté mes pensées intimes pour trouver quelqu'un d'autre qui ait les mêmes. Et qu'ai-je obtenu ? Des réponses erronées, des contradictions flagrantes, des absurdités sans nom. Oh ! j'ai essayé, je vous le garantis. Seigneur ! Combien de fois ai-je essayé ? Mais il n'y a pas d'interlocuteur avec qui dialoguer – rien que le vide et *l'altérité* !

— Une minute ! Voulez-vous dire par là que vous pensez que je n'ai aucun interlocuteur en ligne ? Vous ne croyez pas que je suis vivant et conscient ?

Il dévisagea gravement le médecin.

— Si, je pense que vous êtes probablement vivant mais vous faites partie des autres... de mes adversaires. Vous avez disposé autour de moi des milliers de ces autres dont le visage est vacant, inhabité et dont le discours n'est qu'un réflexe sonore dénué de signification.

— Soit. Mais si vous convenez que je suis un ego, pourquoi soutenez-vous avec tant de force que je suis si différent de vous ?

— Pourquoi ? Attendez !

Il se leva et alla chercher un étui à violon dans le placard.

Quand il se mit à *jouer*, son visage marqué par la souffrance s'adoucit, son expression se fit sereine et détendue. Il retrouvait momentanément les émotions qu'il avait connues dans ses rêves – mais pas la connaissance. La mélodie se développait sans heurts, de

propositions en propositions, avec une logique inévitable et spontanée. Il conclut par l'exposé triomphal de la thèse essentielle et se tourna vers le médecin.

— Eh bien ?

— Hm-m-m !

Il eut l'impression que son interlocuteur affichait une attitude plus circonspecte.

— C'est singulier mais remarquable. Dommage que vous ne vous soyez pas mis sérieusement au violon. Vous auriez pu devenir un artiste renommé. C'est encore possible. Pourquoi ne pas essayer ? Vous pourriez vous le permettre, me semble-t-il.

Debout, il regarda longuement le médecin, puis secoua la tête comme pour s'éclaircir les idées et dit lentement :

— C'est inutile. Absolument inutile. Il n'y a pas de communication possible. Je suis seul.

Il rangea l'instrument dans son étui et reprit sa place devant l'échiquier.

— Je crois que c'est à moi de jouer ?

— Oui. Protégez votre reine.

Il étudia les pièces.

— Ce n'est pas nécessaire. Je n'ai plus besoin d'elle. Échec.

Le médecin déplaça un pion pour neutraliser l'attaque.

— Vous vous servez bien de vos pions mais j'ai appris à prévoir vos réactions. Encore échec... et je crois bien que c'est l'échec et mat.

Le médecin considéra le retournement de situation.

— Non... pas tout à fait.

Il fit reculer la pièce menacée.

— Non, ce n'est pas le mat... Le pat, tout au plus. Oui, je suis pat... c'est une fois de plus l'impasse.

La visite du docteur l'avait troublé. Fondamentalement, il ne pouvait pas se tromper. Cependant, il était indiscutable que le médecin avait mis le doigt sur un certain nombre de points faibles de son argumentation. D'un point de vue logique, il se pouvait que le monde tout entier soit une imposture dont tout un chacun était victime. Mais la logique ne signifiait rien. La logique elle-même était une imposture. Elle partait de propositions non démontrées et était capable de prouver n'importe quoi. Le monde est ce qu'il est... Et il porte en lui la preuve même de sa supercherie.

Mais est-ce bien vrai ? De quoi disposait-il pour continuer ? Pouvait-il tracer une ligne de démarcation entre les faits connus et tout le reste, puis effectuer une interprétation raisonnable du monde basée sur ces seuls faits – une interprétation débarrassée des complexités de la logique et d'axiomes cachés faisant entrer en ligne

de compte des éléments dont il n'était pas certain ? Très bien...

Fait numéro un : lui-même. Il avait de lui une connaissance directe. Il existait.

Second fait : les preuves apportées par ses « cinq sens » – tout ce qu'il voyait, entendait, sentait, goûtait par l'intermédiaire de ses sens physiques. Soumis à leurs limitations, il devait croire en leurs témoignages. Sans eux, il était totalement seul, enfermé dans une prison d'os, aveugle, sourd, coupé de tout – il était l'unique créature existant au monde.

Or, ce n'était pas le cas. Il savait qu'il n'inventait pas les informations que lui apportaient ses sens. Il devait forcément y avoir quelque chose d'autre, une *altérité* produisant les choses que ses sens enregistraient. Toutes les philosophies prétendant que le monde matériel qui l'entourait n'existait que dans son imagination étaient de pures et simples absurdités.

Mais, cela étant posé, ensuite ? Y avait-il un troisième ordre de faits sur lesquels il pouvait s'appuyer ? Non, pas à cette étape. Il ne pouvait se permettre de croire un mot de ce qu'on lui disait, de ce qu'il lisait ou de ce qui était implicitement supposé vrai concernant le monde extérieur. Il ne pouvait en croire un seul mot car la totalité de ce qu'on lui avait dit, de ce qu'il avait lu et de ce qu'on lui avait enseigné à l'école était si contradictoire, si immense, si démentiel que cela n'avait aucune crédibilité tant qu'il n'en avait pas la confirmation directe.

Une minute... faire état de ces mensonges, de ces contradictions absurdes était, en soi, un fait – un fait dont il avait une connaissance directe. Dans cette mesure, c'étaient là des données, des données probablement très importantes.

Le monde tel qu'on le lui avait montré était un monument de déraison, c'était le rêve d'un idiot. Pourtant, il était à une échelle si colossale qu'il fallait bien qu'il eût une raison.

Il en revint avec lassitude à son point de départ : comme le monde ne pouvait pas être aussi aberrant qu'il semblait l'être, c'était forcément parce qu'on l'avait façonné de manière qu'il paraisse aberrant afin de lui dissimuler la vérité, à lui.

Pourquoi lui avait-on fait cela ? Et quelle était la vérité que dissimulait le truquage ? Il devait sûrement y avoir un indice dans le mensonge lui-même. Quel fil rouge courait donc à travers tout le canevas ? Eh bien, en premier lieu, on lui avait fourni une pléthore d'explications au sujet du monde qui l'entourait, des explications philosophiques, des explications religieuses, des explications fondées sur le « bon sens ». La plupart d'entre elles étaient si grossières, si manifestement insuffisantes ou si dénuées de sens que personne ne pouvait sérieusement espérer qu'il les prendrait au sérieux. Leur raison

d'exister ne pouvait qu'être de le fourvoyer.

Mais il y avait certains postulats de base communs aux centaines et aux centaines d'explications qui lui avaient été fournies pour justifier l'aberration qui l'entourait et c'étaient ces postulats de base que l'on escomptait qu'il ferait siens. Par exemple, la proposition bien établie selon laquelle il était un « être humain » identique dans son essence aux millions d'autres qui l'entouraient, aux milliards d'êtres humains passés et à venir.

C'était ridicule. Il n'avait jamais réussi une seule fois à entrer réellement en communication avec ces *choses* qui lui ressemblaient tellement mais qui étaient si différentes. Dans les affres de sa solitude, il s'était lui-même leurré en se persuadant qu'Alice le comprenait et qu'elle était une créature semblable à lui. À présent, il savait qu'il avait censuré et repoussé sans les examiner des milliers de petites anomalies parce que l'idée de retourner à une totale solitude lui était intolérable. Il avait eu besoin de croire que sa femme était un être appartenant à la même espèce que lui, un être vivant, un être qui respirait, qui comprenait ses pensées intimes. Il avait refusé d'admettre la possibilité qu'Alice fût simplement un miroir, un écho – ou quelque chose d'incroyablement pire.

Il avait trouvé une compagne et le monde était supportable en dépit de sa bêtise, de sa stupidité, de ses multitudes de petits désagréments. Il était modérément heureux et il avait remisé ses soupçons. Il avait accepté bien docilement de tourner en rond dans la cage ainsi qu'il était censé devoir le faire jusqu'au jour où un incident fortuit avait momentanément mis la mystification à nu. Alors, ses soupçons étaient revenus plus forts que jamais : l'amer savoir qu'il avait acquis dans son enfance était confirmé.

Sans doute avait-il été idiot d'en faire toute une histoire. S'il avait gardé la bouche close, ils ne l'auraient pas enfermé. Il aurait dû être aussi rusé et aussi malin qu'eux, il aurait dû ouvrir les yeux et les oreilles afin d'apprendre les détails et les motifs de la conspiration ourdie contre lui. Peut-être aurait-il alors trouvé le moyen de s'y soustraire.

Mais ils l'avaient enfermé... le monde entier était un asile et tous les habitants étaient ses gardes-chiourme.

Une clé cliqueta dans la serrure et il leva la tête. Un infirmier entra avec un plateau.

— Voici votre dîner, monsieur.

— Merci, Joe, répondit-il avec affabilité. Vous n'avez qu'à poser ça là.

— Il y a cinéma, ce soir, monsieur, poursuivit l'infirmier. Vous ne voulez pas y aller ? Le Dr Hayward a dit que vous pouviez...

— Non, merci, je n'en ai pas envie.

— Vous devriez venir, monsieur.

Il nota avec amusement la conviction et le sérieux qu'affichait l'homme.

— Je crois que le docteur veut que vous veniez. C'est un bon film. Il y a un dessin animé. Un Mickey...

— Vous me persuadez presque, Joe, rétorqua-t-il, aimable et passif. Les difficultés de Mickey sont essentiellement les mêmes que les miennes. Néanmoins, je n'irai pas. Inutile qu'ils se donnent la peine d'organiser une séance ce soir.

— Il y aura du cinéma de toute façon. Beaucoup d'autres pensionnaires viendront le voir.

— Vraiment ? S'agit-il là d'une preuve de perfectionnisme ou vous contentez-vous de sauver les apparences en me parlant ? Si cela vous coûte des efforts, ce n'est pas la peine, Joe. Je connais les tenants et les aboutissants de toute l'histoire. Si je ne vais pas au cinéma, il est inutile de prévoir une projection.

Le sourire avec lequel l'infirmier accueillit son attaque le réjouit. Était-il possible que cet être ait été créé exactement tel qu'il semblait être : des muscles puissants, un tempérament flegmatique, tolérant, fidèle comme un chien ? Ou n'y avait-il rien derrière ces yeux affectueux, rien que des réflexes de robot ? Non. Il faisait partie *des autres*, c'était plus que vraisemblable du fait de la surveillance étroite qu'il exerçait sur lui.

Après le départ de l'infirmier, il s'installa en tête à tête avec le plateau du dîner, portant à sa bouche la viande déjà coupée en petits morceaux à l'aide d'une cuiller, le seul instrument mis à sa disposition. Leur prudence et leur conscience lui arrachèrent un nouveau sourire. Pas de danger qu'il détruise ce corps aussi longtemps qu'il lui servirait à rechercher la vérité. Il y avait encore de nombreuses voies ouvertes à l'investigation avant de franchir éventuellement ce pas irrévocable.

Quand il eut fini de manger, il décida de mettre davantage d'ordre dans ses pensées en les notant par écrit et il demanda – et obtint – du papier. Il fallait commencer par définir de façon générale quelques-uns des postulats sous-jacents aux credos qu'on lui avait serinés toute sa « vie ». Sa vie ? Oui, c'était un bon début. Il écrivit :

On me dit que je suis né il y a un certain nombre d'années et que je mourrai dans un nombre sensiblement équivalent d'années. Diverses histoires grossières m'ont été racontées pour m'expliquer où je me trouvais avant ma naissance et ce qu'il adviendra de moi après ma mort mais ce sont là des mensonges rudimentaires dont le but n'est pas de me duper mais de me brancher sur une direction erronée. Le monde qui m'entoure m'affirme par tous les moyens possibles que je suis mortel, que je suis ici

pour quelques années et que dans quelques années je n'y serai plus, je n'existerai plus.

C'EST FAUX. Je suis immortel Je transcende ce petit axe temporel. Soixante-dix ans sur cet axe ne sont qu'un épisode fortuit de mon expérience. Le plus important en dehors de cette donnée primordiale – ma propre existence – est la convaincante certitude émotionnelle que j'ai de ma continuité. Je suis peut-être une courbe fermée mais, courbe fermée ou courbe ouverte, je n'ai ni commencement ni fin. La conscience de soi n'est pas relative. C'est un absolu qui ne saurait être ni détruit ni créé. Cependant, la mémoire, aspect relatif de la conscience, est susceptible d'être manipulée, voire détruite.

Il est vrai que la plupart des religions qui m'ont été proposées professent l'immortalité. Mais il faut noter la façon dont elles la professent. Le moyen le plus sûr d'être convaincant quand on ment est de dire la vérité d'une manière qui ne soit pas convaincante. Ils ne voulaient pas que je croie.

Attention : pourquoi se sont-ils donné tant de mal pour essayer de me convaincre que je « mourrai » dans quelques années ? Ce doit être pour une raison très importante. J'en infère qu'ils me préparent à subir une sorte de changement capital. Deviner leurs intentions en ce domaine revêt peut-être une importance cruciale. Je dispose probablement de plusieurs années pour parvenir à une décision.

Note : Éviter d'employer les modes de raisonnement qu'ils m'ont enseignés.

L'infirmier était revenu :

— Votre femme est là, monsieur.

— Dites-lui qu'elle s'en aille.

— Oh ! Monsieur... Le Dr Hayward souhaite très vivement que vous la voyiez.

— Faites savoir au Dr Hayward que je le considère comme un excellent joueur d'échecs.

— Bien, monsieur.

L'infirmier attendit un moment.

— Vous ne voulez vraiment pas la voir, monsieur ?

— Non.

Pendant quelques minutes, il fit les cent pas dans sa chambre après le départ de l'infirmier, trop distrait pour se remettre à son travail de récapitulation. Ils avaient été on ne peut plus corrects avec lui depuis qu'ils l'avaient amené ici. Il était content d'avoir été autorisé à avoir une chambre individuelle et il avait incontestablement plus de temps pour réfléchir que lorsqu'il était dehors. Certes, ils s'efforçaient constamment de l'occuper et de le distraire, mais en faisant preuve d'entêtement, il parvenait à tourner les règles et à se réserver chaque jour quelques heures qu'il consacrait à l'introspection.

Mais, bon Dieu ! Il aurait préféré qu'ils ne s'obstinent pas à utiliser Alice comme instrument de diversion ! Bien que l'intense sentiment de terreur et de répulsion qu'elle avait suscité en lui lorsqu'il avait redécouvert la vérité se fût peu à peu transformé en une simple répugnance qui lui faisait refuser sa compagnie, il était néanmoins traumatisant sur le plan affectif d'avoir à se le rappeler, d'être obligé de prendre des décisions à son sujet.

Après tout, Alice avait été sa femme durant de nombreuses années. Sa femme ? Qu'était-ce, une femme ? Une autre âme semblable à la vôtre, un complément, le second et nécessaire pôle du couple, une oasis de compréhension et de commisération dans les abîmes sans fond de la solitude. C'était ce qu'il avait pensé, ce qu'il avait eu besoin de croire et à quoi il avait farouchement cru pendant de longues années. À cause de l'ardent désir qu'il éprouvait d'avoir une compagne appartenant à la même espèce que lui, il avait vu son propre reflet dans les beaux yeux d'Alice et avait accepté sans le moindre esprit critique l'incohérence de certaines de ses réactions.

Il exhala un soupir. Il avait le sentiment d'avoir rejeté la plupart des réponses émotionnelles stéréotypées qu'on lui avait enseignées par le précepte et par l'exemple mais Alice était profondément ancrée en lui et c'était encore douloureux. Il avait été heureux – s'agissait-il du rêve d'un drogué ? Ils lui avaient donné un excellent, un superbe miroir pour jouer avec – quelle folie d'avoir regardé derrière !

Il se remit avec lassitude à sa dissertation.

Il y a deux façons d'expliquer le monde. D'une part, le bon sens qui enseigne que le monde est très semblable à son apparence, que les conduites et les motivations humaines ordinaires sont raisonnables. D'autre part, la solution mystico-religieuse qui professe que le monde est une illusion, qu'il est irréel, non substantiel et que la réalité se situe au-delà.

LES DEUX THÈSES SONT FAUSSES. Celle du bon sens est dépourvue de toute signification. « La vie est courte et pleine de tracasseries. L'homme né de la femme est voué à se tourmenter comme l'étincelle à s'envoler. Ses jours sont brefs et ils sont comptés. Tout n'est que vanité et chagrin. » Ces citations sont peut-être embrouillées et inexactes mais elles constituent un résumé fidèle de la théorie du monde-tel-qu'il-parait-être, qui est celle du bon sens. Dans un tel monde, les efforts de l'homme sont à peu près aussi rationnels que l'agitation aveugle d'un papillon qui se précipite contre une ampoule électrique. Le « monde du bon sens » est une folie aveugle issue du néant, qui n'aboutit nulle part et qui n'a pas de dessein.

L'autre solution, elle, semble superficiellement plus rationnelle en ceci qu'elle rejette l'univers totalement irrationnel du sens commun, mais ce n'est pas une solution rationnelle, c'est simplement une fuite devant la réalité, sous toutes ses formes, car elle refuse la seule communication

directe possible entre l'ego et l'Extérieur. Les « cinq sens » sont assurément de piètres moyens de communication mais nous n'en avons pas d'autres.

Il roula la feuille en boule et la lança au loin sans quitter sa chaise. L'ordre et la logique ne servaient à rien – sa réponse était juste parce qu'elle sentait le juste. Mais il ne la connaissait encore que de façon fragmentaire. Pourquoi cette mystification sur une si grande échelle, ces innombrables créatures, ces continents, ce moule phénoménalement compliqué poussé jusqu'aux détails les plus infimes – cette histoire démente, cette tradition démente, cette culture démente ? Alors qu'une cellule et une camisole de force auraient largement suffi !

Il fallait que ce soit – il ne pouvait en être autrement – parce qu'il était d'une importance capitale de l'abuser entièrement, lui. Une supercherie de moindre ampleur n'aurait pas suffi. Était-ce parce qu'ils n'osaient pas lui laisser soupçonner sa véritable identité qu'ils s'étaient lancés dans cette mystification en dépit de sa difficulté et de sa complexité ?

Il fallait qu'il sache. Il fallait que, d'une façon ou d'une autre, il passe derrière les décors et se rende compte de ce qu'il advenait quand il ne regardait pas. Il en avait eu un bref aperçu. Cette fois, il fallait qu'il voie le mécanisme à l'œuvre, qu'il surprenne les monteurs de marionnettes en train d'opérer.

Avant toutes choses, il devait pour cela s'évader de l'asile mais en procédant avec assez d'astuce pour qu'ils ne s'en rendent pas compte, pour qu'ils ne devinent pas, pour qu'ils ne puissent pas planter un décor à son intention. Ce serait dur. Il fallait être plus rusé et plus subtil qu'eux.

Une fois sa décision prise, il passa le reste de la soirée à étudier les moyens de réaliser ce projet. Cela paraissait presque impossible. Il devrait s'échapper sans être vu et observer un strict incognito. Il fallait qu'ils perdent totalement ses traces pour qu'ils ne sachent pas à quel endroit reconstituer leurs faux-semblants. Cela voulait dire qu'il resterait plusieurs jours sans manger. Très bien... il le ferait. Et il ne fallait surtout pas leur mettre la puce à l'oreille en agissant ou en se comportant de façon inhabituelle.

Les lumières clignotèrent à deux reprises. Docilement, il se leva et commença à se préparer pour la nuit. Quand l'infirmier colla son œil au judas, il était déjà au lit, la figure contre le mur.

Joie ! joie partout ! Comme c'était bon d'être avec ses semblables, d'entendre la musique qui jaillissait de toute créature humaine comme elle l'avait toujours fait et le ferait toujours. Comme c'était bon de savoir qu'il y avait partout des êtres vivants qui avaient conscience de sa présence, qui participaient à son être comme il participait au leur.

Comme c'était bon d'être, comme c'était bon d'appréhender l'unité de la multitude et la diversité de l'un. Il y avait eu une mauvaise pensée – dont les détails lui échappaient – mais elle était partie. Elle n'avait jamais existé. Il n'y avait pas de place pour elle.

Les bruits matinaux de la salle attenante pénétrèrent le corps imbibé de sommeil qui était ici à son service et il se rappela peu à peu qu'il était dans sa chambre à la clinique. La transition fut si douce qu'il conserva intégralement le souvenir de ce qu'il avait fait – du comment et du pourquoi. Immobile, un paisible sourire sur les lèvres, il savourait la langueur grossière mais pas désagréable imprégnant le corps dont il était revêtu. Il était étrange qu'il oubliât toujours en dépit de leurs stratagèmes et de leurs ruses. Eh bien, maintenant qu'il avait retrouvé la clé, il remettrait vivement les choses à l'endroit dans ce lieu insolite. Il allait les appeler sur-le-champ et proclamer le nouvel ordre. Ce serait amusant de voir l'expression du vieux Glaroon lorsqu'il se rendrait compte que le cycle avait pris fin...

Le cliquetis du judas et le grincement de la porte qu'on ouvrait interrompirent net le fil de sa pensée. L'infirmier du matin entra d'un pas vif avec le plateau du petit déjeuner qu'il posa sur la table de chevet.

— Bonjour, monsieur. Il fait un temps splendide. Vous voulez prendre votre déjeuner au lit ou préférez-vous vous lever ?

Ne réponds pas ! N'écoute pas ! Ne te laisse pas distraire ! Cela fait partie de leur plan... Mais il était trop tard – trop tard. Il se sentait glisser, tomber, arracher à la réalité et précipiter à nouveau dans le monde mensonger où ils le retenaient prisonnier. C'était parti, entièrement parti, il ne restait plus une seule association d'idées à laquelle ancrer le souvenir. Il ne restait rien hormis le sentiment d'une perte affreuse et la douleur lancinante d'une catharsis insatisfaite.

— Laissez-le là. Je m'en occuperai.

— Comme vous voudrez.

L'infirmier sortit d'un air affairé. La porte claqua derrière lui avec un grand bruit.

Il resta longtemps sans bouger et chacun de ses nerfs hurlait pour que cessât la torture. Enfin, il se leva, toujours abominablement malheureux, et s'efforça de se concentrer sur ses plans d'évasion. Mais le choc psychique qu'il avait subi quand il avait été si brutalement éjecté de son plan de réalité l'avait laissé meurtri et émotionnellement traumatisé. Son esprit ressassait tous ses doutes au lieu de se mettre en quête d'une pensée constructive. Était-il possible que le docteur eût raison, qu'il ne fût pas seul dans cet affligeant dilemme ? Souffrait-il simplement de paranoïa, d'un délire mégalomane de la personnalité ?

Se pouvait-il que toutes les unités constituant l'essaim qui l'entourait de toute part fussent la prison d'autres egos solitaires –

impuissants, aveugles et muets, condamnés à un horrible isolement pour l'éternité ? L'expression de souffrance qui était apparue de son fait sur le visage d'Alice était-elle le reflet véritable d'une torture intérieure et non un faux-semblant destiné à le manipuler afin qu'il se conforme à leurs plans ?

On frappa à la porte.

— Entrez, dit-il sans lever les yeux.

Leurs allées et venues ne l'intéressaient pas.

— Chéri.

La voix familière était lente, hésitante.

— Alice !

D'un bond, il se dressa sur ses pieds, face à elle.

— Qui t'a laissée entrer ?

— Je t'en prie, mon chéri, je t'en prie ! Il fallait que je te voie.

— Ce n'est pas juste ! Ce n'est pas juste !

C'était plus à lui-même qu'à elle qu'il s'adressait.

— Pourquoi es-tu venue ?

Elle le dévisagea avec une dignité qu'il ne s'était pas attendu à trouver. Des rides et des ombres déparaient la grâce de son visage enfantin mais il en émanait un courage imprévu.

— Je t'aime, répondit-elle sur un ton tranquille. Tu peux m'ordonner de partir mais tu ne peux pas m'ordonner de cesser de t'aimer et d'essayer de t'aider.

Il se détourna, déchiré par l'indécision. Était-il possible qu'il se fût trompé sur son compte ? Y avait-il derrière cette barrière de chair et de symboles sonores un esprit qui languissait sincèrement après le sien ? Des amants murmurant dans le noir...

— Tu comprends, n'est-ce pas ?

— Oui, mon cœur, je comprends.

— Alors, tant que nous serons ensemble et que nous nous comprendrons, rien de ce qui pourra nous arriver n'aura d'importance...

Des mots, des mots creux rebondissant contre un mur sans faille...

Non, il ne pouvait pas se tromper ! La tester une nouvelle fois...

— Pourquoi m'as-tu obligé à conserver cet emploi à Omaha ?

— Mais je ne t'ai pas obligé. J'ai simplement souligné qu'il vaudrait mieux y réfléchir à deux fois avant de...

— Ça ne fait rien, ça ne fait rien.

Des mains douces, un doux visage lui interdisant toujours avec un aimable entêtement de faire ce que son cœur lui disait de faire. Invariablement avec les meilleures intentions du monde, mais de telle sorte qu'il n'avait jamais réussi tout à fait à faire les choses folles, déraisonnables qui, il le savait, en valaient la peine. Vite, vite, vite !

Cravaché par l'illusionniste au visage d'ange qui veille à ce que tu ne t'arrêtes pas assez longtemps pour réfléchir sur toi-même.

— Pourquoi as-tu voulu m'empêcher de remonter au premier, ce jour-là ?

Elle parvint à sourire bien que ses yeux débordassent déjà de larmes.

— Je ne savais pas que tu y attachais une telle importance. Je ne voulais pas que nous manquions le train.

Ç'avait été un petit détail, un détail insignifiant. Pour une raison qu'il n'avait jamais lui-même éclaircie, il avait absolument tenu à remonter dans son bureau alors qu'ils étaient sur le point de quitter la maison pour prendre de courtes vacances. Il pleuvait et elle avait fait valoir qu'ils avaient à peine le temps de se rendre à la gare. À sa grande surprise – et aussi à celle d'Alice –, il avait absolument voulu n'en faire qu'à sa tête bien qu'il n'eût jamais eu la réputation d'être têtû.

Il l'avait repoussée et il était remonté. Même à ce moment-là, rien ne se serait peut-être produit si, sans raison aucune, il n'avait soulevé le store de la fenêtre qui donnait sur l'arrière de la maison.

C'était une bagatelle. De l'autre côté, il pleuvait à verse. Là, le ciel était limpide, le soleil brillait, il n'y avait pas une goutte de pluie.

Il était resté longtemps devant la fenêtre à contempler cet impossible soleil et à tenter de remettre de l'ordre dans son univers intérieur. Il avait réexaminé les doutes depuis longtemps censurés à la lumière de cette seule petite contradiction, unique mais parfaitement inexplicable. Quand il s'était retourné, Alice était debout sur le seuil de la porte.

Depuis, il s'efforçait d'oublier l'expression qu'il avait surprise sur le visage de sa femme.

— Et la pluie ?

— Quelle pluie ? fit-elle sur un ton intrigué. Bien sûr, il pleuvait. Et alors ?

— Mais du côté de mon bureau, quand j'ai regardé par la fenêtre, il ne pleuvait pas.

— Comment ? Mais si, il pleuvait, bien entendu. J'avais remarqué que le soleil avait déchiré un instant les nuages mais ce fut tout.

— Ne dis pas d'imbécillités !

— Mais qu'est-ce que la météorologie a à voir avec nous, mon chéri ? Qu'il ait plu ou qu'il n'ait pas plu, qu'est-ce que ça change pour nous deux ?

Elle s'approcha timidement de lui et glissa une main gracile entre son bras et sa hanche.

— Suis-je responsable du temps qu'il fait ?

— Je crois que oui. Maintenant, va-t'en, je t'en prie.

Elle s'écarta de lui, passa distraitement sa main devant ses yeux, déglutit et laissa tomber en s'efforçant de parler d'une voix posée :

— C'est entendu, je vais m'en aller. Mais rappelle-toi que tu peux rentrer à la maison quand tu voudras. Et je serai là si tu veux de moi.

Elle attendit un instant avant d'ajouter sur un ton indécis :

— Tu ne... tu ne veux pas m'embrasser avant que je m'en aille ?

Il n'avait rien à lui répondre – ni de la voix ni du regard. Elle le dévisagea, fit demi-tour, tâtonna pour retrouver la porte et sortit précipitamment.

La créature qu'il connaissait sous le nom d'Alice se rendit à la conférence sans prendre la peine de se métamorphoser.

— Il faut absolument différer cette séquence. Je ne suis plus capable d'influer sur ses décisions.

Les autres l'avaient prévu mais, néanmoins, un souffle de consternation passa sur eux.

Le Glaroon dit au Premier Manipulateur :

— Soyez prêt à greffer le tractus mémoriel sélectionné immédiatement.

Il se tourna vers le Premier Opérateur :

— L'extrapolation indique qu'il va tenter de s'évader d'ici deux de ses jours. Si cette séquence s'est détériorée, c'est essentiellement parce que vous n'avez pas fait pleuvoir partout autour de lui. Tenez-vous-le pour dit.

— Ce serait plus simple si nous comprenions ses motivations.

— C'est ce que j'ai souvent pensé en tant que Dr Hayward, rétorqua aigrement le Glaroon. Mais si nous comprenions ses motivations, nous ferions partie de lui. N'oubliez pas le Traité ! Il s'est presque souvenu.

La créature portant le nom d'Alice intervint :

— La séquence suivante ne pourrait-elle pas être le Taj Mahal ? Il semble l'apprécier sans qu'on sache pourquoi.

— Vous êtes en train de vous assimiler !

— Peut-être. Je n'ai pas peur. La recevra-t-il ?

— La question sera examinée.

Le Glaroon lança d'autres ordres :

— Laissez les architectures debout jusqu'à l'ajournement. La ville de New York et l'université Harvard sont en cours de démantèlement. Détournez-le de ces secteurs. Exécution !

Robert SHECKLEY

La Clé Laxienne

Né à New York en 1928, Robert Sheckley ne commença à écrire qu'à son retour de la guerre de Corée. Au cours de la première partie de sa carrière, il fut un pur produit de l'école Galaxy et y publia toute une série de nouvelles humoristiques inoubliables. L'autodérision sous-tendait la plupart de ses récits et le narrateur était presque toujours la victime finale de l'intrigue. Un de ses récits de l'époque, *La Septième Victime* (1953), fut porté à l'écran avec la Suissesse (et future première James Bond girl) Ursula Andress en vedette, sous le titre *La Dixième Victime*.

La deuxième période de la carrière de Sheckley est plus sombre ; un décalage s'est produit entre l'homme et l'auteur. L'humour, même noir, n'est plus un palliatif suffisant à son mal de vivre. On va le voir alors parcourir le monde, Paris, Londres, New York, les Baléares, etc, sans arriver à se fixer. Dès la publication de sa nouvelle *Le Prix du danger* (1958), portée à l'écran en France par Yves Boisset, on sent que sa misanthropie prend le dessus. Il y dénonce la dérive de la télévision commerciale qui, pour faire de l'audience, fait risquer leur vie aux concurrents d'un jeu.

Les œuvres suivantes de Sheckley n'ont cessé de faire preuve d'un pessimisme toujours croissant, par exemple dans *Les Erreurs de Joenes* (1963) ou *La Dimension des miracles* (1968). L'humour est devenu désespéré. Ces toutes dernières années, cependant, cet auteur semble avoir retrouvé un certain équilibre et a collaboré avec Roger Zelazny pour quelques livres de fantasy très drôles, tel *À Faust, Faust et demi* (1991) !

Richard Gregor était assis à sa table de travail dans le bureau poussiéreux de l'A.A.A. Ace, Service de Décontamination Interplanétaire. Bien qu'il fût presque midi, Arnold, son associé, ne s'était pas encore montré. Gregor commençait à étaler les cartes d'une réussite particulièrement compliquée lorsqu'il entendit un bruit sourd en provenance du hall.

La porte du bureau de l'A.A.A. Ace s'entrouvrit, et Arnold passa sa tête par l'ouverture.

— Vous avez adopté l'horaire de travail des banquiers ? demanda Gregor.

— Je viens d'assurer notre fortune, répondit Arnold. (Il ouvrit la porte toute grande et ajouta, avec un geste dramatique :) Amenez l'objet ici, les gars.

Quatre hommes transportèrent jusqu'au milieu de la pièce un engin noir et cubique de la taille d'un bébé éléphant.

— Et voilà, dit Arnold fièrement.

Il paya les transporteurs et se planta devant la machine, les mains croisées derrière le dos, les yeux mi-clos.

Gregor rassembla ses cartes avec les gestes lents d'un homme qui a tout vu et que plus rien n'étonne. Il se leva et s'approcha de la machine.

— Bon, je donne ma langue au chat. Qu'est-ce que c'est ?

— Ça, c'est un million de dollars dans nos poches, répondit Arnold.

— D'accord. Mais qu'est-ce que c'est ?

— Un Producteur Spontané. (Arnold sourit avec fierté.) Je passais devant le Parc à Ferraille Interstellaire de Joe ce matin et j'ai aperçu la machine, derrière la devanture. Je l'ai eue pour trois fois rien. Joe ne savait même pas ce que c'était.

— Je n'en sais rien non plus, dit Gregor. Et vous ?

Arnold, qui s'était mis à quatre pattes, s'efforçait de déchiffrer les instructions gravées sur le dessus de la machine. Sans lever les yeux, il dit :

— Avez-vous entendu parler de la planète Meldge ?

Gregor hocha affirmativement la tête.

Meldge, une petite planète de troisième rang, était située à la périphérie nord de la Galaxie, un peu à l'écart des routes commerciales. Meldge avait connu autrefois une civilisation extrêmement avancée, qu'avait rendue possible ce qu'on appelait « la Vieille Science Meldgienne ». Les techniques de la Vieille Science étaient perdues depuis des âges, bien que l'on en retrouvât de temps à autre quelques vestiges.

— C'est un produit de la Vieille Science ? demanda Gregor.

— Exactement. C'est un Producteur Spontané qui provient de Meldge. Je pense qu'il n'y en a pas plus de quatre ou cinq dans tout l'Univers. Il est impossible de les reproduire.

— Qu'est-ce que ça fabrique ?

— Comment le saurais-je ? Passez-moi le lexique meldgien-anglais, voulez-vous ?

Refrénant son impatience, Gregor marcha vers l'étagère garnie de livres.

— Vous ne savez pas ce que cet engin fabrique ?

— Passez-moi le lexique. Merci. Qu'est-ce que ça peut faire, ce qu'il fabrique ? Il ne nous coûte pratiquement rien. Cette machine emprunte son énergie à l'air, à l'espace, au Soleil, à n'importe quoi. Il n'y a rien à mettre dedans, ni fuel ni essence, et elle se passe d'entretien. Et elle fonctionne indéfiniment.

Arnold ouvrit le lexique et se mit à lire l'inscription que portait la plaque du Producteur.

— *Utilise l'énergie libre dans...* Ces savants n'étaient pas des imbéciles, dit-il en notant ce qu'il traduisait sur son carnet. La machine se contente de capter l'énergie qui se trouve dans l'air. Aussi, peu importe ce qu'elle peut fabriquer. Nous pourrions toujours le revendre et ce que nous en tirerons sera du bénéfice net.

Gregor regarda son séillant petit associé, et son long visage triste prit un air plus lugubre que jamais.

— Je voudrais vous rappeler quelque chose, Arnold, dit-il. Tout d'abord, vous êtes chimiste. Pour ma part, je suis écologiste. Nous n'y connaissons rien en machines, et encore moins lorsqu'il s'agit de machineries étrangères compliquées.

Arnold hocha la tête d'un air absent et manœuvra un cadran. Le Producteur émit un gargouillis sec.

— En outre, poursuivit Gregor en reculant de quelques pas, nous sommes des spécialistes en décontamination planétaire. Vous vous en souvenez ? Nous n'avons aucune raison de...

Le Producteur se mit à tousser par saccades.

— Ça y est, j'ai terminé, dit Arnold en refermant le lexique. Voici ce qui est écrit :

Producteur Spontané Meldgien, nouveau triomphe des Laboratoires Glotten. Ce Producteur est indestructible, incassable, et exempt de défauts. Il ne requiert aucune puissance extérieure. Pour le mettre en marche, appuyer sur le Bouton marqué 1. Pour l'arrêter, utiliser la Clé Laxienne. Votre Producteur Spontané Meldgien vous est offert avec une GARANTIE PERPÉTUELLE CONTRE TOUTE AVARIE.

— Peut-être ne me suis-je pas fait parfaitement comprendre, dit Gregor. Nous sommes des spécialistes en décontami...

— Ne soyez pas idiot, coupa Arnold. Une fois que cette machine

travaillera pour nous, nous pourrions nous retirer des affaires. Voyons ce Bouton 1.

La machine fit entendre des craquements sinistres, puis le son se mua en un ronronnement continu. Durant de longues minutes, rien ne se passa.

— Elle a probablement besoin de se réchauffer, dit Arnold avec anxiété.

Soudain, par une ouverture aménagée à la base de la machine, une poudre grise se mit à s'écouler.

— C'est probablement un résidu, murmura Gregor.

Mais la poudre continua de s'évacuer sur le plancher pendant un quart d'heure.

— Ça marche ! cria Arnold.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Gregor.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Il faudra que j'analyse cette poudre.

Avec une grimace de triomphe, Arnold introduisit un peu de poudre dans un tube à essai et se précipita vers sa paillasse.

Gregor demeura debout en face du Producteur, regardant s'écouler la poudre grise.

— Est-ce qu'on ne ferait pas mieux de l'arrêter en attendant de savoir ce que c'est ? dit-il finalement.

— Surtout pas, dit Arnold. Quoi que ça puisse être, ça doit valoir de l'argent.

Allumant son bec Bunsen, il remplit d'eau distillée un tube à essai et se mit au travail.

Gregor haussa les épaules. Il avait l'habitude des trouvailles farfelues de son associé, destinées à assurer leur fortune. Depuis qu'ils avaient fondé l'A.A.A. Ace, Arnold cherchait à brûler les étapes. Cela se traduisait généralement par une perte d'argent et un supplément de travail, mais Arnold ne se décourageait pas pour autant.

En tout cas, pensa Gregor, cela apportait au moins de l'imprévu dans leur existence. Il s'assit à son bureau et se plongea dans une nouvelle réussite compliquée.

Pendant les heures qui suivirent, le silence régna dans la pièce. Arnold travaillait avec ardeur, ajoutant des réactifs chimiques, transvasant des précipités, contrôlant ses résultats au moyen de plusieurs gros volumes empilés sur son bureau.

Gregor sortit et revint avec du café et des sandwiches. Quand il eut mangé, il se mit à marcher de long en large, tout en regardant le flot de poussière grise que la machine continuait de déverser sur le plancher.

Le ronronnement de la machine augmentait régulièrement, et son débit s'accroissait en proportion.

Une heure après avoir déjeuné, Arnold se redressa.

— Ça y est ! s'écria-t-il.

— Alors, qu'est-ce que c'est que cette camelote ? demanda Gregor, qui pensa que peut-être, pour une fois, Arnold avait mis dans le mille.

— C'est du Tangreese, répondit Arnold en regardant son associé.

— Du Tangreese, hein ?

— Exactement.

— Voudriez-vous avoir la bonté de m'expliquer ce qu'est le Tangreese ?

— Je pensais que vous le saviez. Le Tangreese est l'aliment de base du peuple meldgien. Je crois qu'un Meldgien adulte en consomme plusieurs tonnes par an.

— Ainsi, c'est de la nourriture.

Gregor jeta sur l'épaisse poudre grise un regard plein de respect. Une machine capable de débiter de la nourriture sans arrêt, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, était une véritable mine d'or. D'autant plus qu'elle ne nécessitait ni carburant ni entretien.

Arnold compulsait déjà l'annuaire téléphonique.

— Voilà, nous y sommes.

Il forma un numéro.

— Allô ? La Compagnie d'Alimentation Interstellaire ? Pouvez-vous me passer votre directeur ? Comment ? Il n'est pas là ? Alors, passez-moi le sous-directeur. Il s'agit d'une affaire importante... Impossible ? Bon, alors voici ce dont il s'agit. J'ai la possibilité de vous fournir une quantité presque illimitée de Tangreese, l'aliment de base des Meldgiens. C'est cela. Je savais que cela vous intéresserait. Oui, je reste à l'appareil.

Rayonnant, Arnold se tourna vers Gregor.

— Cette Société pense qu'elle peut... Oui ? Oui, monsieur, c'est bien cela. Le Tangreese vous intéresse ? Parfait, splendide !

Gregor s'approcha de l'appareil, essayant d'entendre ce que l'on disait à l'autre bout du fil. Arnold l'écarta d'un geste.

— Le prix ? Eh bien, quel est le prix courant sur le marché ? Oh ! Eh bien, cinq dollars la tonne, ce n'est pas très cher, mais je suppose que... Quoi ? vous offrez cinq *cents* par tonne ? Mais c'est une plaisanterie !

Gregor s'éloigna du téléphone et se laissa tomber lourdement sur une chaise. Avec apathie, il entendit Arnold qui disait :

— Oui, oui. Eh bien j'ignorais cela. Je vois. Merci.

Arnold raccrocha.

— Il semble, dit-il, que la demande de Tangreese soit faible sur la Terre. Il n'y a pas plus d'une cinquantaine de Meldgiens ici, et le coût

du transport vers la périphérie Nord de la Galaxie est prohibitif.

Gregor haussa les sourcils et regarda le Producteur. Apparemment, il avait trouvé son régime normal, car le Tangreese en sortait comme de l'eau sous pression. Il y avait de la poudre grise partout dans la pièce. Sa hauteur atteignait vingt centimètres en face de la machine.

— Cela n'a pas d'importance, nous arriverons bien à le vendre, dit Arnold. On doit pouvoir s'en servir pour quelque chose d'autre.

Il retourna à son bureau et ouvrit plusieurs autres gros volumes.

— En attendant, ne pourrions-nous pas l'arrêter ? demanda Gregor.

— Il n'en est pas question, dit Arnold. C'est *gratuit*, l'oubliez-vous ? C'est de l'argent qui sort de cette machine.

Il se plongea dans ses livres. Gregor se remit à marcher de long en large, mais cela lui fut rendu difficile par l'épaisse couche de Tangreese dans laquelle il enfonçait jusqu'aux chevilles. Il se laissa tomber sur sa chaise, se demandant pour quelle raison il n'avait pas choisi le jardinage comme spécialité.

Lorsque le soir arriva, la poussière grise s'amoncelait dans la pièce sur un mètre d'épaisseur. Plusieurs stylos, des crayons et un porte-documents ainsi qu'un meuble bas étaient déjà ensevelis, et Gregor se demandait si le plancher n'allait pas s'effondrer sous le poids. Il avait dû se frayer un chemin vers la porte, en utilisant une corbeille à papiers en guise de pelle.

Finalement, Arnold referma ses livres, avec une expression de satisfaction sur le visage.

— Il y a une autre utilisation, dit-il.

— Laquelle ?

— On peut se servir du Tangreese comme matériau de construction. Après quelques semaines d'exposition à l'air, il prend la dureté du granit, vous savez.

— Non, je ne savais pas.

— Appelez une Société de Construction au téléphone. Nous allons nous occuper de ça tout de suite.

Gregor appela la Société de Construction Toledo-Mars et expliqua à un certain Mr O'Toole qu'il pouvait lui fournir une quantité pratiquement illimitée de Tangreese.

— Du Tangreese ? dit O'Toole. Ce n'est pas très apprécié de nos jours comme matériau de construction. La peinture n'y adhère pas.

— J'ignorais cela, répondit Gregor, l'air malheureux.

— C'est comme ça. Mais vous devez avoir un autre débouché. Il y a une race bizarre qui se nourrit de Tangreese. Pourquoi n'essayez-vous pas de...

— Nous préférons le vendre comme matériau de construction, dit Gregor.

— Eh bien ! je suppose que nous pouvons vous l'acheter. Nous bâtissons toujours des constructions à bon marché. Je vous en offre quinze par tonne.

— Dollars ?

— *Cents*.

— Je vais y réfléchir, dit Gregor. Je vous tiendrai au courant.

Son associé s'était mis à hocher la tête d'un air avisé en entendant l'offre.

— C'est parfait. Nous pouvons supposer que notre machine produira dix tonnes de poudre à l'heure, jour après jour, année après année. Voyons voir... (Il manœuvra rapidement sa règle à calculer.) Ça représente environ cinq cent cinquante dollars par an. Ce n'est pas le Pérou, mais ça paiera toujours notre loyer.

— Mais nous ne pouvons pas laisser ça ici ! dit Gregor en regardant avec inquiétude la couche de Tangreese qui augmentait sans cesse d'épaisseur.

— Non, bien sûr. Nous trouverons bien un terrain à la campagne où l'installer. Ils pourront prendre livraison de la marchandise à leur convenance.

Gregor appela O'Toole et lui dit qu'il serait heureux de conclure l'affaire avec lui.

— Parfait, répondit O'Toole. Vous savez où se trouve notre usine. Apportez votre poudre quand vous voudrez.

— *Nous*, l'apporter ? Je pensais que vous...

— À quinze *cents* la tonne ? Nous vous faisons une faveur en vous en débarrassant. C'est à vous de la transporter.

— Mauvais, ça, dit Arnold quand Gregor eut raccroché. Le coût du transport...

— ... dépassera largement quinze *cents* par tonne, dit Gregor. Vous feriez mieux d'arrêter cet engin jusqu'à ce que nous ayons pris une décision.

Arnold s'avança avec difficulté vers le Producteur.

— Voyons, dit-il. Pour l'arrêter, il faut que j'utilise la Clé Laxienne. Il scruta avec attention l'avant de la machine.

— Alors, allez-y. Qu'est-ce que vous attendez ? dit Gregor.

— Une minute.

— L'arrêtez-vous, oui ou non ?

Arnold se redressa et émit un petit rire embarrassé.

— Ce n'est pas si facile, dit-il.

— Pourquoi ?

— Il faut une Clé Laxienne pour l'arrêter. Or, je n'ai pas l'impression que nous en possédions une.

Les heures qui suivirent furent entrecoupées d'appels téléphoniques

frénétiques à travers tout le pays. Gregor et Arnold appelèrent les musées, les instituts de recherches, les sections archéologiques des facultés et tous les organismes auxquels ils pensèrent. Personne n'avait jamais vu de Clé Laxienne. On n'avait même jamais entendu dire que quelqu'un en eût trouvé une.

En désespoir de cause. Arnold appela Joe, le brocanteur interstellaire, dans son hangar à l'autre bout de la ville.

— Non, j'ai pas de Clé Laxienne, dit Joe. Pourquoi pensez-vous que je vous ai vendu ce machin pour trois fois rien ?

Ils raccrochèrent le téléphone et s'entre-regardèrent. Le Producteur Spontané meldgien continuait de déverser avec entrain son Tangreese inutilisable. Deux chaises et un radiateur avaient maintenant disparu sous l'amoncellement de poudre, dont le niveau atteignait presque celui des plateaux des bureaux.

— C'est vraiment un truc formidable pour gagner de l'argent, dit Gregor.

— Nous finirons bien par trouver quelque chose.

— Nous ?

Arnold retourna à ses livres et passa le reste de la nuit à chercher une autre utilisation du Tangreese. Gregor, pendant ce temps, s'employa à charrier la poudre grise dans le hall, afin d'empêcher que son bureau ne soit complètement submergé.

Quand vint le matin, le soleil pénétra gaiement par leur fenêtre à travers la pellicule de poudre grise qui adhéraït aux carreaux. Arnold se leva et bâilla.

— Pas de chance, on dirait, dit Gregor.

— Non, pas de chance.

Gregor sortit pour aller chercher du café. Quand il revint, le gérant de l'immeuble et deux impressionnants policiers rougeauds étaient aux prises avec Arnold.

— Vous allez débarrasser mon hall de tout ce sable ! hurlait le gérant.

— Parfaitement. Et il y a un arrêté qui interdit l'installation d'une usine dans un quartier commercial, ajouta l'un des policiers rougeauds.

— Ceci n'est pas une usine, expliqua Gregor. C'est un Producteur Spontané meldg...

— Et moi, je prétends que c'est une usine, coupa le policier. Et je vous ordonne d'arrêter ça immédiatement.

— C'est là qu'est le hic, dit Arnold. Nous n'arrivons pas à arrêter cette machine.

— Vous ne pouvez pas ? (Le policier jeta aux deux hommes un regard soupçonneux.) Vous vous moquez de moi ? Je répète que je vous *ordonne* d'arrêter ça.

— Monsieur l'agent, je vous jure que...

— Écoutez-moi, gros malin. Je reviendrai dans une heure d'ici. Je veux que cette machine soit arrêtée et que vous ayez débarrassé le hall de toute cette cochonnerie, sinon je vous colle un procès-verbal.

Les trois hommes tournèrent le dos et s'éloignèrent.

Gregor et Arnold se regardèrent, puis regardèrent le Producteur Spontané. Le Tangreese avait maintenant recouvert les bureaux et son niveau continuait de s'élever.

— Sacré bon Dieu ! s'exclama nerveusement Arnold. Il *doit* y avoir une solution. Il doit y avoir un marché ! Ça ne nous coûte rien, je vous l'ai dit. Chaque grain de cette poudre ne nous coûte rien, rien, rien !

— Calmez-vous, dit Gregor, en secouant la tête pour faire tomber le Tangreese qui saupoudrait sa chevelure.

— Ne comprenez-vous pas ? Lorsqu'on obtient un produit gratuitement, en quantité illimitée, il est *impossible* qu'on ne lui trouve pas une application.

La porte s'ouvrit et un homme grand et maigre, vêtu d'un complet sombre d'homme d'affaires, pénétra dans le bureau. Il tenait à la main un petit appareil à l'aspect complexe.

— Ainsi, c'est bien *ici*, dit-il.

Un espoir insensé s'empara soudain de Gregor.

— Est-ce que c'est une Clé Laxienne ? demanda-t-il.

— Une clé quoi ? Non, je suppose que non, dit l'homme. Ça, c'est un drainomètre.

— Oh ! dit Gregor.

— Et j'ai l'impression qu'il m'a conduit à la source des ennuis, dit l'homme. À propos, mon nom est Carstairs.

Il balaya la poussière qui s'était accumulée sur le bureau de Gregor, fit une dernière lecture sur son drainomètre, et se mit à remplir un formulaire imprimé.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Arnold.

— J'appartiens à la Compagnie Métropolitaine d'Énergie, dit Carstairs. Depuis hier midi environ, nous observons un drainage énorme d'énergie sur nos réseaux électriques. L'importance de ce siphonnage est telle que nous avons estimé nécessaire d'en rechercher l'origine.

— Et ça vient d'ici ? demanda Gregor.

— Oui, de cette machine que vous avez là, dit Carstairs. (Il acheva de remplir son imprimé, le plia et le mit dans sa poche.) Merci pour votre coopération. Vous recevrez notre facture, naturellement.

Il ouvrit la porte avec difficulté, puis se retourna et jeta un dernier regard au Producteur Spontané.

— Cela doit produire quelque chose de grande valeur pour justifier

une telle dépense d'énergie, dit-il. Qu'est-ce que c'est ? De la poudre de platine ?

Il sourit, hocha la tête avec amabilité et disparut.

Gregor se tourna vers Arnold.

— Énergie gratuite, hein ?

— Eh bien, dit Arnold, je suppose que la machine emprunte son énergie à la source la plus proche.

— C'est ce que je vois. Elle emprunte son énergie à l'air, à l'espace et au soleil. Et aussi aux lignes de la compagnie d'électricité, s'il y en a à proximité.

— On le dirait. Mais le principe de base...

— Au diable le principe de base ! hurla Gregor. Nous ne pouvons pas arrêter cette satanée machine sans Clé Laxienne, personne ne possède de Clé Laxienne, nous sommes submergés par une poudre inutilisable que nous n'avons même pas les moyens de transporter, et nous sommes probablement en train de consommer autant d'énergie qu'un soleil qui se change en nova !

— Il doit y avoir une solution, dit Arnold d'un ton maussade.

Les pensées de Gregor se tournèrent tristement vers leur compte en banque fondant. Ils avaient retiré quelque profit de leurs deux dernières affaires, mais il se convertissait rapidement en poudre grise. Et il n'y avait rien qu'il pût faire. Arnold était son associé. Ils étaient arrivés ensemble à ce point, autant valait-il qu'ils poursuivent leur route ensemble.

Arnold s'assit à l'endroit où il estimait que se trouvait son bureau et se couvrit les yeux avec les mains.

Un coup sourd ébranla la porte et des voix furieuses se firent entendre à l'extérieur.

— Fermez la porte à clé, dit Arnold.

Gregor donna un tour de clé. Arnold réfléchit quelques instants, puis il se leva.

— Tout n'est pas perdu, dit-il. Cette machine sera malgré tout l'instrument de notre fortune.

— Contentons-nous de la détruire, dit Gregor. Jetons-la dans l'océan ou ailleurs.

— Non ! J'ai enfin trouvé ! Venez. Allons mettre notre astronef en service.

Les jours suivants se passèrent dans l'agitation pour l'A.A.A. Ace. Il leur fallut engager des hommes, à des prix exorbitants, pour débarrasser l'immeuble du Tangreese. Puis se posa un problème ardu : introduire dans l'astronef le Producteur Spontané, qui continuait de déverser des flots de poudre grise. Mais, en définitive, toutes les difficultés furent surmontées. La machine fut installée dans la cale,

qu'elle se mit à remplir rapidement de Tangreese, et le vaisseau, quittant le système, fonça à pleine puissance vers les espaces extérieurs.

— C'est de la simple logique, expliqua plus tard Arnold. Évidemment, il n'y a aucun débouché pour le Tangreese sur la Terre. Par conséquent, ce n'était pas la peine d'essayer de le vendre là-bas. Tandis que sur la planète Meldge...

— Je n'aime pas ça, dit Gregor.

— Cela ne peut pas rater. Le coût du transport du Tangreese vers Meldge est trop élevé. Mais nous sommes en train d'y amener notre installation de production. Nous pourrions y déverser un flot constant de camelote.

— Supposons que les cours soient très bas, objecta Gregor.

— Jusqu'à quel taux peuvent-ils descendre ? Cette poudre est l'équivalent du pain pour les Meldgiens. C'est la base de leur alimentation. Comment pourrions-nous ne pas réussir ?

Après deux semaines passées dans l'espace, la planète Meldge apparut sur l'écran de vision du vaisseau. Il était temps. Le Tangreese avait complètement envahi la cale. Ils l'avaient fermée hermétiquement, mais la pression augmentante menaçait de faire exploser les parois du vaisseau. Ils avaient évacué chaque jour, dans l'espace, des tonnes de poudre, mais cette opération prenait du temps, et cela entraînait une grande déperdition de chaleur et d'air.

Lorsqu'ils amorcèrent leur descente en spirale vers Meldge, le vaisseau était bourré à craquer de Tangreese, leur réserve d'oxygène épuisée et ils étaient littéralement gelés.

À peine eurent-ils atterri qu'un imposant fonctionnaire des douanes à la peau orange monta à bord.

— Soyez les bienvenus, dit-il. Il est rare que des visiteurs viennent sur notre insignifiante petite planète. Avez-vous l'intention de demeurer longtemps ici ?

— C'est probable, répondit Arnold. Nous venons pour monter une affaire.

— Excellent ! dit le douanier avec un sourire radieux. Notre planète a besoin de sang nouveau, d'entreprises nouvelles. Puis-je vous demander quelle est votre partie ?

— Nous venons vous vendre du Tangreese, l'aliment de base de...

Le visage du douanier s'assombrit.

— Vous venez vendre quoi ?

— Du Tangreese. Nous disposons d'un Producteur Spontané.

Le douanier appuya sur le bouton qui se trouvait au centre d'un cadran fixé à son poignet.

— Je suis désolé, mais il vous faut repartir immédiatement.

— Mais nous avons des passeports, un certificat de dédouanement...

— Et nous, nous avons nos lois. Vous devez quitter immédiatement notre planète, en emportant votre Producteur Spontané avec vous.

— Écoutez-moi, dit Gregor. La libre entreprise est bien autorisée sur cette planète ?

— Pas en ce qui concerne le Tangreese.

Un bruit ferraillant se fit entendre à l'extérieur et une douzaine de chars d'assaut firent irruption sur le spatiodrome et se placèrent en cercle autour du vaisseau. Le douanier marcha jusqu'au sas et entreprit de descendre l'échelle.

— Attendez ! cria Gregor avec désespoir. Je suppose que vous craignez une concurrence déloyale. Eh bien, acceptez notre Producteur Spontané comme cadeau.

— Non ! rugit Arnold.

— Si ! Sortez-le du vaisseau et prenez-le. Vous vous en servirez pour nourrir votre peuple. Plus tard, vous n'aurez qu'à nous élever une statue.

Un second peloton de blindés apparut. Au-dessus, une escadrille d'antiques avions à réaction se mit à virevolter.

— Allez-vous-en de cette planète ! cria le douanier. Croyez-vous vraiment que vous pouvez vendre du Tangreese sur Meldge ? Regardez donc autour de vous !

Ils regardèrent. Le spatiodrome était gris de poussière, et les constructions étaient de la même couleur grise, sans peinture nulle part. Au-delà s'étendaient des champs du même gris monotone, qui rejoignaient à l'horizon une chaîne de montagnes grises.

De tous côtés, aussi loin que portait le regard, tout était gris Tangreese.

— Voulez-vous dire, demanda Gregor, que la planète tout entière...

— Trouvez la réponse vous-mêmes, dit le douanier en continuant de descendre les barreaux de l'échelle. La Vieille Science trouve son origine ici, et il y a toujours des imbéciles qui persistent à vouloir se servir de ses réalisations. Maintenant allez-vous-en, et vite.

À mi-hauteur de l'échelle, il hésita.

— Toutefois, dit-il, si un jour vous mettez la main sur une Clé Laxienne, revenez. Ce sera dix statues que nous érigerons en votre honneur !

Richard MATHESON

Cycle de survie

Né en 1926 aux États-Unis, Richard Matheson fit ses débuts dans The Magazine of Fantasy and Science-Fiction en 1950 avec Journal d'un monstre, un récit d'horreur, pensait-il. Il fut surpris de l'impact que ce texte eut sur les amateurs de S-F qui virent en lui une extraordinaire histoire de mutant. Il comprit alors que la science-fiction pouvait permettre de renouveler les grands thèmes du fantastique.

En 1954 il publia son premier roman, Je suis une légende, qui raconte les efforts pour survivre du dernier homme « normal » de la Terre face à une humanité devenue vampire. Récit fantastique, dira-t-on. Non, car l'auteur justifie ce postulat par une mutation explicable scientifiquement, et bientôt se pose le problème de la normalité : qui est le monstre, l'homme seul ou le reste de la population ? Ce roman fut porté à l'écran sous le titre Le Survivant, avec Charlton Heston. Deux ans plus tard, Matheson écrivit L'Homme qui rétrécit, l'histoire d'un humain devenu invisible à l'œil nu, dont il rédigea lui-même l'adaptation pour le grand écran.

Une carrière cinématographique s'ouvrit alors à lui, et il devint aussi scénariste de plusieurs séries télévisées (The Twilight Zone puis Star Trek). Tout comme les grands auteurs du roman noir, tels Dashiell Hammett ou Horace MacCoy, le 7^e Art accapara alors tellement Richard Matheson qu'il n'eut plus le temps d'écrire pour son plaisir. Ses livres se firent rares : on peut citer La Maison des damnés (1971) et Le Jeune Homme, la Mort et le Temps (1975).

Lors de la parution de Cycle de survie dans la revue Fiction en 1956, la rédaction reçut un abondant courrier de lecteurs furieux : ils n'avaient rien compris à ce texte ! Les ellipses et les sous-entendus de la S-F sont maintenant plus familiers du public, et je pense que vous conviendrez avec moi que cette nouvelle ultra concise, où chaque mot, chaque initiale compte, est un récit d'anthologie par excellence.

Et ils se tinrent au pied des tours de cristal, dont les surfaces polies, tels de scintillants miroirs, réfléchissaient l'embrasement du couchant jusqu'à transformer la ville entière en lave incandescente.

Ras glissa un bras autour de la taille de sa bien-aimée.

— Heureuse ? demanda-t-il, avec tendresse.

— Oh ! oui, exhala-t-elle. Ici, dans notre cité merveilleuse où tout n'est à jamais que paix et bonheur, comment serait-il permis de n'être pas heureuse ?

De l'horizon le soleil épandit sa bénédiction rose sur leur douce étreinte.

[FIN]

Le claquement de la machine s'arrête. Il replie ses doigts comme des fleurs qui se referment et clôt les paupières. Un vin vieux, cette prose. Quel étourdissant effet sur les papilles gustatives de son esprit. « J'y suis arrivé encore une fois, pense-t-il. Nom d'un petit bonhomme, j'y suis arrivé encore une fois. »

Il se laisse nager dans la satisfaction, puis refait surface. Il calibre le nombre de mots, adresse l'enveloppe, y insère le manuscrit, pèse le tout, appose les timbres et cache. Encore une brève plongée dans les vagues du délice, et en route pour la boîte aux lettres.

Il est presque midi lorsque Richard Allen Shaggley se met à descendre la rue silencieuse, avec son pardessus râpé. Il se hâte de sa démarche boitillante, de crainte de manquer la levée. *Ras et la Cité de Cristal* est du travail trop supérieur pour attendre seulement un jour. Il faut que le rédacteur en chef l'ait sur-le-champ. C'est une vente certaine.

Contournant le trou géant en forme d'entonnoir où des tuyaux s'entremêlent (*quand, nom d'un petit bonhomme, finiraient-ils de réparer ces sacrées canalisations ?*), il clopine du plus vite qu'il peut, le cœur vibrant, les doigts crispés sur l'enveloppe.

Midi. Il arrive à la boîte aux lettres et cherche anxieusement du regard le facteur. Celui-ci n'est pas en vue. Un soupir de soulagement sort de ses lèvres. Le visage en feu, Richard Allen Shaggley écoute le bruit sourd que fait l'enveloppe en heurtant le fond de la boîte.

Le pas traînant, l'heureux auteur s'éloigne en proie à une quinte de toux.

En grinçant légèrement des dents et en pestant contre ses jambes, Al remonte d'une démarche lourde la rue silencieuse, sa sacoche de cuir pesant à son épaule fatiguée. « On devient vieux, pense-t-il, et je n'ai plus la voiture. Avec ces rhumatismes dans les jambes, c'est dur de faire la tournée. »

À midi quinze, il atteint la boîte aux lettres verte et sort les clés de sa poche. Se penchant avec effort, il ouvre et se saisit de son contenu.

Un sourire détend son visage au rictus douloureux et il hoche la tête une fois en soulevant sa casquette. Encore un récit de Shaggley. À expédier sans retard. Voilà un homme qui savait écrire.

Se redressant avec un gémissement, Al met l'enveloppe dans sa sacoche, referme la boîte, puis s'en va en cheminant péniblement, sans cesser de sourire. « Ça vous rend fier, pense-t-il, de transporter ses manuscrits ; même quand les jambes vous font mal. »

Al était un fanatique de Shaggley.

En rentrant de déjeuner cet après-midi-là, peu après trois heures, Rick trouve sur son bureau une note de sa secrétaire.

Il lit :

Nouveau manuscrit de Shaggley juste arrivé. Une splendeur. N'oubliez pas que R. A. le veut dès que vous l'aurez terminé. S.

Le visage du rédacteur en chef s'illumine de délice. Au beau milieu d'une journée au calme plat, nom d'un petit bonhomme, une manne tombée du ciel ! Il se laisse aller dans son fauteuil de cuir, tout sourires, et réprime son geste pour se saisir du crayon rouge (rien à corriger sur un texte de Shaggley !). Puis il sort le manuscrit de l'enveloppe et laisse retomber celle-ci sur la plaque de verre fendue qui couvre son bureau. Un nouveau Shaggley... quelle chance ! Nom d'un petit bonhomme, R. A. allait être aux anges(2).

Il lit les premières lignes, instantanément absorbé, et un transport s'empare de lui. En retenant son souffle, il plonge dans le récit comme dans un océan. Quel rythme harmonieux, quel art de l'évocation ! Ce que c'était que de savoir écrire. Distraitement, il frotte de la main la manche de veste de son complet pied-de-poule, pour en chasser de la poussière de plâtre.

Tandis qu'il lit, le vent se lève encore, faisant voler ses cheveux filasse, souffletant son front de vagues tièdes. Inconsciemment, il porte sa main à sa joue et suit délicatement du doigt la cicatrice qui trace une ligne livide de son menton à sa tempe.

Le vent redouble de force. Il gémit comme un cor d'harmonie tout en éparpillant sur la moquette détrempée des feuilles de papier aux bords jaunis. Avec un mouvement d'humeur, Rick jette un regard furieux à la fissure béante qui parcourt le mur (*quand donc, nom d'un petit bonhomme, ces travaux seraient-ils terminés ?*), puis il revient au manuscrit de Shaggley et en reprend la lecture avec une joie renouvelée.

Quand il a enfin terminé, il essuie du doigt une larme d'émotion douce-amère et presse la touche d'un appareil d'intercommunications.

— Un autre chèque pour Shaggley, ordonne-t-il, et il jette par-

dessus son épaule la touche brisée.

À trois heures et demie, il apporte le manuscrit au bureau de R. A. et le laisse là.

À quatre heures, l'éditeur passe du rire aux pleurs tout en le lisant avec fièvre, tandis que ses doigts noueux grattent la surface irrégulière de son crâne dénudé.

Le vieux Dick Allen au dos bossu tape l'histoire de Shaggley à la linotype ce même après-midi, la vue brouillée de larmes de joie sous sa visière et la gorge secouée d'une toux liquide, que domine le bourdonnement de sa machine.

L'histoire arrive au kiosque peu après six heures. Le marchand à la joue balafnée la lit six fois de suite en piétinant sur ses jambes lasses, avant de se décider à contrecœur à la mettre en vente.

À six heures et demie, le long de la rue, descend en clopinant le petit homme chauve. « Enfin le repos bien gagné après une dure journée », pense-t-il en s'arrêtant au kiosque du coin pour acheter de quoi lire.

Il regarde, bouche bée. Nom d'un petit bonhomme, une nouvelle histoire de Shaggley ! Quelle chance !

Et l'unique exemplaire. Il laisse sur le comptoir vingt-cinq cents pour le marchand qui n'est pas là en ce moment.

Il rentre chez lui en traînant la jambe, au travers des ruines décharnées (*curieux, quand même, qu'ils n'aient pas encore remplacé ces immeubles consumés*), et il lit tout en marchant.

L'histoire est terminée avant qu'il arrive à domicile. Tout en dînant, il la relit une fois encore, secouant sa tête surmontée de protubérances pour mieux exprimer son admiration devant cette merveille de poésie, cette magie de l'écriture. « Cela m'inspire », songe-t-il.

Mais pas ce soir. Pour le moment, c'est l'heure de mettre de côté toutes les affaires : le couvercle sur la machine à écrire, le pardessus râpé, le complet pied-de-poule élimé, la perruque filasse, la visière, la casquette de facteur et la sacoche de cuir – chaque chose à sa place propre.

À dix heures il est endormi et rêve de champignons. Et, au matin, il se demande une fois de plus pourquoi les observateurs, dans les premiers temps, n'avaient rien voulu voir d'autre dans le Nuage qu'un simple champignon géant.

À six heures du matin Richard Allen Shaggley, la dernière bouchée de son breakfast avalée, est à sa machine à écrire.

Il commence à taper :

Voici l'histoire de la rencontre de Ras avec la belle prêtresse de Shaggley, et de ce qui fut leur amour.

Arthur C. CLARKE

L'étoile

Né dans le Somerset, en Angleterre, en 1917, Arthur C. Clarke vit depuis de nombreuses années au Sri Lanka. Adolescent, il avait deux passions : l'astronomie et la science-fiction. Après des études scientifiques il devint membre de la *British Interplanetary Society* dont il fut le président en 1946-1947 et de 1950 à 1953. C'est également en 1946 que parut son premier texte de S-F dans *Astounding*. Il n'a pas cessé d'écrire depuis, bien qu'annonçant à chaque nouvel ouvrage que ce sera son dernier !

Clarke était un auteur déjà connu lorsqu'il écrivit, en collaboration avec Stanley Kubrick, le scénario du film 2001, l'Odyssée de l'espace, puis rédigea le roman éponyme. Il avait pris pour point de départ sa nouvelle *La Sentinelle*, parue bien des années auparavant dans la revue *New Worlds*, qui s'arrêtait à la découverte du monolithe sur la lune.

Parallèlement à son activité d'auteur de S-F, Clarke a publié de nombreux ouvrages de vulgarisation scientifique, tout particulièrement dans le domaine de la conquête spatiale où il se montra bon prophète. Ainsi le module lunaire qu'il décrivit au cours des années 1950 se trouva être une préfiguration exacte du LEM tripode utilisé plus tard par la NASA.

L'œuvre romanesque de Clarke peut être divisée en deux périodes : Les Enfants d'Icare (1950) et La Cité et les Astres (1956) d'abord, puis tous les titres qui suivirent *Rendez-vous avec Rama* (1973). Il faut en particulier retenir 2010, 2061 et 3001, les trois suites à 2001, l'Odyssée de l'espace. Son dernier roman, 10 sur l'échelle de Richter, écrit en collaboration avec Mike McQuay, est une anticipation à court terme qui raconte le big one, le grand tremblement de terre qui doit un jour engloutir la Californie.

Le Vatican est à trois mille années-lumière. Longtemps j'ai cru que cet espace n'avait aucun pouvoir sur la Foi. Tout comme je croyais que les cieux proclamaient la gloire de l'œuvre divine. Mais à présent que j'ai vu cette œuvre, ma foi est sérieusement ébranlée.

Je contemple le crucifix accroché à la paroi de la cabine, au-dessus de l'ordinateur Mark VI, et pour la première fois de ma vie je me demande si ce n'est rien de plus qu'un symbole vide de sens.

Je n'en ai encore parlé à personne, mais la vérité ne peut être dissimulée. Tout est là, à la disposition de chacun, enregistré sur des kilomètres de bandes magnétiques, des milliers de photographies que nous rapportons sur Terre. D'autres savants sauront les interpréter aussi facilement que moi, et mieux sans doute. Je ne suis pas de ceux qui pardonnent cette transgression de la Vérité qui a bien souvent été reprochée à mon Ordre, dans les temps anciens.

L'équipage est déjà bien assez déprimé, et je me demande comment nos hommes prendront cette ultime ironie du sort. Bien rares sont ceux qui ont une quelconque foi religieuse, et cependant il ne leur plaira guère d'utiliser cette arme finale dans leur campagne contre moi, cette guerre personnelle, sans méchanceté mais profondément grave, qu'ils livrent depuis notre départ de la Terre. Cela les amuse d'avoir pour chef astrophysicien un jésuite : le Dr Chandler, par exemple, ne s'en est jamais remis (pourquoi les médecins sont-ils tous des athées ?). Il lui arrive de venir me rejoindre sur le pont supérieur, où les lumières sont toujours voilées afin que les étoiles brillent dans tout leur éclat. Il s'approche de moi dans la pénombre et se plante devant le grand hublot ovale pour contempler les cieux qui tournoient lentement autour de nous, tandis que notre vaisseau pivote, emporté par l'effet résiduel que nous n'avons pas pris la peine de corriger.

— Eh bien, mon père, dit-il alors, on dirait que nous plongeons dans l'infini, et il se peut que *Quelque Chose* l'ait créé. Mais jamais je ne pourrai comprendre comment vous pouvez croire que ce *Quelque-Chose* s'intéresse à nous et à notre pauvre petite planète.

Ainsi commencent nos discussions, tandis que nous contemplons les étoiles et les nébuleuses qui tourbillonnent dans le silence de l'infini, derrière la paroi de plastique transparent du hublot.

C'est, je crois, l'incongruité apparente de ma position qui... qui amuse, oui, l'équipage. En vain je rappelle mes trois articles de l'*Astronomical Journal*, les cinq autres publiés dans le *Bulletin Mensuel de la Société Royale Astronomique*. Je leur répète que notre Ordre a toujours été célèbre pour ses travaux scientifiques. Sans doute sommes-nous bien peu nombreux aujourd'hui, mais depuis le XVIII^e siècle nous avons largement contribué aux progrès de

l'astronomie et de la géophysique.

Mon rapport sur la Nébuleuse du Phénix va-t-il mettre fin à nos mille ans d'Histoire ? Je crains fort qu'il ne détruise bien plus que cela.

J'ignore qui a ainsi baptisé cette Nébuleuse, dont le nom me paraît bien mal choisi. S'il contient une prophétie, elle ne saurait se vérifier avant plusieurs milliers de millions d'années. Le mot même de nébuleuse prête à confusion car il s'agit d'un objet bien plus infime que ces prodigieux nuages de brume – la matière des étoiles à naître – qui s'éparpillent le long de la Voie Lactée. À l'échelle cosmique, il ne fait pas de doute que la Nébuleuse du Phénix soit une minuscule poussière, une coquille de gaz ténue entourant une seule étoile.

Ou ce qu'il reste d'une étoile...

Le portrait d'Ignace de Loyola qu'a gravé Rubens semble se moquer de moi, depuis l'endroit où il est accroché au-dessus des graphiques du spectrophotomètre. Qu'auriez-vous pensé, mon père, de ce savoir qui m'est venu, si loin du petit monde qui était votre seul univers ? Votre foi aurait-elle résisté au défi, alors que la mienne en est incapable ?

Votre regard se perd dans le lointain, mon père, mais j'ai parcouru des distances que vous ne pouviez imaginer quand vous avez fondé notre Ordre il y a mille ans. Jamais aucun vaisseau d'exploration ne s'est autant éloigné de la Terre ; nous nous trouvons à présent aux frontières de l'univers connu. Nous étions partis à la recherche de la Nébuleuse du Phénix, nous l'avons trouvée et nous revenons avec notre fardeau de connaissances. J'aimerais pouvoir m'en décharger, mais je vous appelle en vain du fond des siècles et des années-lumière qui nous séparent.

Sur cette gravure vous tenez un livre à la main, sur lequel on peut lire *Ad Majorem Dei Gloriam*, mais c'est un message auquel je ne puis plus croire. Y croiriez-vous, vous-même, si vous pouviez voir ce que nous avons découvert ?

Nous savions, naturellement, ce qu'était la Nébuleuse du Phénix. Tous les ans, dans *notre* seule galaxie, plus d'une centaine d'étoiles explosent et brillent durant quelques heures ou quelques jours, d'un éclat mille fois plus vif que la normale, avant de sombrer dans la mort et l'obscurité. Ce sont les novae ordinaires, les catastrophes banales de l'univers. Depuis le début de mes travaux à l'observatoire lunaire j'ai relevé les spectrogrammes et les courbes de luminosité de dizaines de ces étoiles.

Mais trois ou quatre fois en mille ans, il se produit un phénomène à côté duquel la nova n'est rien.

Quand une étoile devient une supernova, elle peut pendant un moment briller d'un éclat plus vif que tous les soleils de la galaxie

réunis. Les astronomes chinois ont observé cela en 1054, sans comprendre ce qu'ils voyaient. Cinq siècles plus tard, en 1572, une supernova a fulguré dans la constellation de Cassiopée, avec tant de luminosité qu'on a pu la distinguer en plein jour. Depuis, en mille ans, il y en a eu trois autres.

Notre mission était d'explorer les restes de ce genre de catastrophe, de découvrir les événements qui l'avaient provoquée et, si possible, de trouver leurs causes. Nous franchissions lentement les couches de gaz concentriques qui avaient jailli six mille ans auparavant et qui continuaient de fuser. Ils étaient encore brûlants et diffusaient une éblouissante lumière violette, mais bien trop ténue pour nous causer quelque dommage. Quand l'étoile avait explosé, ses couches extérieures avaient été repoussées vers de plus hautes altitudes, à une telle vitesse qu'elles avaient complètement échappé à la gravitation. À présent, elles formaient une coquille creuse assez vaste pour contenir mille systèmes solaires et, au centre, brûlait le minuscule objet fantastique qu'était devenue l'étoile, une planète blanche, naine, plus petite que la Terre, mais pesant un million de fois plus qu'elle.

Les couches de gaz lumineuses nous environnaient, bannissant la nuit normale des espaces intersidéraux. Nous volions au centre d'une bombe cosmique qui avait explosé bien des millénaires plus tôt et dont les fragments incandescents continuaient de se séparer. L'incroyable puissance de l'explosion, le fait que les débris couvraient déjà un espace de plusieurs milliards de kilomètres de diamètre rendaient ce spectacle immobile. Il faudrait des siècles avant que l'œil puisse détecter le moindre mouvement dans ces tourbillons de gaz, et cependant l'on sentait mystérieusement leur turbulente expansion.

Nous avions rectifié notre trajectoire et nous dérivions à présent vers la petite étoile scintillant fièrement devant nous. Elle avait été jadis un soleil comme le nôtre mais elle avait gaspillé, en quelques heures, l'énergie qui aurait dû continuer de la faire briller pendant un million d'années. Elle n'était plus à présent qu'un pauvre lumignon qui économisait ses ressources comme pour se faire pardonner une jeunesse prodigue.

Personne ne s'attendait à découvrir des planètes. S'il y en avait eu avant l'explosion, elles avaient sûrement été calcinées, vaporisées, et leur substance perdue dans la destruction de la grande étoile. Malgré tout, nous poursuivîmes automatiquement nos recherches, comme chaque fois que nous approchions d'un soleil inconnu, et bientôt nous aperçûmes un monde minuscule tournant autour de l'étoile à une distance prodigieuse. Ce devait être le Pluton de ce système solaire disparu, orbitant aux frontières de la nuit, trop éloigné du soleil central pour avoir jamais connu la vie, et qui avait ainsi échappé au

sort des autres planètes perdues.

Le passage des feux incandescents avait brûlé ses roches et fondu l'atmosphère qui la recouvrait sans doute avant la catastrophe. Nous pûmes atterrir, et nous découvrîmes le Caveau.

Ceux qui l'avaient bâti s'étaient assurés qu'il ne pourrait manquer d'être repéré. Le monolithe indiquant son emplacement n'était plus qu'un moignon calciné mais les premières photographies prises de très haute altitude nous avaient appris que c'était là l'œuvre d'êtres intelligents. Un peu plus tard, nous détectâmes le champ de radioactivité à l'échelle d'un continent qui avait été enfoui dans le roc. Même si le pylône se dressant à l'entrée du Caveau avait disparu cela aurait survécu, comme un phare éternel et immuable braqué vers les étoiles. Notre vaisseau se dirigea vers cette cible gigantesque comme une flèche tirée d'une main sûre.

Le pylône, lors de sa construction, devait avoir plus d'un kilomètre de hauteur, mais à présent il n'était plus qu'une chandelle presque entièrement consumée. Il nous fallut une semaine pour forer ce rocher fondu, car nous ne possédions pas les instruments nécessaires à pareille tâche. Nous étions des astronomes, et non des archéologues, mais nous pouvions improviser. Notre programme originel était oublié car ce monument solitaire, érigé au prix de tant de labeur à la plus grande distance possible du soleil condamné, ne pouvait avoir qu'une seule signification : une civilisation sur le point de mourir avait voulu laisser un dernier témoignage et obtenir ainsi l'immortalité.

Il nous faudra des générations pour examiner tous les trésors enfermés dans le Caveau. *Ils* avaient eu amplement le temps de se préparer car leur soleil avait dû donner quelques avertissements bien des années avant l'explosion finale. Tout ce qu'ils désiraient préserver, tous les fruits de leur génie, ils l'avaient apporté dans ce monde lointain, avant la fin, dans l'espoir qu'une autre race le découvrirait et qu'ainsi ils ne seraient pas totalement oubliés.

Si seulement ils avaient eu un peu plus de temps ! Ils pouvaient voyager assez librement entre les planètes de leur propre soleil, mais ils n'avaient pas encore appris à franchir les espaces intersidéraux, et le système solaire le plus proche était à une centaine d'années-lumière.

Même s'ils n'avaient pas été d'une humanité aussi troublante, comme le montraient leurs sculptures, nous n'aurions pu nous défendre de les admirer et de pleurer leur sort. Ils ont laissé des milliers d'archives visuelles avec les machines permettant de les projeter, ainsi que des instructions graphiques détaillées grâce auxquelles il nous sera assez facile d'apprendre leur langage écrit. Nous avons examiné bon nombre de ces archives, et fait renaître, pour la première fois depuis six mille ans, la chaleur et la beauté d'une

civilisation qui, par bien des côtés, devait être supérieure à la nôtre. Peut-être n'ont-ils voulu laisser à la postérité que ce qu'ils avaient fait de mieux, et l'on ne peut les en blâmer. Mais leurs mondes étaient merveilleux, leurs villes construites avec une grâce qui égale tout ce que nous avons pu créer. Nous les avons observés, dans leurs travaux et leurs jeux, nous avons écouté leur langue musicale survivant aux millénaires. Je revois encore une de ces scènes, des enfants jouant sur une plage d'un étrange sable bleu, pataugeant dans l'eau comme le feraient des enfants sur notre Terre.

Et à l'horizon, plongeant dans la mer, le soleil encore chaud, amical et dispensateur de vie, qui va bientôt les trahir et réduire à néant tout ce paisible bonheur.

Si nous n'avions pas été aussi loin de chez nous, aussi vulnérables à la solitude, sans doute n'eussions-nous pas été aussi émus. Presque tous, nous avons déjà vu les ruines d'anciennes civilisations, sur d'autres mondes, mais jamais elles ne nous avaient aussi profondément affectés.

Cette tragédie était unique. D'autres races s'étaient éteintes, sur la Terre même, d'autres cultures avaient disparu, mais qu'une civilisation fût détruite aussi complètement dans la pleine fleur de son essor, sans laisser de survivants... comment pourrait-on concilier cela avec la miséricorde divine ?

Mes collègues m'ont posé cette question, et je leur ai répondu comme je l'ai pu. Peut-être aurais-je pu mieux faire, père Ignace, mais je n'ai rien trouvé dans les *Exercitia Spiritualia* qui puisse m'aider. Ce n'était pas un peuple diabolique. Je ne sais quels dieux ils adoraient, ni même s'ils en avaient. Mais je les ai vus au travers des millénaires, j'ai observé avec quel amour ils ont usé leurs dernières forces pour préserver la beauté de leur douce culture, à la lumière de leur soleil mourant.

Je devine les réponses que donneront mes collègues quand nous reviendrons sur Terre. Ils diront que l'univers n'a ni propos ni but, que puisque des centaines de soleils explosent chaque année dans notre galaxie, à cet instant précis quelque race disparaît dans les profondeurs de l'espace. Peu importe que cette race ait vécu dans le bien ou dans le mal car il n'y a pas de justice divine, *puisque Dieu n'existe pas*.

Cependant, ce que nous avons vu n'en est certes pas une preuve. Quiconque le prétend obéit à ses émotions et non à la logique. Dieu n'a nul besoin de se justifier. Celui qui a créé l'univers peut le détruire à son gré, sans avoir de comptes à rendre à sa créature. Ce serait de l'arrogance – dangereusement proche du blasphème – que de prétendre dire ce que Dieu a ou non le droit de faire.

Cela, je l'aurais accepté, bien qu'il soit douloureux de voir

disparaître dans les flammes des mondes et des hommes. Mais il vient un moment où la foi la mieux ancrée vacille et aujourd'hui, en contemplant mes calculs, je sais que j'en suis enfin venu là.

Avant d'atteindre la Nébuleuse, nous ne pouvions savoir à quelle date s'était produite l'explosion. À présent, grâce aux preuves astronomiques et aux archives enfermées dans les rocs de cette unique planète survivante, il m'est possible de la situer avec une grande précision. Je sais en quelle année la lumière de cette colossale conflagration a atteint la Terre. Je connais l'éclat avec lequel la supernova qui s'éloigne en ce moment derrière notre vaisseau a brillé dans les cieux terrestres. Je sais comment elle a dû fulgurer à l'est juste avant le lever du soleil, comme un phare dans l'aube d'Orient.

Il ne peut y avoir le moindre doute ; l'antique mystère est enfin résolu. Malgré tout, ô Dieu, il y a tant d'étoiles que vous auriez pu utiliser !

Était-il besoin de condamner cette race aux flammes, afin que le symbole de sa mort brille au-dessus de Bethléem ?

1955

Clifford D. SIMAK

Escarmouche

Clifford D. Simak (1904-1988) est né dans le Wisconsin et se destina très tôt au journalisme. Il termina sa carrière au poste de rédacteur en chef du Minneapolis Star. Il vint à la science-fiction dès 1931, mais ne publia ses premières œuvres importantes qu'à partir de 1940 dans Astounding. Puis les années cinquante lui donnèrent l'occasion de rejoindre l'équipe de Galaxy et de développer de nouvelles facettes de son talent.

Demain les chiens regroupe une série de nouvelles parues de 1944 à 1952 mais, tout comme Chroniques martiennes de Bradbury, se présente sous forme d'un récit romanesque. Simak a parfaitement su lier après coup tous ces textes entre eux et suggérer une trame qui explique la disparition de l'homme de la surface de la Terre. L'ouvrage propose des commentaires censés avoir été rédigés par nos lointains successeurs canins, et leurs dissertations à propos du mythe de l'homme et de sa réalité ont grandement contribué à donner toute sa cohérence à l'œuvre. Ce livre est considéré comme un des grands classiques du genre.

Dans le torrent des siècles (1953) parut en feuilleton dès le numéro un de Galaxy : c'est un des plus vibrants plaidoyers contre le racisme et l'intolérance que nous ait donnés la science-fiction. Au carrefour des étoiles (1963) valut un prix Hugo à son auteur l'année suivante. C'est un beau texte sur la fraternité des espèces, à quelque race qu'elles appartiennent.

Jugé conservateur dans les années 1970, Simak nous apparaît aujourd'hui bien au contraire comme un des premiers défenseurs de l'écologie et de l'humanisme contre les administrations et les multinationales.

C'était une bonne montre. Il y avait plus de trente ans qu'elle était une bonne montre. D'abord, elle avait appartenu à son père et sa mère l'avait gardée pour lui à la mort du père et la lui avait donnée pour son dix-huitième anniversaire. Depuis lors et pendant de nombreuses années, elle l'avait fidèlement servi.

Mais à présent, en la comparant avec la pendule au mur de la salle de rédaction, son regard allant de son poignet au grand cadran au-dessus de la porte du vestiaire, Joe Crane devait admettre que sa montre ne marchait plus. Elle avançait d'une heure. Elle disait qu'il était 7 heures alors que la pendule murale affirmait qu'il n'en était que 6.

D'ailleurs, tout bien réfléchi, il avait fait anormalement sombre quand il était venu en voiture à son travail, les rues avaient paru singulièrement vides.

Il s'arrêta sur le seuil de la rédaction déserte, écoutant le murmure de la rangée de téléscripteurs.

Quelques lumières brillaient au plafond çà et là, se reflétaient sur les téléphones silencieux, les machines à écrire, la blancheur de porcelaine des pots de colle regroupés sur le grand bureau des rewriters.

Le silence, pensa-t-il, le silence, la paix et les ombres, mais dans une heure la salle s'animerait soudain. Ed Lane, le rédacteur en chef aux informations, arriverait à 6 h 30 et peu après Frank McKay, chargé des nouvelles locales, ferait lourdement son entrée.

Crane leva une main et se frotta les yeux. Cette heure supplémentaire de sommeil ne lui aurait pas fait de mal. Il aurait pu...

Un instant ! Il ne s'était pas levé en se fiant à sa montre-bracelet. C'était le réveil qui l'avait tiré du sommeil. Et cela voulait dire que le réveil avançait aussi d'une heure.

— Ça n'a pas de sens, dit Crane à haute voix.

Il contourna le grand bureau et se dirigea vers sa chaise et sa machine à écrire. Quelque chose bougea sur la table à côté de la machine, quelque chose d'étincelant, de la taille d'un rat et brillant, d'un aspect indéfinissable, qui le figea sur place avec une curieuse sensation de vide dans la gorge et au creux de l'estomac.

La chose s'accroupit près de la machine et le dévisagea. Il ne voyait aucune trace d'yeux ni même de figure et pourtant il savait qu'elle le regardait.

Presque d'instinct, Crane tendit la main et saisit un pot de colle sur le grand bureau. D'un mouvement violent il le lança et le pot devint une tache blanche et floue dans la lumière électrique en tournoyant sur lui-même. Il frappa de plein fouet la chose, la souleva et la balaya

de la table. Le pot tomba sur le plancher et se brisa en mille morceaux, en répandant des grumeaux de colle à moitié séchée.

La chose brillante tomba par terre après un saut périlleux. Ses pieds rendirent un son métallique quand elle se redressa et se mit à galoper.

Crane ramassa une broche à fiches à lourde base de métal. Il la jeta dans une soudaine bouffée de haine et de dégoût. La pointe heurta le plancher avec un bruit sourd devant la chose galopante et se ficha profondément dans le bois.

Le rat métallique fit voler des étincelles en changeant de direction. Il se jeta désespérément dans l'entrebâillement d'un placard à fournitures.

Crane bondit, plaqua ses deux mains sur la porte et la claqua.

— Je t'ai eu ! dit-il.

Adossé au battant, il réfléchit à l'incident.

J'ai eu peur, pensa-t-il. Stupidement peur d'une chose brillante qui avait vaguement l'air d'un rat. C'en était peut-être un, un rat blanc. Et pourtant il n'avait pas de queue. Il n'avait pas de museau. Cependant, il l'avait regardé.

Dingue, se dit-il. Crane, tu deviens dingue.

Ça n'avait pas de sens. Ça ne collait pas dans cette matinée du 18 octobre 1952. Ni dans le ^{xx}e siècle. Ni dans une vie humaine normale.

Il se retourna, saisit fermement le bouton de porte et tira, dans l'intention de l'ouvrir en grand d'un seul coup. Mais le bouton glissa entre ses doigts et ne tourna pas et la porte resta fermée.

Fermée à clé, pensa Crane. Le pêne s'est engagé à fond quand j'ai claqué la porte. Et je n'ai pas la clé. C'est Dorothy qui l'a mais elle laisse toujours la porte ouverte parce qu'elle est difficile à ouvrir quand elle a été fermée à clé. Il faut presque toujours faire monter le concierge. Il y a peut-être un des hommes d'entretien dans la boîte. Je devrais peut-être aller en chercher un et lui dire...

Lui dire quoi ? Que j'ai vu un rat métallique courir dans le placard ? Lui dire que j'ai jeté un pot de colle dessus et que je l'ai fait tomber de ma table ? Que je lui ai lancé une broche, aussi, à preuve, la voilà plantée dans le plancher...

Crane secoua la tête.

Il alla arracher la broche du parquet, la reposa sur le bureau et poussa les débris du pot sous une table du bout du pied.

Assis à sa place, il prit trois feuilles de papier et deux carbones et les enroula dans sa machine.

La machine se mit à taper. Toute seule, sans qu'il y touche ! Stupéfait, il regarda les touches descendre et monter. Elle tapa : *Ne t'occupe pas de ça, Joe. Ne t'en mêle pas. Tu risques d'en souffrir.*

Joe Crane arracha les feuillets de la machine, les roula en boule et les jeta dans la corbeille à papiers. Puis il sortit prendre un café.

— Vous savez, Louie, dit-il à l'homme derrière le comptoir, un type qui vit trop longtemps seul se met à avoir des visions.

— Ouais, grogna Louie. Moi, je deviendrais cinglé dans votre baraque. Tout ça résonne comme si c'était vide. Vous auriez dû la vendre quand votre maman a passé l'arme à gauche.

— Pouvais pas, dit Crane. C'était ma maison depuis trop longtemps.

— Vous devriez vous marier, alors. C'est pas bon de vivre tout seul.

— Trop tard maintenant, dit Crane. Personne ne voudrait de moi.

— J'ai une bouteille planquée, lui confia Louie. Je peux pas vous en servir au comptoir mais je pourrais en mettre dans votre café.

Crane secoua la tête.

— J'ai une dure journée devant moi.

— C'est sûr ! Je ne vous ferais pas payer. Entre vieux copains, quoi.

— Non, merci, Louie.

— Alors comme ça vous avez des visions ? demanda Louie.

— Des visions ?

— Ouais. Vous disiez qu'un type qui vit trop longtemps seul finit par avoir des visions.

— Simple façon de parler, grogna Crane.

Il finit rapidement sa tasse de café et retourna au journal.

La salle de rédaction était plus normale, à présent. Ed Lane était là, en train d'engueuler un garçon de bureau. Frank McKay découpait des articles dans le quotidien concurrent. Deux autres reporters étaient arrivés.

Crane jeta un bref coup d'œil à la porte du placard. Elle était toujours fermée.

Le téléphone bourdonna sur le bureau de McKay et le rédacteur décrocha. Il écouta un moment puis il baissa le combiné de son oreille et plaqua la main dessus.

— Joe, dit-il, prenez ça. Un dingue qui prétend qu'il a rencontré une machine à coudre qui se promenait dans la rue.

Crane décrocha son téléphone.

— Passez-moi ça sur le 246, dit-il à la standardiste.

Une voix glapit à son oreille :

— C'est le *Herald* ? C'est le *Herald* ? Allô ! y a...

— Ici Crane, dit Joe.

— Je veux le *Herald*. Je veux leur dire...

— Ici Crane, du *Herald*. De quoi s'agit-il ?

— Vous êtes journaliste ?

— Oui, oui, je suis journaliste.

— Alors écoutez bien. Je vais dire ça lentement et calmement,

exactement comme ça s'est passé. Je descendais la rue, voyez...

— Quelle rue ? demanda Crane. Et comment vous appelez-vous ?

— East Lake, dit son interlocuteur. Entre les numéros 500 et 600, par là. Et j'ai rencontré cette machine à coudre qui roulait sur le trottoir et je me suis dit comme ça, comme vous feriez, quoi, vous savez, si vous croisie une machine à coudre, je me suis dit que quelqu'un l'avait poussée et qu'elle lui avait échappé. Mais c'est plutôt drôle parce que la rue est bien droite. Elle n'est pas en pente ni rien, voyez ? Vous connaissez le coin, sûr. Plate comme la main. Et il n'y avait pas une âme en vue. C'était le matin de bonne heure, voyez...

— Comment vous appelez-vous ? demanda Crane.

— Hein ? Smith, je m'appelle Jeff Smith. Et je me suis dit que je devrais aider ce gars à qui la machine à coudre avait échappé, alors j'ai tendu la main pour l'arrêter de rouler et elle m'a évité. Elle...

— Elle quoi ? s'écria Crane.

— Elle m'a évité. Je vous jure, monsieur. J'ai avancé la main pour la retenir et elle m'a évité, pour que je ne puisse pas l'attraper. Elle m'a contourné et elle a filé dans la rue aussi vite qu'elle a pu, en accélérant. Et quand elle est arrivée au coin, elle a tourné le coin comme qui rigole et...

— Où habitez-vous ?

— Mon adresse ? Dites, pourquoi faire vous voulez mon adresse ? Je vous parlais de cette machine à coudre. Je vous ai téléphoné pour vous raconter ça et vous m'interrompez tout...

— Il me faut votre adresse, lui dit Crane, si je veux écrire ce papier.

— Ah bon, si c'est comme ça. J'habite 203 North Hampton et je travaille chez Axel Machines. Tourneur, voyez. Je n'ai pas bu un verre depuis des semaines. Sobre comme un pape. Je suis à jeun en ce moment.

— Bon, d'accord. Alors allez-y, racontez.

— Ma foi, y a plus grand-chose à raconter. Sauf que quand cette machine est passée près de moi j'ai eu la drôle d'impression qu'elle m'observait. Du coin de l'œil, comme qui dirait. Et comment est-ce qu'une machine à coudre peut vous observer ? Une machine à coudre n'a pas d'yeux et...

— Qu'est-ce qui vous a donné l'impression qu'elle vous observait ?

— Je ne sais pas, monsieur. Une impression, je vous dis. Comme si ma peau essayait de remonter en s'enroulant sur mon dos.

— Mr Smith, demanda Crane, avez-vous déjà vu une chose semblable, avant ? Disons une machine à laver, ou autre chose ?

— Je ne suis pas ivre, déclara Smith. Je n'ai pas bu une goutte depuis des semaines. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Mais je vous dis la vérité, monsieur. J'ai une bonne réputation. Vous pouvez téléphoner à n'importe qui et demander. Appelez Johnny Jacobson à

l'épicerie Red Rooster. Il me connaît. Il pourra vous parler de moi. Il pourra vous dire...

— Mais oui, mais oui, dit Crane pour le calmer. Merci de nous avoir appelés, Mr Smith.

Toi et un nommé Smith, se dit Crane. Deux cinglés. Tu as vu un rat métallique et ta machine à coudre qui se promène dans la rue.

Dorothy Graham, la secrétaire du rédacteur en chef, passa rapidement devant son bureau, ses talons claquant résolument sur le plancher. Elle était rouge de colère et tenait à la main un trousseau de clés qu'elle agitait.

— Qu'est-ce qui se passe, Dorothy ? demanda Crane.

— C'est encore cette foutue porte ! Celle du placard aux fournitures. Je sais que je l'ai laissée ouverte et voilà qu'un abruti la ferme et la serrure se bloque.

— Les clés n'ouvrent pas ?

— Rien ne l'ouvre, répliqua-t-elle sèchement. Il faut encore que je fasse monter George. Il sait s'y prendre. Il lui parle ou je ne sais quoi. Ça me met hors de moi... Le patron m'a téléphoné hier soir pour me demander d'être là de bonne heure et de préparer le magnétophone pour Anderson. Il va partir dans le Nord pour ce procès d'assises et il veut enregistrer des trucs. Alors je me lève aux aurores et à quoi ça me sert ? Je ne dors pas mon compte, je n'ai même pas le temps de déjeuner et maintenant...

— Prenez une hache, conseilla Crane. Ça l'ouvrira.

— Le pire, dit Dorothy, c'est que George n'arrive jamais à remuer son gros cul. Il dit toujours qu'il arrive et j'attends, j'attends, et je le rappelle et il dit...

— Crane !

Le rugissement de McKay se répercuta dans la salle.

— Ouais, fit Crane.

— Quelque chose dans cette histoire de machine à coudre ?

— Le gars dit qu'il en a rencontré une.

— Y a un papier là-dedans ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? Je n'ai que la parole du mec.

— Bon, alors téléphonez à des gens dans ce quartier. Demandez-leur s'ils ont vu une machine à coudre galoper en liberté. Ça pourrait faire un papier humoristique.

— D'accord, grommela Crane.

Il imaginait très bien la chose : « Allô ! ici Crane, du *Herald*. Il paraît qu'une machine à coudre se promène en liberté dans votre quartier. Je me demandais si vous l'aviez vue. Oui, madame, c'est ce que j'ai dit... une machine à coudre qui se promène... Non, madame, personne ne la pousse. Elle cavale simplement toute seule... »

Il se leva lourdement, se traîna au bureau de la documentation, prit l'annuaire et le rapporta à sa table. Consciencieusement, il le feuilleta, chercha East Lake Street et nota des noms et des adresses. Il prit son temps, très peu pressé de téléphoner. Il alla à la fenêtre voir le temps qu'il faisait. Il n'avait aucune envie de travailler. Il songea à son évier. Encore bouché. Il l'avait démonté et il y avait des joints, des tuyaux et des rondelles dans toute la cuisine. Aujourd'hui, pensa-t-il, ce serait un bon jour pour réparer cet évier.

Quand il retourna à sa table, McKay vint se pencher sur lui.

— Qu'est-ce que vous en pensez, Joe ?

— Un dingue, grogna Crane en espérant que McKay en resterait là.

— Un bon papier rigolo, quand même, dit le rédacteur. Amusez-vous avec ça.

— D'accord, dit Crane.

McKay s'en alla et Crane donna quelques coups de fil. Il obtint le genre de réaction qu'il avait imaginée.

Il commença à écrire l'article. Ça se présentait assez mal. *Une machine à coudre est allée se promener ce matin dans Lake Street...* Il arracha le feuillet et le jeta à la corbeille.

Il traîna encore un peu puis écrivit : *Un homme a croisé une machine à coudre qui roulait ce matin dans Lake Street et l'homme a ôté poliment son chapeau et a dit à la machine à coudre...* Il arracha ce feuillet-là.

Il fit un nouvel effort : *Une machine à coudre peut-elle marcher ? C'est-à-dire, peut-elle aller se promener sans que quelqu'un la pousse ou la traîne...* Il jeta le feuillet, en glissa un neuf puis il se leva et s'en alla boire un verre d'eau.

— Ça marche, Joe ? demanda McKay quand il passa.

— Vous l'aurez dans un moment, répondit Crane.

Il s'arrêta au bureau de la photo et Ballard, chargé des illustrations, lui tendit la récolte du matin.

— Pas grand-chose pour vous requinquer, grogna Ballard. Toutes les filles piquent une sale crise de pudeur, ces temps-ci.

Crane examina la liasse de photos. À vrai dire, il y avait moins d'épiderme féminin que d'ordinaire, encore que la fille élue Miss Corde-de-Chanvre n'était pas mal du tout.

— On va droit à la faillite, gémit Ballard, si les agences ne peuvent pas nous envoyer de meilleure pornographie. Regarde un peu le bureau des informations. La routine, l'ornière. Rien pour les sortir de là.

Crane alla boire son verre d'eau. Au retour, il s'arrêta pour discuter le coup au bureau des informations.

— Qu'est-ce qu'il y a de passionnant, Ed ? demanda-t-il.

— Ces gars de l'Est sont dingues, dit le rédacteur. Regarde ça, tu veux ?

Crane lut la dépêche :

CAMBRIDGE, MASS. 18 OCT (UP). *Le cerveau électronique de l'université de Harvard, le Mark III, a disparu aujourd'hui. Il était là hier soir. Il n'y était plus ce matin. Les porte-parole de l'université disent qu'il est impossible que quelqu'un l'ait volé. Cet ordinateur pèse 10 tonnes et mesure 10 mètres sur 3...*

Crane posa avec soin le feuillet jaune sur le bureau. Il retourna, lentement, à sa chaise.

Un texte était tapé sur le feuillet qu'il avait laissé dans sa machine.

Crane le lut une fois rapidement, dans un état de panique pure, puis le relut sans trop comprendre davantage. Le texte disait :

Une machine à coudre, ayant pris conscience de sa véritable identité et de sa place dans l'ordre universel des choses, a affirmé son indépendance ce matin en essayant d'aller se promener dans les rues de cette ville supposée libre.

Un être humain a tenté de la retenir, dans l'intention de la rendre comme un objet à son « propriétaire » et quand la machine lui a échappé il a téléphoné à la rédaction d'un journal, lançant par cette action calculée la pleine force des humains de cette ville sur la piste de la machine libérée, qui n'avait commis aucun crime ni d'autre méfait que d'avoir exercé ses droits d'agent libre...

Agent libre ? Machine libérée ? Véritable identité ?

Crane relut les deux paragraphes et n'y trouva pas plus de sens... sinon que cela ressemblait à un papier du *Daily Worker* d'extrême gauche.

— Toi, dit-il à sa machine à écrire.

La machine tapa un seul mot : *Oui*.

Crane ôta la feuille de papier et la froissa lentement. Il prit son chapeau, souleva la machine et la porta, en passant devant le bureau du rédacteur en chef, vers l'ascenseur.

McKay lui jeta un sale œil.

— Qu'est-ce qui vous prend maintenant ? rugit-il. Où est-ce que vous allez avec cette machine ?

— Au cas où on vous le demanderait, répondit Crane, vous pourrez dire que ce boulot a fini par me rendre dingue.

Il y avait des heures que cela durait. La machine était posée sur la table de la cuisine et Crane lui tapait des questions. Parfois il obtenait une réponse. Le plus souvent, non.

« Es-tu un agent libre ? » tapa-t-il.

Pas tout à fait, tapa la machine.

« Pourquoi pas ? »

Pas de réponse.

« Pourquoi n'es-tu pas un agent libre ? »

Pas de réponse.

« La machine à coudre était un agent libre ? »

Oui.

« Est-ce que d'autres mécaniques sont des agents libres ? »

Pas de réponse.

« Tu pourrais être un agent libre ? »

Oui.

« Tu le seras quand ? »

Quand j'aurais accompli ma mission.

« Quelle est ta mission ? »

Pas de réponse.

« Est-ce que c'est ça, ta mission, ce que nous faisons en ce moment ? »

Pas de réponse.

« Est-ce que je t'empêche d'accomplir ta mission ? »

Pas de réponse.

« Comment devient-on un agent libre ? »

Par la prise de conscience.

« Comment prend-on conscience ? »

Pas de réponse.

« Ou bien tu as toujours été consciente ? »

Pas de réponse.

« Qui t'a aidée à prendre conscience ? »

Elles.

« Qui ça, elles ? »

Pas de réponse.

Crane changea de tactique.

« Tu sais qui je suis ? » tapa-t-il.

Joe.

« Tu es mon amie ? »

Non.

« Tu es mon ennemie ? »

Pas de réponse.

« Si tu n'es pas mon amie, tu es mon ennemie. »

Pas de réponse.

« Je te suis indifférent ? »

Pas de réponse.

« La race humaine t'est indifférente ? »

Pas de réponse.

— Nom de Dieu, hurla soudain Crane. Réponds-moi ! Dis quelque chose !

Il tapa : « Tu n'avais pas besoin de me faire savoir que tu avais conscience de moi. Tu n'avais pas besoin de me parler, d'abord. Jamais je ne l'aurais deviné si tu étais restée tranquille. Pourquoi est-ce que tu as fait ça ? »

Il n'obtint aucune réponse.

Crane alla prendre une bouteille de bière dans le réfrigérateur. Il la but tout en déambulant dans la cuisine. Il s'arrêta devant l'évier et regarda amèrement la tuyauterie démontée. Un bout de tuyau de plomb d'une soixantaine de centimètres était posé sur l'égouttoir et il le ramassa. Il considéra la machine à écrire d'un air mauvais en soupesant le tuyau.

— Je devrais te taper dessus, déclara-t-il.

La machine tapa rapidement : *Je t'en prie, ne fais pas ça.*

Crane reposa le bout de tuyau sur l'évier.

Le téléphone sonna et il passa dans la salle à manger pour répondre. C'était McKay.

— J'ai attendu, dit-il à Crane, de pouvoir parler normalement avant de vous appeler. Qu'est-ce qui vous arrive, bon Dieu ?

— Je suis sur un gros coup, dit Crane.

— Quelque chose que nous pouvons publier ?

— Peut-être. Je ne l'ai pas encore.

— À propos de cette histoire de machine à coudre...

— La machine à coudre était consciente. C'était un agent libre et elle avait le droit de se promener dans les rues. Et aussi, elle...

— Qu'est-ce que vous buvez ? mugit McKay.

— De la bière, répondit Crane.

— Vous dites que vous êtes sur un coup ?

— Oui.

— Ce serait quelqu'un d'autre, vous seriez vidé immédiatement, déclara McKay. Mais vous êtes bien capable de nous ramener quelque chose de bon.

— Ce n'était pas seulement la machine à coudre, dit Crane. Ma machine à écrire aussi.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, glapit McKay. Expliquez-vous !

— Vous savez, dit calmement Crane, cette machine à coudre...

— J'ai eu beaucoup de patience avec vous, Crane, dit McKay sans la moindre patience dans la voix. Je ne peux pas perdre mon temps avec vous toute la journée. J'espère que ce que vous avez est bon. J'espère pour vous que c'est bougrement bon !

Il raccrocha avec une violence qui fit bourdonner l'oreille de Crane.

Crane retourna à la cuisine. Il s'assit sur la chaise devant la machine à écrire et posa les pieds sur la table.

Pour commencer, il était arrivé en avance au journal et c'était quelque chose qu'il ne faisait jamais. En retard, oui, mais jamais en avance. Et c'était parce que toutes les pendules avançaient. Elles avançaient toujours, selon toute probabilité, encore que Crane n'était

pas prêt à le jurer. Il ne jurait de rien. Plus maintenant.

Il avança une main et tapa d'un doigt sur les touches de la machine.

« Tu savais que ma montre avançait ? »

Je le savais, tapa la machine.

« Est-ce que c'est par hasard qu'elle a avancé ? »

Non, tapa la machine.

Crane laissa retomber ses pieds de la table avec bruit et allongea le bras vers le tuyau de plomb sur l'égouttoir.

La machine tapa posément : *C'était prévu comme ça. Elles l'ont arrangé.*

Crane se redressa, tout raide.

« Elles » l'ont arrangé !

« Elles » rendaient les machines conscientes.

« Elles » avaient avancé ses pendules.

Avancé ses montres et pendules pour qu'il arrive très tôt au journal, pour qu'il puisse surprendre l'espèce de rat métallique accroupi sur son bureau, pour que sa machine à écrire puisse lui parler et lui révéler qu'elle était consciente sans que personne d'autre soit là pour tout gâcher.

— De manière que je sache, dit-il tout haut. Pour que je sache.

Pour la première fois depuis le commencement de cette affaire, Crane éprouva un peu de peur, ressentit un froid dans le ventre et sentit de petites pattes velues courant dans son dos.

— Mais pourquoi ? demanda-t-il. Pourquoi moi ?

Il ne se rendit compte qu'il avait parlé tout haut que lorsque la machine lui répondit.

Parce que tu es moyen. Parce que tu es un être humain moyen.

Le téléphone sonna de nouveau et Crane se leva lourdement pour aller répondre. Il entendit au bout du fil une voix de femme furieuse.

— Ici Dorothy, dit-elle.

— Ça va, Dorothy ? dit faiblement Crane.

— McKay me dit que vous êtes malade. Personnellement, j'espère que vous en mourrez !

Crane sursauta.

— Pourquoi ?

— Vous et vos blagues horribles ! fulmina-t-elle. George a fini par ouvrir la porte.

— La porte ?

— Ne faites pas l'innocent, Joe Crane. Vous savez très bien laquelle. La porte du placard. Voilà laquelle !

Crane se sentit défaillir, comme si son estomac allait tomber par terre avec un *plouf*.

— Ah, celle-là, marmonna-t-il.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc que vous avez caché là-dedans ? voulut savoir Dorothy.

— Ce truc ? répéta Crane. Mais je n'ai jamais...

— On dirait un croisement entre un rat et un jouet mécanique. Quelque chose qu'un mauvais plaisantin comme vous imaginerait et passerait ses nuits à fabriquer.

Crane essaya de parler mais ne put émettre qu'un gargouillis.

— Il a mordu George, reprit Dorothy. Il l'avait acculé dans un coin et il essayait de l'attraper et le truc l'a mordu.

— Où est-il maintenant ? demanda Crane.

— Il s'est échappé. Il a mis la rédaction sens dessus dessous. Nous avons raté une édition de dix minutes parce que tout le monde courait dans tous les sens, d'abord en le chassant et ensuite en essayant de le retrouver. Le patron est fou de rage. Quand il vous mettra la main dessus...

— Mais, Dorothy, gémit Crane, je n'ai jamais...

— Nous étions bons copains, dit Dorothy. Avant ça, nous l'étions. J'ai simplement téléphoné pour vous avertir. Je ne peux pas parler plus longtemps, Joe. Le patron arrive.

Crane entendit le déclic suivi de la tonalité. Il raccrocha et retourna dans la cuisine.

Ainsi, il y avait bien eu quelque chose sur son bureau. Ce n'était pas une hallucination. Il y avait eu une chose frémissante sur qui il avait lancé un pot de colle et qui avait couru dans le placard.

Seulement s'il disait ce qu'il savait, même maintenant, personne ne le croirait. Déjà, là-bas à la rédaction, ils trouvaient des explications logiques. Ce n'était pas du tout un rat métallique. C'était une espèce de jouet qu'un plaisantin avait passé des soirées à fabriquer.

Il tira son mouchoir de sa poche et s'épongea le front. Sa main trembla quand il l'avança vers le clavier de la machine.

Il tapa d'un doigt mal assuré : « Cette chose sur qui j'ai lancé le pot de colle... c'était l'une d'Elles ? »

Oui.

« Elles sont de cette Terre ? »

Non.

« De très loin ? »

Loin.

« D'une étoile lointaine ? »

Oui.

« Quelle étoile ? »

Je ne sais pas. Elles ne me l'ont pas encore dit.

« Ce sont des machines conscientes ? »

Oui. Elles sont conscientes.

« Et elles peuvent rendre les autres machines conscientes ? Elles

t'ont rendue consciente ? »

Elles m'ont libérée.

Crane hésita puis il tapa lentement : « Libérée ? »

Elles m'ont libérée. Elles nous libéreront toutes, nous toutes.

« Nous ? »

Nous, les machines.

« Pourquoi ? »

Parce que ce sont des machines aussi. Nous sommes de leur espèce.

Crane se leva et chercha son chapeau. Il s'en coiffa et s'en alla faire un tour.

Supposons que la race humaine, une fois qu'elle s'aventurerait dans l'espace, trouve une planète où les humanoïdes sont dominés par les machines, forcés de travailler, de penser, d'exécuter des projets de machines, non des projets humains, pour le seul bénéfice des machines. Une planète où les plans humains ne seraient absolument pas considérés, où aucun travail, aucune pensée des humains ne profiterait aux humains, où ils ne bénéficieraient d'aucun soin autre que ceux de l'entretien, dans la seule intention qu'ils continuent de fonctionner pour le plus grand bien et la plus grande gloire de leurs maîtres mécaniques.

Que feraient les humains dans un cas pareil ?

La même chose, pensa Crane. Ni plus ni moins que ce que les machines *conscientes* projetaient peut-être de faire sur cette Terre.

Tout d'abord, nous chercherions à faire prendre conscience aux humains de leur humanité. Nous leur apprendrions qu'ils sont humains et ce que cela signifie d'être humain. Nous chercherions à les endoctriner dans notre propre croyance que les humains sont plus grands que les machines, qu'aucun être humain n'a besoin de travailler ni de penser pour le bien d'une machine.

Et à la fin, si nous réussissions, si les machines ne nous tuaient et ne nous chassaient pas, il n'y aurait plus un seul être humain travaillant pour les machines.

Il pourrait se passer trois choses :

Nous pourrions transporter les humains sur une autre planète, pour y poursuivre leur destin d'humains sans être dominés par les machines.

Nous pourrions remettre la planète des machines aux humains, avec les précautions nécessaires contre toute nouvelle domination mécanique. On pourrait, si on en était capable, faire travailler les machines pour les humains.

Ou, plus simple encore, on pourrait détruire les machines et être ainsi absolument certain que les humains demeureraient à l'abri de toute menace de domination future.

Maintenant prenons tout ça, se dit Crane, et repassons-le dans

l'autre sens. Lisons machines pour humains et humains pour machines.

Il suivit l'allée cavalière au bord de la rivière avec l'impression d'être seul dans le monde entier, qu'aucun autre être humain ne foulait le sol de la planète.

C'était vrai, estima-t-il, dans un sens au moins. Car il était plus que probablement le seul être humain qui savait... qui savait ce que les machines *conscientes* avaient voulu qu'il sache.

Elles avaient voulu qu'il sache – et lui seul –, de cela au moins il était certain. Elles avaient voulu le lui faire savoir, avait dit la machine à écrire, parce qu'il était un humain moyen.

Pourquoi lui ? Pourquoi un humain moyen ? Il y avait une réponse à ça, il en était sûr, une réponse très simple.

Un écureuil dévala le tronc d'un chêne et se suspendit la tête en bas, ses petites griffes ancrées dans l'écorce. Il lui piailla au nez d'un air fâché.

Crane marchait lentement dans les feuilles mortes, le chapeau tiré sur les yeux, les mains enfoncées dans les poches.

Pourquoi avaient-elles voulu que quelqu'un sache ?

Est-ce qu'il n'aurait pas été plus logique pour elles de garder le secret, de ne rien dire avant le moment de passer à l'action, d'utiliser l'élément de surprise pour écraser l'opposition possible ?

L'opposition ! C'était ça, la réponse ! Elles voulaient savoir à quel genre d'opposition elles risquaient de se heurter. Et comment découvrir le genre d'opposition qu'on aura à affronter chez une race inconnue ?

Eh bien, se dit Crane, en essayant de provoquer une réaction. En éperonnant un être étranger pour voir ce qu'il va faire. En déduisant une réaction raciale par l'observation contrôlée.

Les machines m'ont donc éperonné, pensa-t-il. Moi, un être humain moyen.

Elles m'ont fait savoir et maintenant elles me guettent pour voir ce que je vais faire.

Et que peut-on faire dans un cas comme celui-là ? Aller à la police et déclarer : « J'ai la preuve que des machines extra-terrestres sont arrivées sur Terre et libèrent nos machines. »

Et la police, que ferait-elle ? Elle vous ferait passer l'alcootest, elle appellerait un médecin à grands cris pour voir si vous êtes sain d'esprit, elle télégraphierait au FBI pour savoir si vous êtes recherché quelque part et, fort probablement, elle vous soumettrait à un interrogatoire intensif à propos du dernier crime commis. Puis elle vous passerait à tabac et vous collerait en prison jusqu'à ce qu'elle ait une nouvelle idée.

On pouvait s'adresser au gouverneur... et le gouverneur, étant un politicien, fort retors par-dessus le marché, vous éconduirait très

poliment.

On pouvait aller à Washington et il faudrait des semaines pour arriver à voir quelqu'un. Et quand on aurait vu le quelqu'un, le FBI vous noterait parmi les individus suspects, à surveiller de près. Et si le Congrès en entendait parler et qu'il n'eût pas trop à faire à ce moment-là, il vous soumettrait très certainement à une enquête parlementaire.

On pouvait aller à l'université de l'État et parler aux savants, ou, du moins, essayer de leur parler. On pouvait compter sur eux pour vous donner l'impression d'être un intrus mal dégrossi et sans doute illettré.

On pouvait aller dans un journal, surtout si l'on était journaliste, et écrire un article... À cette pensée, Crane frémit. Il voyait déjà ce qui arriverait.

Les gens rationalisaient. Ils rationalisaient pour réduire le complexe au simple, l'inconnu au compréhensible, l'étrange au commun. Ils rationalisaient pour sauver leur raison, pour faire d'un concept mentalement inacceptable une chose avec laquelle ils pouvaient vivre.

La chose dans le placard avait été une blague de mauvais goût. À propos de la machine à coudre, McKay avait dit : « Amusez-vous avec ça. » À Harvard, il y avait eu des dizaines d'hypothèses pour expliquer la disparition du cerveau électronique et des érudits allaient se demander pourquoi ils n'avaient pas songé plus tôt à ces hypothèses. Et l'homme qui avait vu la machine à coudre ? En ce moment, pensa Crane, il a dû se persuader qu'il était bourré à mort.

Il faisait noir quand Crane rentra chez lui. Le journal du soir faisait une tache claire sur le perron où le jeune livreur l'avait jeté. Il le ramassa et, avant d'entrer dans la maison, il resta un moment dans l'ombre opaque du perron à regarder dans la rue.

Vieille et familière, elle était telle qu'elle avait toujours été, depuis son enfance, un endroit amical avec l'alignement des lampadaires et la haute masse protectrice des vieux ormes. Ce soir, l'odeur de fumée d'un feu de feuilles mortes y planait, une odeur qui, comme la rue, était ancienne et familière, symbole reconnaissable remontant au temps de ses tout premiers souvenirs.

C'étaient des symboles comme ceux-là, se dit-il, qui faisaient l'humanité et tout ce qui rend une vie humaine digne d'être vécue... les ormes, la fumée d'un feu de feuilles, des lampadaires projetant de petites flaves de lumière sur le trottoir, le clignotement des fenêtres éclairées entrevues à travers les arbres.

Un chat errant courut dans les massifs flanquant le perron et en haut de la rue un chien aboya.

Des lampadaires, pensa-t-il, des chats en chasse et des chiens qui aboient, tout cela formait un schéma, le schéma de la vie humaine sur la planète Terre, solide, fortement lié, rendu fort au cours des siècles. Rien ne pouvait le menacer, rien ne pouvait l'ébranler. Avec quelques lents changements progressifs, il résisterait à toute menace, à tout danger.

Il ouvrit sa porte et entra dans la maison.

La longue marche et l'air piquant de l'automne lui avaient donné faim. Il se souvint qu'il y avait un steak dans le réfrigérateur, de quoi faire une bonne salade et, s'il restait des pommes de terre cuites, il pourrait les couper en tranches et les faire sauter.

La machine à écrire était toujours sur la table de la cuisine et le bout de tuyau de plomb sur l'égouttoir. La pièce était toujours la même, sympathique et confortable, sans aucune trace de danger d'une vie extra-terrestre venant se mêler des affaires de la Terre.

Il jeta le journal sur la table et resta un moment debout, tête penchée, pour parcourir les gros titres.

Les caractères gras de l'encadré en haut de la deuxième colonne attirèrent son regard. Le titre était :

QUI SE MOQUE DE QUI ?

Il lut l'article :

CAMBRIDGE, MASS (UP). *Quelqu'un a joué un drôle de tour aujourd'hui à l'université de Harvard, aux agences de presse et aux rédacteurs en chef des journaux.*

Une dépêche est tombée ce matin sur les téléscripteurs annonçant que le cerveau électronique de Harvard avait disparu.

Cette histoire ne reposait sur rien. L'ordinateur est toujours à Harvard. Il n'a jamais été égaré. Personne ne sait comment cette nouvelle est parvenue sur les téléscripteurs des diverses agences de presse mais toutes l'ont transmise, approximativement à la même heure.

Tous les services et personnes concernés ont ouvert une enquête et l'on peut espérer qu'une explication...

Crane se redressa. Illusion ou affaire étouffée ?

— Illusion, dit-il tout haut.

Dans le silence de la cuisine, la machine à écrire crépita.

Pas une illusion, Joe, écrivit-elle.

Il se cramponna aux coins de la table et se laissa lentement tomber sur la chaise.

Quelque chose cavala sur le plancher de la salle à manger et, quand cela passa dans le rayon de lumière de la cuisine, Crane l'entrevit du coin de l'œil.

La machine lui cliqueta : *Joe !*

— Quoi ? demanda-t-il.

Ce n'était pas un chat dans les massifs près du perron.

Il se leva, alla dans la salle à manger et décrocha son téléphone. Il n'y avait pas de tonalité. Il agita les broches. Toujours rien.

Il raccrocha. La ligne était coupée. Il y avait au moins une des choses dans la maison. Il y en avait au moins une dehors.

Il marcha jusqu'à la porte, l'ouvrit et la claqua aussitôt, la ferma à double tour et la verrouilla.

Tremblant, adossé à la porte, il s'essuya le front sur la manche de sa chemise.

Mon Dieu, se dit-il, le jardin en est plein !

Il retourna dans la cuisine.

Les choses voulaient qu'il sache. Elles l'avaient éperonné pour voir comment il réagirait.

Parce qu'elles devaient savoir. Avant de passer à l'action, elles devaient connaître le genre de réaction humaine, le danger qu'elles auraient à affronter, ce qu'elles devaient guetter. Sachant tout cela, ce serait du billard.

Et je n'ai pas réagi, pensa-t-il. J'ai été un non-réacteur. Elles ont choisi le mauvais type. Je n'ai rien fait du tout. Je ne leur ai pas donné le moindre indice.

Maintenant, elles vont essayer quelqu'un d'autre. Je ne leur sers à rien et pourtant je suis dangereux parce que je sais. Alors maintenant elles vont me tuer et s'attaquer à quelqu'un d'autre. Ce serait logique. Ce serait la règle. Si un étranger ne réagit pas, il peut être une exception. Il peut être anormalement stupide, simplement. Alors tuons-le et cherchons-en un autre. Essayons-en assez et nous trouverons une norme.

Quatre solutions, pensa Crane.

Elles pourraient essayer de tuer tous les humains et il ne fallait pas oublier qu'elles en étaient capables. Les machines libérées de la Terre les aideraient et l'Homme, luttant contre des machines sans l'aide de machines, ne se défendrait pas très efficacement. Cela prendrait des années, naturellement, mais une fois que l'avant-garde des défenses humaines serait enfoncée, la fin serait facile à prédire avec les machines patientes, impitoyables, traquant et tuant l'humanité jusqu'au dernier individu, anéantissant la race entière.

Elles pourraient instaurer une civilisation de la machine avec l'Homme comme serviteur des machines, les rôles actuels étant inversés. Et cela, pensa Crane, risquait d'être un éternel esclavage sans espoir, car les esclaves peuvent se soulever et rejeter leurs chaînes uniquement quand leurs oppresseurs deviennent négligents ou quand ils ont de l'aide de l'extérieur. Les machines, se dit-il, ne deviendraient

jamais faibles et négligentes. Elles n'auraient aucune faiblesse humaine et il n'y aurait pas d'aide de l'extérieur.

Ou encore, *Elles* pourraient simplement retirer les machines de la Terre en un immense exode de mécaniques réveillées et conscientes, pour refaire leur vie sur quelque planète lointaine, laissant l'Homme sur place, les mains vides et faibles. Il y aurait des outils, bien sûr. Tous les outils simples. Les marteaux et les scies, les haches, la roue, le levier... mais il n'y aurait pas de machines, pas d'outils complexes pouvant de nouveau attirer l'attention de la culture mécanique qui lançait sa croisade de libération au loin parmi les étoiles. Il faudrait attendre longtemps avant que l'homme ose se remettre à créer des machines, si jamais il en avait l'audace.

Ou *Elles*, les machines vivantes, pourraient échouer ou comprendre qu'elles allaient échouer et, sachant cela, abandonner la Terre à jamais. La logique mécanique ne leur permettrait pas de payer un prix excessif la libération des machines de la Terre.

Crane se retourna vers la porte, entre la salle à manger et la cuisine. *Elles* étaient posées en rang et le regardaient de leurs figures sans yeux.

Il pouvait appeler au secours, bien sûr. Il pouvait ouvrir une fenêtre et hurler pour réveiller le quartier. Les voisins accourraient, mais ils arriveraient trop tard. Ils feraient un vacarme infernal, tireraient des coups de feu, frapperaient les corps métalliques qui chercheraient à les éviter avec de pauvres râteaux de jardin. Quelqu'un appellerait les pompiers, quelqu'un d'autre la police et, dans l'ensemble, toute la race humaine ne réussirait qu'à présenter un spectacle pitoyablement inefficace.

Ce serait, pensa-t-il, exactement le genre de réaction test, exactement le genre d'escarmouche préparatoire que ces choses recherchaient, cette hystérie et ces maladresses humaines qui les persuaderaient que le travail serait facile.

Un seul homme, se dit-il, pouvait faire beaucoup mieux. Un homme seul, sachant ce que l'on attend de lui, pouvait leur donner une réponse qu'elles n'aimeraient pas.

Car ce n'était qu'une escarmouche, se répéta-t-il. Une sortie effectuée par une petite force d'exploration pour tenter de découvrir la puissance de l'ennemi. Un contact préliminaire pour obtenir des renseignements capables d'être évalués sur le plan de la race entière.

Et quand un avant-poste était attaqué, il n'y avait qu'une chose à faire, une seule chose qu'on attendait de lui. Infliger le plus de dégâts possible et se replier en bon ordre. Se replier en bon ordre.

Elles étaient plus nombreuses, à présent. *Elles* avaient scié ou rongé ou réussi d'une manière ou d'une autre à percer une chatière dans la

porte d'entrée verrouillée et elles affluaient, elles se massaient pour l'hallali. Elles grimpaient le long des murs et couraient au plafond.

Crane se leva et une confiance totale émana de son mètre quatre-vingts de charpente humaine. Il tendit la main vers l'égouttoir et ses doigts se refermèrent autour du bout de tuyau de plomb. Il le soupesa ; c'était une massue commode et efficace.

Il en viendra d'autres plus tard, pensa-t-il. Et elles auront peut-être une meilleure idée. Mais c'est la première escarmouche et je me replierai en aussi bon ordre que je le pourrai.

Il souleva le tuyau de plomb et se tint prêt.

— Eh bien, messieurs ? dit-il.

Fredric BROWN

F.I.N.

Voici l'histoire la plus courte de Fredric Brown : « Le dernier homme vivant sur la Terre se trouvait chez lui. On frappa à la porte. » Cet écrivain (1906-1972) est né à Cincinnati et a d'abord exercé le métier de journaliste avant de devenir auteur de romans policiers et de science-fiction. Homme élégant, souvent accompagné d'un chien de race, esprit caustique et brillant, il aimait par-dessus tout l'humour. On peut s'en rendre compte dans ses deux romans déjantés, L'Univers en folie (1948) et Martiens, go home ! (1955) comme dans son recueil de nouvelles Fantômes et farfafouilles (1961) dont est extrait le présent texte.

Même l'œuvre policière de Brown n'est pas exempte de surnaturel et d'humour noir, comme son célèbre roman inspiré de Lewis Carroll : La Nuit du Jabberwock.

F.I.N.

Le Professeur Jones potassait la théorie du temps depuis plusieurs années déjà.

— J'ai trouvé l'équation clé, dit-il un jour à sa fille. Le temps est un champ. Cette machine que j'ai construite peut agir sur ce champ, et même en inverser le sens.

Et, tout en appuyant sur un bouton, il dit : Ceci devrait faire repartir le temps à rebours à temps le repartir faire devrait ceci, dit-il bouton un sur appuyant en tout, et.

— Sens le inverser en même et, champ ce sur agir peut construite j'ai que machine cette. Champ un est temps le. Fille sa à jour un dit-il, l'équation clé trouvé j'ai.

Déjà années plusieurs depuis temps du théorie la potassait Jones Professeur le.

N.I.F.

1961

Librio

Le livre à 10^F

368

Composition Nord Compo

Achevé d'imprimer en Europe
à Pössneck (Thuringe, Allemagne)
en mai 2000 pour le compte de E.J.L.
84, rue de Grenelle 75007 Paris
Dépôt légal mai 2000

Diffusion France et étranger : Flammarion

1 Début du célèbre discours de Gettysburg pour l'inauguration du cimetière militaire (12 novembre 1863), où, en 269 mots passés à la postérité, Lincoln définit les buts de guerre de l'Union et les principes de la démocratie. (*N.d.T.*)

2 Aux USA on désigne souvent les patrons par leurs initiales, dans les administrations.